Causeries chevalines, par Alexandre Gaume,...

ÉCOLE

DE CAVALERIE

2,6

cheval arabe 255

Le fumeur anglais 230

CAUSERIES
CHEVALINES

Paris. — Typ. de P.-A. Bourdier et Cie, rue des Poitevins, 6.

CAUSERIES

CHEVALINES

PAR

ALEXANDRE GAUME

PROPRIÉTAIRE-ÉLEVEUR

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL, 215

—

1865

AVANT-PROPOS

M'occupant uniquement de chevaux depuis bientôt vingt ans, j'ai cru faire çà et là quelques remarques utiles, principalement sur les différents points de l'élevage et de l'emploi de ces précieux animaux, en général trop négligés dans notre pays, où la passion hippique n'est pas précisément nationale. Il m'a semblé, à tort ou à raison, utile de réunir ces remarques dans un petit livre qui n'a aucune prétention

scientifique ou littéraire, comme son titre l'indique.

Qu'il me soit donc permis de dire avec un vieil auteur hippique : « Je prie mon lec-
« teur de prendre en bonne part ce que j'ay
« escrit le plus intelligiblement qu'il m'a esté
« possible sans le secours d'autre rhétorique
« que de ce que la nature m'a enseigné, par
« la pratique et par les observations que j'ay
« faites des chevaux, par la manière de les
« exercer, et par une longue et pénible, quoy-
« que j'advoüe fort plaisante et agréable, ex-
« périence. » (NEWCASTLE.)

Paris, 25 janvier 1865.

CAUSERIES CHEVALINES

CHAPITRE PREMIER

L'Élevage.

Enfin ! nous commençons à aimer les courses; nous finirons probablement par aimer les chevaux. Peut-être même le temps est-il proche où le satirique Lucien pourrait dire encore : « La manie des chevaux est « générale, et elle s'est emparée d'un grand « nombre d'hommes *qui sont regardés comme « de fort honnêtes gens* [1]. »

La France, grâce à une initiative aussi généreuse qu'élevée se couvre d'hippodromes, les hippodromes se remplissent de public;

1. Lucien, *Nigrin*, 29.

indépendamment du salon des courses, on parie, on parie même beaucoup, et les dames, je parle des vraies, s'en mêlent. Eh bien ! tant mieux ; jeu pour jeu, celui-là vaut autant que la roulette et le baccarat. Les parieurs parlent des chevaux, ils les regardent, ils cherchent à les connaître ; leur coup d'œil se forme ; beaucoup d'entre eux savent à leurs dépens que l'entraînement est une science, et que l'origine paternelle et maternelle est une question de premier ordre dans l'appréciation d'un poulain ; ils aiment ou haïssent le cheval, selon leurs gains ou leurs pertes, il est vrai, mais au moins, ils ne restent pas indifférents pour ce noble animal dont l'amélioration est une source de richesse et de prospérité pour le commerce et l'agriculture de notre pays.

Les boutures que nous avons détachées en Angleterre de l'arbre généalogique de la race pure, du « général Stud-Book » datant de 1791, ont trouvé notre terrain fertile. Régulièrement classées depuis 1838 [1], elles ont

1. Notre Stud-Book a été créé par une ordonnance royale

donné des fruits multipliés et savoureux; Vermout, Fille de l'air, Dollar, Gladiateur, en nous procurant l'année dernière, un succès international, commencent à être connus dans les contrées les plus reculées; on en parle à Sarreguemines; l'*Éclair*, de Pontivy imprime leurs noms en grosses capitales, et à Brives il y a un Betting-Room. Il nous faut des triomphes, à nous Français : c'est une vieille habitude dont nous ne pouvons nous passer; des victoires, et des victoires sur les Anglais encore, mais cela seul est capable de nous donner le goût du cheval.

Nous sommes donc en bonne voie au point de vue du turf et par conséquent des chevaux de pur sang; néanmoins, il y a encore, hélas! beaucoup trop de gens qui ne savent pas ce dont il s'agit, et qui haussent les épaules de pitié en voyant tout ce monde s'ébaudir en présence de maigres haridelles incapables de galoper pendant plus de cinq minutes avec un singe de cent livres sur le dos. Aux dernières courses du printemps,

du 3 mars 1833, mais il a fallu un long et difficile travail de cinq ans pour en rassembler les matériaux épars.

M. Prudhomme, amateur placé devant moi dans les tribunes, disait à son épouse :

« Vois-tu, ma bonne, si ma faible voix pouvait se faire entendre dans les hautes régions du pouvoir, je m'exprimerais...

— Oh ! ce jockey tout rose, il est charmant, il va gagner, j'en suis sûre.

— C'est un pantin... ; je m'exprimerais ainsi : L'amélioration de la race chevaline, ne peut être obtenue qu'à l'aide de l'étalon percheron, à la fois fort et léger, seul modèle se rapprochant de celui des chevaux du Parthénon, chef-d'œuvre de la statuaire antique.

— Ah ! le rose arrive, je te l'avais prédit, mon ami, voyons un peu le nom sur le programme : *Partisan;* j'en suis bien contente, je l'aurais d'ailleurs parié, combien gagne-t-il ?

— Huit mille francs ; c'est une ineptie, avec cette somme on achèterait à Nogent-le-Rotrou quatre reproducteurs splendides, et le Gouvernement...

— Moi, d'abord, je raffole des casaques roses. »

Néanmoins la route est tracée, elle est fréquentée, et j'espère que nous arriverons bientôt à comprendre cette phrase anglaise tirée d'un livre (*The horse*) qui par exception est prophète dans son pays : « En admettant « une proportion convenable de pur sang, par « le moyen du croisement et du métissage, « nous sommes parvenus à rendre nos che- « vaux de chasse, nos chevaux de promenade « et de guerre, nos chevaux de voiture, et « même nos chevaux de trait, plus forts, plus « actifs, plus légers et plus propres à endu- « rer la fatigue, qu'ils ne l'étaient avant l'in- « troduction du cheval de course ou de pur « sang. »

J'excepterai de cette étude le cheval de pur sang, qui chez nous comme partout est généralement produit par des éleveurs qui ont du savoir et l'amour du cheval; qui souvent font courir, ou bien qui vendent leurs poulains à des turfistes ou à des entraîneurs passionnés pour leur art.

J'ai le regret de commencer ce petit travail par une citation cruellement vraie, mais dont la rude franchise honore l'homme dis-

tingué et compétent auquel je l'emprunte [1] :
« Partout le cheval est l'expression de
« l'homme qui le fait naître. En Angleterre,
« l'éleveur haut placé dans la société, forme
« le cheval pur sang, le cheval de course.
« En Arabie, en Tartarie, le cheval, élevé
« par un cavalier, devient un coursier ad-
« mirable. Les Allemands, habiles à cons-
« truire des voitures légères, produisent na-
« turellement le carrossier léger. En France,
« hélas ! pays d'horribles charrettes, pen-
« dant que l'on expose à Paris mille théo-
« ries, que l'on disserte dans les états-ma-
« jors, que l'on distribue des prix dans les
« hippodromes, le tout dans le but très-
« louable d'acclimater les meilleurs types,
« le cheval, dans sa pratique réelle, se
« trouve élevé par un charretier. Celui-ci,
« au rebours de tous les programmes de la
« civilisation hippique, et plus barbare, en
« pareille matière, qu'un Bédouin ou qu'un
« Turcoman, veut, avant tout, former un
« cheval à l'unisson de son grossier véhi-

1. Ch. de Sourdeval, *Journal des haras*, t. XXX, p. 299.

« cule..... Ailleurs, par un destin bizarre,
« le cheval n'est élevé ni par un sportsman,
« ni par un cavalier, ni par un charretier;
« il l'est tout simplement par un bouvier
« qui ignore l'art de le manier et de s'en
« servir, et qui ne sait employer que le
« bœuf à ses travaux d'agriculture et de
« transport. Un tel éleveur est, on le pense
« bien, incapable d'apprécier le degré de
« coïncidence qui doit exister entre les
« *formes* et les *qualités* d'un cheval; aussi,
« ne voyant dans son élève qu'un animal à
« faire profiter, il le traite suivant cette idée
« et l'engraisse en bœuf pour le vendre à la
« foire. Du reste, pour élever des chevaux,
« je préfère un bouvier à un charretier. Ce-
« lui-ci veut absolument faire triompher
« l'informe type attelé à sa carriole ou à sa
« charrue ; l'autre a, du moins, l'avantage
« d'être, par ses mœurs, neutre dans la
« question : il reste plus de chances de s'en-
« tendre avec lui. »

Cela est rigoureusement vrai, sauf à l'égard des hommes intelligents qui consacrent une large part de leur temps et de leur argent à

la production du cheval ; si les personnalités n'étaient pas de mauvais goût, il y aurait ici beaucoup de noms à citer, en Normandie surtout et dans la plaine de Tarbes ; mais, du reste, ces noms-là sont connus, ils sont à l'abri de toute attaque, ils sont la gloire de l'élevage français, et je répète une fois pour toutes qu'aucune critique contenue dans ce livre ne leur est adressée et ne les atteindra. Mais que peut, je le demande, cette honorable minorité d'agriculteurs et d'herbagers connaissant et aimant les chevaux, dans un pays qui compte dans sa population chevaline une moyenne annuelle de 2,900,000 têtes ? Et dans ce chiffre, il y a environ 1,250,000 juments de 4 ans et au-dessus !

C'est donc pour le grand nombre que j'ai cité les lignes amères qu'on vient de lire ; pour le grand nombre aussi je poursuis cette étude. Les généralités blessent seulement ceux qui vont au-devant de la blessure, en dirigeant contre eux-mêmes le tranchant d'une arme inoffensive ; dans ce cas ils n'ont pas droit de se plaindre ; ils se sont fait justice à eux-mêmes et de leur propre gré.

Le peu de popularité des goûts hippiques dans les campagnes, doit être rangé en première ligne parmi les causes qui retardent en France l'amélioration de nos espèces chevalines, de nos races, si l'on veut ; quoiqu'à mes yeux, il n'y ait qu'une race, le cheval pur, le type, engendrant le demi-sang intelligemment adapté aux divers besoins de notre époque et de notre civilisation.

Il y a de plus, chez nous, disette de belles juments; foi aveugle dans l'influence à peu près exclusive de l'étalon dans les résultats de l'accouplement, et enfin désir immodéré de faire gros, comme on dit en langage technique. J'examinerai successivement ces diverses questions.

Voyons la première, l'absence de goût pour les chevaux. On parle fort du manque d'argent de nos agriculteurs, et on compare la modicité de leurs ressources à la richesse des fermiers anglais; il y a là une notable exagération, du moins au point de vue chevalin. Nos fermiers et nos propriétaires, petits et grands, gagnent beaucoup d'argent ; la preuve existe dans les augmentations énormes

1.

qu'ont subies depuis vingt ans les baux des moindres fermes; néanmoins elles ne manquent jamais de locataires; lesdits locataires, au bout de quelques années passées à gémir sur leur détresse, achètent un joli bien et le payent comptant à un prix très-élevé. Les doléances sur la pauvreté de nos paysans, dans les provinces propres à l'industrie chevaline, commencent donc à devenir passablement surannées. Là, il y a plus d'aisance qu'autrefois, et aussi plus de chevaux; tous ceux qui peuvent rigoureusement en nourrir un, l'achètent immédiatement; mais quel cheval, grand Dieu!

Notre paysan est rusé, laborieux, économe, mais point spéculateur dans le sens vrai du mot; il ne veut pas exposer un capital et faire les sacrifices exigés par l'esprit même du commerce; il désire gagner, «gagner gros,» comme il dit, mais avant tout ne rien risquer. La production chevaline est embourbée dans cette ornière de la méfiance, et tous les étalons carrossiers des dépôts de l'Etat, attelés ensemble à ce malheureux chariot et tirant en même temps, ne suffiraient pas à l'en faire

sortir. Il faudrait pour cela une passion hippique analogue à celle des Arabes, des Allemands et des Anglais ; alors on ferait de bons chevaux, on s'apercevrait qu'ainsi faits et bien élevés, ils sont vendus cher, et on les aimerait davantage. L'intérêt serait pour la passion un aiguillon puissant, et le meilleur sans aucun doute.

Pour commencer, on mettrait quelques louis de plus à l'acquisition d'une bonne jument de travail, au lieu d'acheter pour cent écus à un maquignon forain une bête de rebut, produit informe d'un percheron mal construit et d'une bique de charbonnier, qui, une fois attelée, a les oreilles moins hautes que les bouts des brancards. De grosses limonières, également fournies dans l'avant et l'arrière-train, régulières de conformation et d'aplombs, richement membrées, avec le dos et le rein bien suivis, et le bassin développé, travailleraient avec plus de force et de célérité que les malheureuses bringues dont je viens de parler, et moyennant une nourriture substantielle et des soins, contribueraient chaque année par leur poulain à l'aisance de la maison.

Il y a deux ans, un petit cultivateur, mon voisin, ayant une ferme de deux mille francs, louée trop cher, vu la piètre qualité des terres, me disait en réponse à mes compliments sur une belle percheronne étoffée que je voyais à sa charrue, labourant seule, sans peine et en magnifique condition de santé : « — Ah !
« Monsieur, je crois bien qu'elle est bonne !
« Elle m'a coûté neuf cents francs, *je ne le*
« *nie pas*, mais je ne le regrette pas non plus ;
« sans elle je ne pourrais pas payer mon
« loyer. Tous les ans, elle fait notre ouvrage,
« et nous donne par-dessus le marché un
« poulain que nous vendons en moyenne six
« cents francs à dix-huit mois. Nous en avons
« eu un de Taconnet[1], que nous avons vendu
« sept cents francs. Si elle venait à périr,
« notre pauvre *Coquette*, elle nous laisserait
« dans l'embarras. C'est la providence de
« chez nous. » Et il avait raison, le bonhomme.

Je voudrais voir les chevaux aussi bien nourris que les vaches, et quelquefois pansés, au moins le dimanche, comme leurs maîtres,

1. Étalon du dépôt impérial du Pin.

qui ce jour-là se font raser. Les harnais, tout en demeurant simples, devraient être entretenus, graissés et suffisamment rembourrés; il faudrait donner aux bourreliers les colliers à ajuster, et ne pas mettre à un cheval de quatre ans, celui qu'il avait à deux ans, sous prétexte que l'animal n'a pas encore été blessé et *qu'il y est habitué*. Sans doute la forme du collier importe peu, mais il doit être solide, léger, approprié à la force du corps, aisé à l'encolure, sans être large, et d'une longueur telle que l'on puisse passer la main ouverte entre le poitrail et la partie inférieure. Un collier trop juste ou mal assujetti prend une direction oblique quand le cheval monte, et comprime la trachée; la traction a lieu sur le cou, et l'animal perd la plus grande partie de sa force; il respire avec peine et peut être frappé d'asphyxie ou atteint de cornage; il est dans la situation d'un homme accrochant à sa cravate le fardeau porté par ses épaules, et obligé, avec cet attirail, de monter un escalier rapide. Si le collier est trop volumineux et trop ouvert, il est jeté en avant, surtout pendant la des-

cente, et gêne le mouvement des épaules; le frottement prolongé qu'il exerce sur l'encolure peut produire l'excoriation de cette partie en avant du garrot, et par suite un ulcère profond, lent, et difficile à guérir. S'il est mal rembourré, l'omoplate peut être atteint de tumeurs et ensuite d'ulcères d'autant plus graves que l'animal est plus maigre.

Il est des localités en France où l'on fabrique des colliers si volumineux qu'un seul homme a de la peine à les passer au cou des chevaux, comme si la solidité consistait dans le volume. La surcharge de poids et la ruine prématurée des membres antérieurs sont le résultat de cette pratique absurde.

Les Flamands, les Allemands et les Anglais ne se servent, pour leurs chevaux de labour, que de colliers fort légers, bien rembourrés de crin. Les premiers les font en bois dur, mince et presque sans oreilles; ceux des seconds sont garnis d'attelles de fer, comme pour les chevaux des voitures bourgeoises. Pourquoi ne les imitons-nous pas?

Et pour le reste du harnachement, que de choses pourrais-je ajouter! En parcourant

nos routes on aperçoit rarement les chevaux des cultivateurs attelés avec goût. Souvent, au contraire les têtières trop serrées, tirent le frontal et pressent la base des oreilles; les mors placés trop haut plissent et parfois écorchent la commissure des lèvres. Les sellettes n'étant pas retenues suffisamment par la croupière, se portent en avant et blessent le garrot; ou bien elles sont mal assujetties, le harnais frotte alors sur les côtes et y détermine des durillons. Les sous-ventrières et les dossières qui soulèvent à la montée une grande partie du poids du limonier sont rarement placées sur une peau de mouton ; elles manquent de largeur et de souplesse, et le sternum est excorié.

Les chevaux ayant un peu d'origine et par conséquent une plus grande finesse de peau, sont fréquemment blessés sous la queue et sur les reins par le culeron de la croupière et par sa courroie nommée fourchet, parce qu'on néglige de placer un coussinet sous le fourchet et de graisser le culeron, qui d'ailleurs n'a presque jamais un diamètre convenable.

Beaucoup d'accidents sont attribués aux vices des chevaux, et ne sont dus qu'à un mauvais harnachement. Un cheval mal harnaché est non-seulement exposé à se blesser par le frottement ou la compression des harnais, mais encore à s'abattre, à se traverser, à ruer, à pointer, à s'emporter et à faire verser cabriolets, charrettes et autres voitures. Il n'est pas rare de voir un jeune cheval trembler à la vue et au bruit du harnais qui va lui être brutalement jeté sur le dos : « Voyez ce fainéant, s'écrie le charretier, il a déjà peur de travailler! » Il croit le pauvre animal mû par la paresse, tandis qu'il l'est par un souvenir de gêne et de douleur dont l'appareil qu'il a sous les yeux ne lui rappelle que trop la triste expérience.

L'élevage des chevaux, surtout des chevaux distingués, près du sang, et dont la vente est productive, exige une foule de soins et comporte les détails les plus minutieux. L'agriculteur dit avec découragement : « Oh! « les chevaux d'*espèce!* nous n'en voulons pas, « ils sont vicieux, ils travaillent mal, on ne « peut pas les utiliser, ils sont *trop casuels.* »

Pour être de bonne foi, convenez, au contraire, que les chevaux de demi-sang sont excellents au travail, et, pour preuve, regardez ceux de la plaine de Caen ; mais avouez simplement qu'ils exigent des précautions et des ménagements que vous leur refusez, et une affection quasi paternelle que vous n'éprouvez pas. Vos vaches, avant tout, n'est-il pas vrai? Voilà le grand mot lâché! Ah! si les juments donnaient du beurre!... On pourrait supprimer immédiatement l'administration des haras.

Deux exemples pris au hasard prouveront que l'absence de soins judicieux est souvent pour les éleveurs la cause de pertes considérables.

Il y a quatre ans, je vendis à un riche propriétaire herbager deux juments anglaises réformées de mon écurie; elles avaient chacune un poulain. L'une carrossière, baie, avait un poulain d'Impérial, étalon de demi-sang par Eylau, et l'autre, jument de selle alezane, une pouliche de Ramsay, cheval de pur sang. N'ayant pas assez d'herbe chez moi pour garder ces deux bêtes, je vendis,

ou plutôt je donnai le tout, mères et produits, pour une somme insignifiante.

La jument baie âgée de neuf ans, fut mise au travail en limon, et donna l'année suivante un second poulain; elle avait un garrot remarquable par son élévation, sa longueur et sa sécheresse. On n'y prit point garde, et elle fut en peu de temps blessée par un collier qui n'était pas fait pour elle. On continua à la faire travailler avec le même instrument de torture, et comme elle était vaillante et généreuse, elle tira malgré la souffrance. Enfin, un mal gangréneux se déclara; elle devint inattelable et mourut de misère dans un enclos où on l'avait abandonnée. Cela aurait peut-être coûté *deux francs* pour lui faire ajuster et rembourrer convenablement un des nombreux colliers de la maison.

Quant à la jument alezane, âgée de douze ans, c'était une bête très-remarquable, accusant une haute origine; on pouvait la considérer comme un beau type de Hunter.

Nous étions à la fin de juin, l'acquéreur me dit : « Je vais mettre cette bête et sa pouliche dans un très-bon herbage. — Mais,

repris-je, vous les ferez sans doute rentrer tous les soirs par votre bouvier, et elles ne coucheront pas à la belle étoile? — Oh! si; dans cette saison, cela n'offre aucun inconvénient. — Je trouve au contraire que cela en présente beaucoup pour une jument déjà vieille, habituée depuis longtemps aux écuries chaudes, aux couvertures, à l'avoine en abondance, à une hygiène tonique, et surtout pour une pouliche d'un mois très-délicate et née dans un box. — Oh! il n'y a aucun danger, je vous assure.»

Au bout de quelques jours, la pouliche était trouvée un matin, après une nuit d'orage, morte dans l'herbe détrempée. La foudre l'a tuée, me dit-on. Soit! mais la foudre n'était pas tombée cette nuit-là sur l'étable où on aurait dû la loger.

Nos charrettes sont de détestables voitures; les jeunes chevaux mis trop tôt en limon sont tarés de bonne heure; leurs épaules se brisent, leur rein se creuse, et leurs jarrets se couvrent de tumeurs osseuses ou molles. L'usage de la charrette est très-désavantageux dans les mauvais chemins qui abondent dans les

exploitations rurales ; car il est très-difficile que la charge soit parfaitement en équilibre sur l'essieu, et dès lors le limonier est tour à tour chargé et soulevé dans les descentes et les montées; et puis, le poids n'étant supporté que par deux roues, s'il en tombe une dans un trou, la plus grande partie de la charge se porte de ce côté, et les chevaux ont beaucoup de peine à l'en tirer. Ils en éprouvent bien moins quand cette même charge se distribue sur quatre roues. Aussi devrait-on généraliser l'emploi du charriot léger, muni d'une mécanique et traîné par un seul cheval attelé dans une limonière, comme en Alsace et en Franche-Comté, par exemple. Ce genre de voiture est excellent dans les endroits montagneux.

Les charriots des gros fermiers seraient d'une plus grande dimension, et auraient, au lieu de limonière, un timon auquel on pourrait mettre deux jeunes chevaux qui tireraient mieux ensemble et marcheraient beaucoup plus vite que l'attelage des charrettes à deux roues. Le cheval commun de gros trait, dont la vente est improductive, actuellement né-

cessaire comme limonier, serait beaucoup moins utile, et l'élevage des chevaux de demi-sang, qui seuls rapportent à l'éleveur, y gagnerait.

Nous pourrions aussi, sans inconvénient, supprimer ces ignobles fouets à monture droite que nos charretiers font claquer avec une gaieté stupide. On peut traverser l'Angleterre sans entendre le claquement d'un fouet, et il est difficile de parcourir quatre kilomètres sur une route française un peu fréquentée, sans être exaspéré par ce bruit qui constitue un genre de distraction brutal et inintelligent.

La plupart des écuries sont malpropres, trop étroites, trop basses et mal aérées; les chevaux ne sont même pas séparés par des barres; souvent il n'y a pas de fenêtres, et le sol n'est pas battu; les chevaux vivent sur un épais fumier; leurs poumons, leurs pieds et leurs yeux s'en ressentent, et ces pauvres animaux sont, jour et nuit, asphyxiés par des émanations fétides. L'absence de vigueur, les toux chroniques, les eaux aux jambes, crevasses, fourchettes pourries, et la fluxion pé-

riodique des yeux, sont fréquemment le résultat des écuries malsaines, et de la transition subite qu'éprouvent les chevaux en passant tous les matins, de cette température brûlante, à l'air extérieur, dans des terrains quelquefois mouillés, et à travers un brouillard humide et condensé.

Les poulains, mis au piquet dans les prairies artificielles, sont entravés de telle sorte qu'on les reconnaît plus tard sur les foires à de nombreuses traces de prises de chaîne et surtout à la déviation d'un paturon antérieur. Au service, c'est pire encore; la jambe qui a été entravée est presque toujours plus faible que l'autre et l'animal butte continuellement. Un bon entravon en cuir souple, suffisamment rembourré, ne serait pourtant pas d'un prix fabuleux, et il ne serait pas difficile d'entraver alternativement l'une et l'autre jambe. Un cheval dont les aplombs seraient ainsi conservés, aurait plus tard, sur le marché, une plus-value qui payerait bien des notes de bourrelier.

Je voudrais voir en France, comme dans les fermes allemandes et anglaises, les petits

gars de quinze ans monter les jeunes chevaux sellés avec des panneaux munis d'étriers, et bridés avec un filet ou un mors doux qui ne serait pas constamment rouillé. Les poulains, quand les travaux de la culture ne les réclameraient point, iraient ainsi montés, avec des genouillères, soit à la forge, soit au marché du canton, soit aux provisions. Ils feraient, en même temps que les commissions de la ferme, de petites courses qui développeraient leur haleine et leurs allures. Leurs cavaliers finiraient par ne pas trouver ridicule ou impossible de trotter à l'anglaise, et acquerraient, avec le goût du cheval, une tournure leste et dégagée qui ne leur ferait point tort. Le paysan, l'agriculteur, voilà la base de l'amélioration chevaline ; ce sont eux qui *font* les chevaux, et ils ne les aiment pas ; c'est donc là, c'est aux champs qu'il faut exciter le goût, développer la passion et l'activité. J'en puis parler avec quelque expérience, habitant depuis plusieurs années un pays qui semble privilégié pour la production et l'élève du demi-sang, à quelques lieues du Merlerault, de la vallée d'Auge et de la plaine de Caen.

Aujourd'hui beaucoup de petits propriétaires ont des tilburys, des « bocs[1] », comme on dit en Normandie. Ne devraient-ils pas atteler quelquefois pendant une demi-heure ou trois quarts d'heure, sur une bonne route, leurs chevaux de trois et de quatre ans, le soir, à temps libre, pour se récréer, et pour ainsi dire, en fumant leur pipe ? Ils s'exerceraient ainsi à conduire proprement, et à rendre leurs élèves dociles, brillants, légers ou vites, suivant leurs moyens naturels. Ils les vendraient assurément plus cher, en les présentant sur le champ de foire, attelés, nettoyés, avec les crins faits, la queue rafraîchie, la bedaine remontée par une ou deux purgations, et après un mois d'hygiène bien entendue. Les marchands, au dire des gens de la campagne, ne veulent pas acheter les chevaux dont la toilette est faite, et qui sont apprêtés. Faites de bons chevaux, et les marchands vous les prendront aussi bien, s'ils sont présentés convenablement, que s'ils ont l'air de sortir d'une mare à fumier ; seule-

1. Dérivé de l'anglais *bog*, petite voiture à deux roues.

ment, ils vous les payeront davantage; voilà toute la différence.

Les poulinières des herbagers, vivant sans travail de la vie des bœufs à l'engrais, sont, pour la plupart, d'une sauvagerie notable et d'un caractère opiniâtre qu'elles transmettent à ceux de leurs produits qui naissent et sont élevés dans les pâturages jusqu'à l'âge de la vente. Il y a dans le Merlerault et dans la vallée d'Auge des juments de quinze à seize ans qui n'ont jamais porté un homme, et jamais eu un harnais sur le dos. C'est toute une affaire que de les approcher et de leur mettre un bridon pour les conduire à la saillie. Veut-on les examiner de près, ainsi que les poulains, il faut prendre autant de précautions que s'il s'agissait d'aborder des chevreuils. Habitués à voir l'homme les poursuivre en battant des mains, ou en frappant dans son chapeau avec un bâton, pour montrer à ses amis des allures prétendues brillantes, qui ne sont que les mouvements enlevés, résultat de l'effroi, même chez les rosses les plus médiocres, ils se sauvent grand train. Alors, il faut marcher lentement, ne

pas lever les bras, éviter de faire du bruit, de se moucher, de cracher, et se remettre en quête; dans ce cas, on arrivera peut-être à voir ces bêtes ahuries. Si cela ne réussit pas, il faut les « *encointer* », mot peu gracieux désignant une manœuvre que l'on devrait réserver pour le fauve, et qui consiste en ceci : Plusieurs personnes se réunissent et poussent doucement devant elles toute la cavalerie sauvage dans un angle, *un coin* de l'herbage; puis elles se rapprochent et resserrent le cercle de manière à maintenir en place les chevaux, qui les regardent d'un air effaré.

Sérieusement, comprend-on que des animaux destinés à vivre en contact continuel avec l'homme, à porter des cavaliers dans les rues des grandes villes, ou peut-être à stationner avec une voiture au milieu d'une foule sortant du théâtre ou d'un bal, soient aussi négligés, aussi peu fréquentés et apprivoisés, au début de leur vie, lorsque leur caractère se forme. Témoin bien des fois de scènes semblables à celle que je viens de rapporter, j'ai souvent pensé que si les pro-

priétaires de ces chevaux avaient le goût du cheval, s'ils aimaient à le monter et à l'atteler, ils se préoccuperaient bien davantage du caractère et de la docilité de leurs élèves. Ils verraient de leurs propres yeux, combien l'apprivoisement préalable, le maniement fréquent des poulains facilitent le dressage, et contribuent à le rendre parfait.

J'ai dressé, soit à la selle, soit à l'attelage environ cinquante chevaux augerons ou merleraultins élevés à l'herbe, et j'ai toujours été entravé et retardé au début par ces mille riens qui prennent beaucoup de temps : habituer les chevaux à rester attachés sans tirer au renard, à lever leurs pieds, à se laisser toucher sur toutes les parties du corps sans frayeur, au pansage, aux mouvements des palefreniers autour d'eux, etc. Tous ces détails, qui demandent peu ou point de précautions spéciales avec les animaux élevés dans les fermes, exigent un véritable travail avec les poulains des herbagers et plus encore avec les juments de huit à neuf ans et au-dessus, consacrées, jusqu'à cet âge, uniquement à la reproduction. Là, l'apprivoisement et le dres-

sage doivent marcher de concert, et il faut un certain temps pour obtenir un service de ville et de route sûr, aussi bien de nuit que de jour. Toute l'énergie est dépensée dans les défenses, pendant les premières leçons, et les poumons et les membres quoique sains n'ont pas de résistance, n'ayant connu de bonne heure ni la rapidité des mouvements, ni des efforts quelconques. Si l'on n'y veille très-attentivement, les tumeurs molles ne tardent pas à paraître.

Avec cette sorte de chevaux, la moindre maladresse au début est une source d'ennuis et de retards. Le bouvier qui met pour la première fois un bridon au cheval libre jusqu'alors, et qui manque son coup, ou réussit par la violence, ne se doute pas des difficultés qu'il va créer au dresseur auquel il conduira l'animal.

Le 18 septembre 1860, M. Goupil, de Pontfol (vallée d'Auge), me confia une belle jument baie-brune de six ans, née et élevée dans ses herbages; je la lui rendis le 8 novembre, montée et bien attelée au tilbury. Quand elle arriva chez moi, il était impossible de la bri-

der ; dès que ma main dépassait la hauteur des deux tiers de l'encolure et approchait de la nuque, la bête s'exaspérait et cherchait à grimper dans le râtelier ou à pointer en jouant de l'épinette, si j'essayais de la retourner dans la stalle. Quant au passage du collier, il n'y fallait pas songer, pour le moment du moins.

Le 17 juillet 1862 un poulain de deux ans, rouan, entra chez moi dans des conditions analogues, avec cette circonstance qu'il se campait et se refusait à tout mouvement dès que le mors du bridon était posé sur ses barres, et qu'il ne sortait de son immobilité que pour pointer à se renverser. Il appartenait à M. Sauvage, propriétaire à St-Julien-le-Faucon (vallée d'Auge), auquel je le renvoyai le 10 septembre, très-sage au tilbury, débourré à la selle, et sautant franchement.

Pour arriver à rendre ces deux chevaux calmes et faciles à débrider « *comme tout le monde,* » j'ai certainement perdu beaucoup d'heures ; et pourtant chacun sait que rien n'est plus simple et plus facile que de mettre, du premier coup, un harnais complet sur le

dos de n'importe quel poulain habitué de bonne heure à l'obéissance et aussi aux caresses et aux attouchements de l'homme. Il n'y a aucun *truc* à employer, et il faut plutôt de la douceur que de l'adresse; à dire vrai, l'adresse ne gâte rien.

Tous les ans, plusieurs doctes personnages voyageant aux frais de l'État, visitent les pays lointains pour remplir des missions plus ou moins scientifiques. Les sciences gagnent probablement à ces explorations, bien que quelques-uns des savants en question rapportent simplement de leur voyage, des œufs de crocodile, des flèches de sauvage empoisonnées qui donnent le frisson aux dames, et, dans un coin reculé de leur malle, l'embryon d'une dissertation somnifère sur les dynasties des premiers Pharaons, ou la théogonie des brahmines.

Ces sortes de questions brûlantes servent à réchauffer les loisirs d'un certain nombre de lettrés paisibles, qui ont des rentes, et qui consacrent leurs après-midi à des fouilles consciencieuses dans les arcanes inexplorées des bibliothèques publiques. Ne va pas dans

l'Inde qui veut, et il vaut mieux étudier les mœurs des serpents rue de Richelieu qu'à Java. Ne pourrait-on pas, sans aller aussi loin, sans faire des dépenses aussi considérables, envoyer un homme ayant la pratique des chevaux, et la connaissance approfondie des habitudes peu chevalines de nos paysans, passer un mois ou deux en Allemagne, dans le Mecklembourg, le Hanovre et le Holstein, par exemple, et tout autant de temps en Angleterre et surtout en Irlande, pour y remplir consciencieusement une mission hippique essentiellement utile à notre agriculture?

Cet homme, que je suppose intelligent et observateur, serait envoyé non pour se promener dans les grandes villes et disserter dans les cercles, mais pour visiter les fermes, petites et grandes, examiner à fond toutes les habitudes d'élevage applicables en France. Il ne négligerait aucun détail : le ferrage, la forme des chariots, la confection des harnais de travail, la construction des écuries rustiques, les usages des éleveurs pour l'alimentation de leurs animaux, la façon dont les herbagers gouvernent les poulinières sui-

tées et les produits sevrés d'après les localités et les saisons; la manière dont on les rentre, dont on les attache, dont on les emploie aux travaux de la culture. Tous ces points seraient l'objet d'un contrôle sérieux. Le bon et le mauvais seraient pesés avec les inconvénients ou les avantages qui en résultent. Au retour, notre « missionnaire » serait tenu de faire un rapport clair et circonstancié, sans mélange de grec et de latin, sur les observations qu'il aurait recueillies. Il ne lui serait pas permis de parler des quadriges, de citer Hérodote à propos de Triptolème, et de remonter aux éleveurs antédiluviens.

Il se bornerait à consigner les choses utiles et de pratique quotidienne remarquées par lui à l'étranger, et profitables pour les petits cultivateurs français aussi bien que pour les grands. Il écrirait pour être compris desdits cultivateurs « qui produisent la masse des chevaux, et qui s'en tirent assez médiocrement. » Ce rapport répandu dans les campagnes, pourrait peut-être exciter la curiosité, détourner de routines funestes, et pousser

dans la voie de l'initiative, en donnant l'idée d'imiter les pratiques des pays où on élève mieux que dans le nôtre. Il ne faudrait pas qu'il fût imprimé sur un magnifique papier, et orné d'illustrations par Gustave Doré, mais qu'il coûtât deux ou trois sous; autrement on lui préférerait l'almanach liégeois. Si un travail fait dans ces conditions pouvait contribuer à accroître le goût du cheval et en faciliter l'élevage à nos paysans, ce ne serait peut-être pas pour l'État, de l'argent perdu, ni pour l'homme qui l'accomplirait, du temps stérilement employé.

En commençant ce chapitre, j'ai dit qu'il y avait en France disette de bonnes poulinières, et précisément à cause de cela, croyance exagérée à l'influence presque exclusive du gros étalon de demi-sang, au point de vue améliorateur; il faut se consoler comme on peut, ou bien s'étourdir avec un paradoxe économique. On dit bravement : « Ma jument est mal « construite, il est vrai, mais elle ne m'a pas « coûté cher; je vais lui donner un étalon « ayant les qualités qui lui manquent, et j'au- « rai un bon produit; en somme, la grande

« affaire c'est de savoir accoupler, et je crois « m'y entendre assez bien. » Ceci posé, on accouple; on mélange beaucoup d'eau avec peu de bon vin, et on obtient une boisson peu dispendieuse, assurément, mais insipide. Le résultat est nul.

Sauf les grands herbagers, qui ne sont pas les producteurs les plus nombreux de la population chevaline, les agriculteurs, propriétaires ou fermiers, ont en général des juments d'un ordre très-inférieur. Prenons pour exemple la circonscription du dépôt d'étalons du Pin. J'ai souvent visité, pendant la monte, un grand nombre des stations qui la composent; eh bien! dans toutes celles des pays de culture, j'ai vu d'horribles juments, chétives, informes et tarées pour la plupart. Et l'on croit que l'étalon va faire un chef-d'œuvre? On entend le cultivateur qui amène une poulinière de 150 francs et qui paye 15 francs pour la saillie, critiquer amèrement les reproducteurs que l'État lui fournit presque gratuitement. Celui-ci a des éparvins, celui-là des membres grêles, le dos mal fait, etc... Et votre affreuse bique, donc! l'avez-vous regardée?

Et puis on veut faire *du gros*, produire des mastodontes avec des bretonnes de 1 mètre 55 (et encore !) sans origine, sans régularité et sans membres ! c'est une assez mauvaise plaisanterie. Du gros ! avec un fort étalon et une bringue étiolée ! Impossible. Vous aurez peut-être ainsi de la taille et du dégingandé ; mais le gros, avec la carrure et l'harmonie des formes, ne se trouve que dans le vaste bassin d'une mère puissante et régulière, dans lequel la charpente d'un fœtus peut s'agencer à l'aise pendant une longue gestation de onze mois. Cette mère, fortement nourrie pendant qu'elle porte et pendant qu'elle allaite, vous donnera un poulain suffisamment gros à l'âge adulte. Le produit d'un cheval de pur sang et d'une jument étoffée est plus grand et plus carré que le poulain résultant d'un fort demi-sang, avec une petite jument étroite et irrégulière. Et quant à la distinction, à l'énergie, aux qualités d'allures et de fond, à tout ce qui fait aujourd'hui la valeur sérieuse du cheval, quelle différence, à l'avantage du produit direct du pur sang !

Les herbagers, gens pour la plupart riches,

et possesseurs des rares belles juments clair-semées sur le sol français, ne devraient leur donner que le cheval de race; les poulains seraient bien assez gros, bien assez *étalons,* puisque c'est le mot consacré pour désigner actuellement le poulain mâle, sans tares, gras et mou, destiné à alourdir nos races déjà trop lymphatiques. Ils pourraient en outre entrer pour une large part dans l'œuvre de l'amélioration, en élevant un nombre plus considérable de chevaux de pur sang. La vente annuelle de deux ou trois poulains tracés, aux écuries de course dont le développement s'étend de jour en jour, couvrirait amplement les frais généraux de l'élevage et serait un bénéfice certain. Mais il ne faudrait pas, en entrant dans cette voie, vouloir s'occuper aussi d'entraînement, sans se douter préalablement que l'entraînement est une science dont la pratique suffit à absorber tous les instants de l'homme qui s'y consacre. Quand un éleveur vend trois poulains de pur sang plus de 20,000 fr. sous la mère (et cela s'est vu plusieurs fois, l'année dernière par exemple), il fait une affaire magnifique et plus sûre que ce-

lui qui les achète. S'il ne sait pas se contenter d'un pareil bénéfice, qu'arrive-t-il? Il garde ses poulains et prend chez lui le premier ivrogne venu, pourvu qu'il soit Anglais et qu'il sorte d'une écurie de course par la porte ou par la fenêtre. Au lieu d'un entraîneur, et je le répète, un entraîneur n'est pas un homme vulgaire, il a fait l'acquisition d'un groom de mauvaise vie, ou d'un petit jockey de troisième ordre, qui sait panser les chevaux et quelquefois les monter, mais qui jamais n'amènera au poteau un cheval dans une condition supportable. Il dépensera beaucoup d'argent à l'éleveur qui a voulu faire le turfiste, il mettra le désordre dans la maison où on le considérera comme un oracle, et boira la moitié de la cave; quant aux poulains, ils arriveront, à peu d'exceptions près, les derniers sur tous les hippodromes, et ce sera chose juste; que chacun fasse son métier.

Les cultivateurs qui redoutent plus encore que les herbagers l'emploi de l'étalon de pur sang, prétendent qu'ils en ont essayé et que les résultats n'ont pas été satisfaisants; ils feraient bien de regarder leurs juments

avec impartialité, et de convenir que beaucoup ne sont aptes à donner un bon poulain avec n'importe quel cheval, fût-il l'éléphant lui-même. Ils devraient convenir, *bona fide*, qu'ils ne les payent pas assez cher et qu'ils les nourrissent médiocrement au profit de leurs vaches; que la première pouliche à peu près bonne est vendue à l'âge adulte, au lieu de devenir une source de richesses dans la maison. Alors ils ne s'étonneraient plus de faire de mauvais chevaux, et ne s'en prendraient pas au pur sang, ou à l'administration des haras.

Par ce qui précède, je n'ai point prétendu qu'on devait livrer indistinctement toutes les juments à l'étalon de pur sang; celles qui sont chétives, de très-petite taille, ou dégingandées, haut perchées, grêles de corps et de membres (et par malheur, je le répète, le nombre en est grand), doivent être saillies par l'étalon de demi-sang largement charpenté. J'ai voulu dire que les fortes juments, les bêtes construites de manière à mériter le nom de poulinières, pourraient être ordinairement accouplées avec le cheval de pur sang, et que

les produits, après un élevage bien entendu, seraient suffisamment étoffés pour être acceptés par le commerce, et de beaucoup plus élégants et plus vigoureux pour toute espèce de services.

Je ne sais pas sur quoi se fonde le désir immodéré de faire gros, qui nous pousse à l'hippopotame court, massif et mou. Les grands et gros carrossiers sont rarement bons ; ils n'ont d'ailleurs d'emploi assuré que dans les écuries des souverains ou des gens de cour, le débouché n'en peut donc pas être considérable. A peu d'exceptions près, le cheval moyen, dans les différentes espèces, est le plus accessible aux divers genres de service, et le mieux adapté à nos besoins. Quant au petit cheval, c'est ordinairement le meilleur de tous, mais n'en parlons plus. Il est convenu que, sauf pour l'attelage des petites voitures dites paniers, il n'est bon à rien.

Les étalons orientaux de la plus haute lignée ne sont pas les plus grands, ni les plus *charnus* de la race; à peu d'exceptions près les chevaux de pur sang les plus illustres, soit au point

de vue des courses, soit à celui de la reproduction, ne se comptent ni parmi les hauts, ni même parmi les étoffés. Cette vérité est encore incontestable pour les trotteurs, pour les chevaux de selle et de chasse. Quant aux chevaux d'armes, tout le monde sait que ce ne sont pas les chevaux de la grosse cavalerie que le maréchal Saint-Arnaud regrettait dans son magnifique rapport à l'empereur, après la bataille de l'Alma. Malgré la pesanteur du harnachement et des armures du temps, Guillaume le Conquérant montait un cheval arabe à la bataille d'Hastings. Les carrossiers de 1 mètre 70 c. sont bons à mener une berline au théâtre deux fois par semaine, et à ingurgiter chaque jour vingt litres d'avoine, qui ne les empêchent pas toujours de devenir poussifs ou corneurs; le temps est à la vitesse, les chemins de fer nous y ont habitués, et ils nous ont d'ailleurs débarrassés des gros transports; les routes deviennent meilleures, même les chemins vicinaux; les voitures légères se multiplient, et les hommes de six pieds, auxquels il fallait un limonier pour monture, deviennent rares. C'est peut-être un malheur, mais

je n'y puis rien, ni vous non plus, qui me lisez.

Le temps où

> Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
> Promenaient dans Paris le monarque indolent,

est passé, bien passé. Aujourd'hui l'Empereur attelle à son phaéton deux trotteurs à grandes allures, et les bœufs, n'allant même plus assez vite pour transporter leur propre personne aux abattoirs, sont conduits en wagon, comme les gens qui les mangent.

Tout le monde va vite à présent ; les lambins manquent les trains directs du voyage de la vie, qui se fait à toute vapeur, et il faut dire avec les Anglais : « Time is money. »

Décidément, je ne vois pas qu'il soit plus avantageux d'être gros à un cheval qu'à un simple particulier.

CHAPITRE DEUXIÈME

Le Commerce.

Le commerce des chevaux est un des plus difficiles ; dans un très-grand nombre de cas, presque toujours, pour mieux dire, l'acheteur est persuadé que le vendeur a l'intention de le tromper sur la qualité de la marchandise, et le vendeur établit son prix d'après la physionomie de l'acheteur, ou « *le sac* » qu'il lui suppose plutôt que sur la valeur réelle de l'animal. Ceci expliquera jusqu'à un certain point pourquoi on a quelquefois un bon cheval pour un prix raisonnable, et souvent une rosse à un taux formidable. J'ai entendu un jour un marchand de chevaux riche et habile auquel on vantait les connaissances hippiques d'un con-

frère moins fortuné, répondre ceci : « Le talent du marchand est de connaître, non pas les chevaux, mais les hommes. » Il y a là beaucoup de vrai, puisque la vanité, la jalousie et l'ignorance présomptueuse président fréquemment aux acquisitions.

En province, dans les contrées de production et d'élevage, les chevaux sont vendus soit chez les propriétaires, soit en foire, soit chez les marchands des villes importantes qui eux-mêmes amènent parfois une bande de chevaux sur le marché forain. Les propriétaires sont souvent inabordables quand on va chez eux pour acheter, persuadés, si c'est un bourgeois qui se présente, qu'il ne connaît rien à la matière, ce qui est généralement exact, et si c'est un marchand, qu'il a entendu parler de leur cheval et qu'il en a absolument besoin « pour monter un grand coup, » auquel ils voudraient bien ne pas demeurer étrangers.

Hospitalité large, grands compliments, déjeuner, café, liqueurs, voire même une partie de chasse si c'est la saison, rien n'est négligé ; toutes les séductions champêtres sont mises à la portée de l'acheteur qui a tort de s'y

laisser prendre, car ce sont des frais généraux que la ménagère enregistre, et qu'il payera largement si l'affaire se conclut. L'habitude des gens de la campagne à manier les animaux, leur expérience des foires, et leur esprit d'observation les rendent très-habiles à présenter leurs chevaux sous le jour le plus favorable, avec un air de bonhomie et de naïveté engageantes.

Il est plus facile pour celui qui connaît un peu les chevaux, d'acheter sur le champ de foire que chez un propriétaire. Là, il y a un grand nombre d'animaux, de la comparaison par conséquent; des marchands et des maquignons adroits, peu disposés à payer trop cher. Le vendeur qui étudie la situation, rabat intérieurement des prétentions avec lesquelles il a quitté son logis, et finit par céder son cheval à un prix raisonnable, à sa valeur en un mot. Il rentre chez lui, enchanté de sa vente, et supporte vaillamment l'assaut de sa ménagère qui le trouve maladroit et prétend qu'il aurait pu rencontrer le prix qu'ils avaient, d'un commun accord, rêvé la veille sur l'oreiller conjugal.

Pour l'amateur de chevaux, c'est un curieux spectacle qu'une foire importante, surtout quand elle suit une journée de courses et de primes de dressage, comme cela existe aujourd'hui dans plusieurs localités. Dès le matin la ville est en liesse; la figure placide des habitants prend un certain air de jovialité; la vie végétative empreinte sur beaucoup de physionomies, semble se modifier; l'impassibilité extérieure que donnent en province l'oisiveté et l'ennui, fait place à l'animation, et la démarche est plus alerte. Les bourgeoises en toilettes semi-parisiennes, et les plus élégantes travesties *à l'instar de* Deauville, se dirigent à pied ou en voiture, vers le terrain des courses. Quant aux femmes de la campagne, elles ont des accoutrements qui défient la description. On doit à regret constater la presque complète disparition des costumes villageois si pittoresques, qui imprimaient jadis un cachet original aux fêtes de province; quoi qu'il en soit, elles sont, dans le cas présent, dans leurs plus beaux atours, c'est-à-dire fagotées à outrance.

Enfin, les rues elles-mêmes paraissent en

joie; d'un côté à l'autre, des bandes de toile de toutes les couleurs, attachées aux fenêtres du premier étage, annoncent au public de grands déballages de bonneterie et de mercerie à un rabais fantastique. Sur le seuil de leurs magasins, les boutiquiers complétant leur devanture, regardent défiler les longues bandes de chevaux ornés du licol de tresse à raies rouges, et de l'affreux bouchon de paille de classique mémoire, ainsi que les breaks et les tilburys des écoles de dressage et des gros marchands de chevaux, se rendant à l'endroit désigné pour le concours des primes. Les auberges regorgent de voyageurs, et leurs vastes cours sont encombrées de véhicules de toute espèce. Aux abords du champ de foire, situé généralement dans un faubourg, les paysans abrités sous de grandes tentes en plein vent, renouvellent le spectacle des noces de Gamache.

Le champ de foire est entouré d'une triple haie de charrettes dont les chevaux attachés à la roue broutent mélancoliquement le foin poudreux qui a servi de banquette à leurs maîtres, en pensant peut-être à l'avoine, subs-

tance chimérique, ou au cristal de l'eau dans lequel ils ne tremperont pas leurs lèvres, hélas ! avant dix heures du soir. Sur un autre point, l'horizon est fermé par les baraques de saltimbanques, où grouillent et cuisinent malproprement les femmes barbues, les enfants hydrocéphales, les veaux scrofuleux, les hercules lie de vin, et les bêtes féroces étiques. Tout ce monde attend le soir, l'heure bénie où, les marchés étant conclus, acheteurs et vendeurs viendront se réjouir pour dix centimes, des progrès de la civilisation. Seuls, les dentistes (en Normandie particulièrement), les marchands de drogues insecticides ou vermifuges, et les photographes à 1 franc la douzaine *travaillent* pendant toute la journée. Les premiers extirpent, au son d'une musique infernale, les molaires les plus tenaces, tandis que les autres proclament la destruction des ténias les mieux enrubannés, aussi bien que l'instantanéité du collodion.

Dans l'intérieur du cercle dont je viens de tracer la circonférence, sont rangés les chevaux de second et de troisième ordre, ceux de la remonte, de la culture et des services

publics, car les bêtes de luxe sont vendues dans des écuries, et j'en parlerai tout à l'heure. Les malheureux animaux sont serrés les uns contre les autres sur plusieurs rangs entre lesquels circulent les acheteurs et les curieux; cette disposition ne rend pas l'examen facile. Ils sont pour la plupart gras à lard, et comme assoupis par la digestion laborieuse des soupes de grains cuits, de seigle surtout, qu'ils ont absorbées depuis deux ou trois mois pour être offerts au public avec tous leurs charmes; il y en a dont on mangerait volontiers, même sans faire partie de la société hippophagique lyonnaise. Chacun sait que Lyon est la patrie du gras-double: l'honneur insigne d'inaugurer la cuisine de cheval lui revenait donc de droit; la cité commerçante et positive a voulu qu'en cas de famine, les cavaliers eussent toujours sous eux un pot-au-feu disponible. Si l'exemple devient contagieux, nous mangerons nos montures comme jadis les Scandinaves et les Germains qui élevaient, pour les immoler à leurs dieux, de magnifiques chevaux blancs dont la chair se consommait solennellement dans les festins du sacrifice. On pourrait né-

anmoins rappeler aux Lyonnais que l'hippophagie était partie intégrante des rites religieux païens, et qu'il fallut la détruire quand on voulut extirper les dernières racines de l'idolâtrie ; car Grégoire III, au huitième siècle, écrivait à un archevêque de Mayence : « Vous me marquez que quelques-uns mangent du cheval sauvage, et la plupart, du cheval domestique; ne permettez pas que cela arrive désormais; abolissez cette coutume par tous les moyens qui vous seront possibles, et imposez à tous les mangeurs de cheval une juste pénitence : ils sont immondes et leur action est exécrable. »

Je n'engloberai pas les modernes hippophages dans la même réprobation, d'abord parce que la viande du cheval est tout aussi saine que celle du bœuf et plus que celle du porc, et qu'ensuite on engraisse tellement les chevaux mis en vente que c'est vraiment tentant; on est naturellement porté à leur demander plutôt du beefsteak que des allures. On ne peut en vérité s'expliquer le goût actuel du public pour le cheval qui lui est ainsi présenté à l'état de viande de boucherie. Quelle est en

effet la destinée de cet animal ? Porter longtemps et vite un certain poids, ou tirer avec rapidité les voitures légères, avec force et lenteur les lourds véhicules. Sa forme extérieure doit donc indiquer la manière dont il remplira ces divers emplois ; sa beauté réside dans l'expression fortement accusée de ses aptitudes. Un cheval gras n'est pas plus séduisant qu'un homme obèse, et l'ampleur des formes doit exister dans l'ampleur des muscles, et non dans l'infiltration de la graisse dans leurs interstices. Le tissu adipeux dans de moyennes proportions sert sans doute à assouplir les organes entre lesquels il s'interpose, mais accumulé dans le tissu cellulaire, il rend l'animal lourd, paresseux, peu disposé au travail ; les forces sont affaiblies, la respiration est gênée au moindre mouvement, surtout pendant l'action de courir, et celle de monter. La circulation est ralentie, car le pouls est plus petit et plus lent que dans l'état ordinaire, et la sueur est promptement excitée en abondance pendant l'exercice. Les gourmes et coryzas opiniâtres, la fourbure et la pousse résultent fréquemment de cet état anormal.

Le système général d'engraissement pour la vente, donne une précieuse indication aux acheteurs. Les rares animaux maigres présentés sur un champ de foire, sont, ou affectés de vers, ou d'un sang appauvri, ou atteints de maladies d'estomac et d'entrailles, surtout de diarrhée chronique ; il faut donc s'en défier, car tous les moyens possibles pour les mettre en chair ont été tentés. Pour expliquer cet état, les paysans donnent en général les raisons suivantes : le cheval n'a jamais mangé d'avoine. Il a trop travaillé ces derniers temps, et on ne songeait pas d'ailleurs à le vendre. — Il vient d'être gourmé. — Il a été élevé dans des herbages maigres. — On n'a pas voulu faire de dépense pour le mettre en état, parce que le fourrage est cher, etc.

Ceux qui ont des chevaux méchants les engourdissent avec de l'opium, de la graine d'ivraie enivrante (*lolium temulentum*), du vin, ou plus ordinairement de l'eau-de-vie; sous l'influence de ces moyens, les plus difficiles deviennent momentanément doux et maniables.

Les chevaux poussifs mis depuis longtemps

au régime exclusif de l'herbe, en liberté et couchant dehors, les juments poussives saillies depuis deux ou trois mois et abandonnées aussi dans les herbages, n'offrent plus le soubresaut du flanc qui pourrait faire reconnaître leur maladie.

A la foire, les marchés entre cultivateurs ne se terminent qu'après de longs pourparlers, des essais, des contre-essais, des tasses de café et des verres d'eau-de-vie multipliés. Souvent les deux parties ne s'entendraient jamais, l'amour-propre s'en mêlant, si un compère officieux, depuis longtemps en vedette, ne venait trancher la difficulté en partageant en deux la différence en litige. Il finit par s'emparer, avec un semblant de violence des mains droites des deux adversaires, qui depuis longtemps se lèvent et s'abaissent en se fuyant toujours, il les frappe l'une contre l'autre, et l'affaire est conclue. Le trio se rend au cabaret voisin pour valider le marché.

Les acquisitions des remontes de la cavalerie ont lieu parfois au moment des grandes foires et sur un terrain contigu à celui du marché. Là un grand nombre de chevaux sont

présentés à la commission, et il est plus facile de faire un choix au milieu de tant d'animaux divers, mais il y a pourtant un écueil. Beaucoup de petits maquignons rôdent autour des officiers acheteurs, et offrant un ou deux louis de plus qu'eux aux paysans, entravent les achats en accaparant les meilleurs chevaux.

Les chevaux de luxe, c'est-à-dire de 1,200 fr. environ et au-dessus, sont, comme je l'ai dit, vendus dans des écuries. A cet effet, toutes les grandes écuries des auberges sont louées, soit par les gros éleveurs, soit par les marchands des environs. Les animaux sont amenés comme les précédents, en état de graisse, mais ils sont mieux pansés et mieux tenus. La toilette complétement faite, les licols blancs les couvertures de couleur, les litières de l'écurie régulièrement alignées, tout indique la présence de gens du métier. Les chevaux sont adroitement présentés, avec du gingembre dans l'anus, et sur un plan incliné qui élève le bout de devant et redresse les reins les plus creux. Ils sont bien trottés à la main par les piqueurs des marchands ou par des pale-

freniers nomades dont la biographie trouverait difficilement place dans la morale en actions. Ce sont d'affreux petits mauvais sujets, jeunes encore, mais qui ont déjà voyagé dans toutes les écuries imaginables, et qui, par leur inconduite, n'ont pu se fixer nulle part. Adroits et lestes, intelligents et hardis comme tous les coquins, ils constituent la bohême du monde hippique. Ils vont d'une foire à l'autre, d'un cabaret à une auberge, portant avec eux leur mobilier qui consiste en un éperon à courroies, une forte trique, des ciseaux et un peigne en cuivre pour faire les crins. Ils sont de première force sur la chanson grivoise, le jeu de billard, la trompe de chasse, et l'imitation du cri des animaux les plus variés.

Les chevaux déjà débourrés sont attelés ou montés devant l'acheteur. Ceux que le vendeur refuse de montrer sous l'homme ou dans les brancards, viennent, dit-il, de l'herbage, et n'ont jamais travaillé; il ajoute qu'ils sont doux « comme des brebis, » et affirment qu'au bout de huit jours, celui qui les achètera en obtiendra un service parfait. Si lui, marchand,

avait eu le temps de les dresser, il pourrait les vendre beaucoup plus cher, mais il les a depuis quelques jours seulement dans ses écuries. Acheteur, mon ami, fuyez, fuyez; il en est temps encore.

La clientèle qui vient aux foires acheter des chevaux dans les écuries est bourgeoise ou marchande : la première se compose des riches propriétaires ou commerçants du voisinage qui arrivent parfois en famille, ou avec des amis plus ou moins connaisseurs.

Dans le premier cas, le vendeur a affaire aux dames, ce qui est loin de simplifier les choses, et dans le second, il faut qu'il devine le goût probable du connaisseur, qui a naturellement une toquade, telle que la robe alezan brûlé par exemple, « les jambes fines, » ou un beau port de queue. En flattant cette marotte, le marchand a des chances de vendre un cheval.

On voit enfin quelquefois apparaître, tout frais débarqué du wagon, le Parisien, le « Monsieur de Paris » comme on dit en province. Irréprochable dans sa tenue de voyage, l'air crâne, la physionomie ouverte, il ra-

conte très-nettement qu'il a été indignement volé dans sa dernière acquisition de chevaux, et qu'il est venu exprès dans un pays de production, pour se remonter d'une manière convenable, et à un prix modéré. Il est décidé à acheter lui-même, sans le concours de son vétérinaire et de son cocher, une paire de chevaux à son goût. Quelques heures après il repart pour Paris, enchanté, ravi de son achat, et il a mis la main précisément sur les deux plus mauvais « carcans » de la foire. Rien ne trompe l'œil du Parisien, comme le modèle encore poulinard des chevaux de quatre ans.

La seconde catégorie de clients, la plus importante de beaucoup, est composée des marchands de chevaux de Paris ou de province qui ont des commandes à fournir, ou des chevaux à appareiller. Avec ceux-ci, le vendeur fait les affaires « en famille » c'est-à-dire au café ; ils forment la base de son commerce en foire, et la vente la plus assurée.

Telle est à peu près la physionomie d'une foire importante.

En dehors de ces réunions périodiques, le

commerce de province est entre les mains des marchands des villes, des éleveurs-marchands et des écoles de dressage. Ces établissements sont aujourd'hui au nombre de vingt, dont six dépendent de l'administration des haras, savoir : les écoles de Caen, de Sées, de Rochefort, de Napoléon-Vendée, de Toulouse et de Nancy. Les quatorze autres appartiennent à des particuliers qui reçoivent une subvention : ce sont les écoles de Bordeaux, Tarbes, Pau, le Dorat (Haute-Vienne), Étrepagny (Eure), Feurs (Loire), Airel près Saint-Lô (Manche), Nantes, Rennes, Poitiers, Angers, le Mesle-sur-Sarthe (Orne), Dozulé (Calvados), et Saint-Maixent (Deux-Sèvres).

Les chevaux de rebut sont fournis aux paysans peu aisés, par des maquignons, moitié aubergistes, moitié cultivateurs, qui font leur commerce dans les bourgs et les petites villes.

Les chevaux de luxe sont tout aussi chers en province qu'à Paris; je n'en veux pour preuve que les chiffres portés sur les états signalétiques des animaux mis en vente par les écoles de dressage. On y trouve des chevaux de coupé, âgés de quatre ans, annoncés

2,500 et 3,000 fr., et des paires de chevaux du même âge, au prix de 5,000 et 6,000 fr. Ce sont là des chevaux largement payés, car à quel genre de service un cheval de quatre ans est-il propre, même lorsqu'il a été convenablement élevé, et, à plus forte raison, quand il a été élevé comme la plupart, presque sans avoine? Sauf ceux qui ont eu la bienfaisante hygiène de l'entraînement, cas exceptionnel pour les produits de demi-sang, ces animaux dont la dentition est inachevée ou achevée par la clef de Garangeot, sont encore des poulains. Il faut les attendre au moins un an, en prenant des voitures de louage chaque fois qu'on a à faire une course longue ou difficile. On dépense beaucoup d'argent en frais de vétérinaire et de drogues, pour soigner les refroidissements et les gourmes interminables que les écuries chaudes, le changement d'air et de nourriture, et les stations prolongées dans les rues pendant les soirées ou les visites, développent infailliblement au bout de peu de jours. Je ne parle pas des fluxions de poitrine, qui pourtant ne sont pas rares. En calculant un peu, il est facile de se rendre

compte du prix énorme auquel revient une paire de chevaux achetés à quatre ans, au moment où elle peut réellement faire un bon service.

Le grand commerce parisien se fait, comme chacun sait, entre la place de la Concorde et l'entrée du bois; celui des chevaux de second ordre est disséminé dans tous les quartiers; enfin, celui de troisième catégorie a son siége principal aux abords du marché aux chevaux et du boulevard de l'Hôpital. Tout le monde connaît les deux établissements du Tattersall et de la rue de Ponthieu, pour la vente aux enchères publiques. En dehors du commerce proprement dit, il y a beaucoup de courtiers, de cochers sans place, et même de gentlemen tondeurs, qui se livrent au maquignonnage; ceux-là vivent d'épaves. Quelques gens du monde ont aussi la passion du brocantage des chevaux; pour ceux-là, il n'est pas probable qu'ils se fassent annuellement les mille écus de rente promis dans l'*art d'élever les lapins*. Je n'en parlerai donc que pour mémoire.

Je n'entreprendrai pas de décrire et de juger ici une industrie aussi complexe, aussi chan-

ceuse, aussi attaquée, et, comme je l'ai dit en commençant, aussi difficile. Je dirai simplement que les marchands de chevaux sont de parti pris jugés très-durement, et accusés à tort et à travers de supercherie et de mauvaise foi. Sans doute, il y en a dans le nombre qui manquent de loyauté et de délicatesse, mais tous les négoces comptent des hommes tarés, sans que pour cela on décrie la profession entière. Le commerce des chevaux est peu lucratif, la preuve c'est qu'on cite peu ou point de fortunes considérables qui y aient été acquises, et, au contraire, beaucoup de ruines ou de positions précaires. Les marchands ont peu de crédit auprès des banquiers, et leur papier n'est pas recherché, tant s'en faut; ils ont une peine inouïe à le négocier. Personne ne leur vient en aide, et chacun leur jette la pierre.

Pourtant ils n'achètent pas toujours heureusement; ils ont le chapitre, le gros chapitre des accidents, des mortalités, des cas rédhibitoires, de la cherté des fourrages, d'un personnel nombreux et des loyers exorbitants. Aussi ils restent à peu près toute leur vie

4

dans les affaires, et ceux qui se retirent ont une aisance des plus modestes.

Ceux qui sont honnêtes (je ne parle pas des autres) souhaitent, comme tout commerçant, vendre à un prix avantageux une marchandise qui satisfasse l'acheteur et qui l'engage à revenir chez eux. Ils cherchent à se former une clientèle, car la clientèle est la base du commerce durable ; c'est elle qui le soutient dans les années mauvaises. Beaucoup donc font des sacrifices réels pour arriver à ce but, mais bien peu l'atteignent ; cela se comprend plus facilement qu'on ne le supposerait d'abord. La nature de la marchandise est essentiellement conventionnelle ; l'acheteur veut un cheval excellent à bon marché, il ne tolère aucun défaut, et tous les chevaux en ont ; dès qu'il en découvre un à l'animal dont il est devenu possesseur, il crie au voleur, sans tenir compte des qualités de sa bête et de son appropriation au service qu'il exige. Celui-ci veut des chevaux très-ardents ; il ne comprend pas qu'on se serve du fouet, et il ne sait pas mener, ou bien son cocher est un maladroit ; naturellement il arrive bientôt un accident,

et vite on s'écrie que le marchand a vendu des chevaux impossibles; si le cocher n'est pas content de la gratification qu'il a reçue, il fait encore plus de bruit que le maître. Celui-là demande un cheval ayant beaucoup de fond, et surtout se nourrissant bien ; or, le palefrenier mange l'avoine de concert avec le grainetier : le cheval maigrit et devient lâche et sans haleine. C'est un animal qui ne mange pas, dit audacieusement le Frontin malhonnête. — Je crois bien, gredin ! et voilà encore un marchand qui a trompé son client.

Tel autre, plus injuste encore, a acheté un cheval il y a quinze jours ; l'animal tombe malade ou boiteux dans son écurie, et notre homme d'affirmer que le marchand savait bien que la bête ne valait rien, au moment où il l'a vendue. Encore une friponnerie.

Un jeune homme est enchanté de son acquisition, c'est rare, mais enfin cela se voit; il rencontre un jour un ami sur un cheval préférable au sien, plus brillant ou plus vite ; immédiatement, sans tenir compte de la différence de prix ou d'âge, ou de soins à l'é-

curie, circonstance capitale, il se considère comme dupé par le vendeur.

Les exemples fourmillent pour attester l'injustice de beaucoup de jugements portés sur les marchands de chevaux ; néanmoins je ne prétends pas demander qu'on leur érige des statues et je ne réclame point pour eux les honneurs de l'apothéose. Je constate simplement les critiques saugrenues et je les signale.

Si l'on veut admettre qu'il y a peu de bonne foi dans ce genre de commerce, raison de plus pour les acheteurs de prendre leurs précautions, d'examiner avec soin, avec défiance, l'objet qui leur est présenté, et de le faire visiter pendant les délais de garantie, par un vétérinaire consciencieux. Les achats dits de confiance ne sont pas les meilleurs, en fait de chevaux comme pour toute autre marchandise.

On examine le cheval en vente sous trois aspects; à l'écurie, en montre à la main, et attelé ou monté, suivant l'emploi qu'on veut lui assigner. Je dirai en passant qu'on devrait faire essayer à la selle, même les chevaux

d'attelage. Méfiez-vous d'un carrossier qui ne veut pas garder un homme sur son dos.

Les deux premiers examens ne prouvent pas grand'chose, même pour un connaisseur véritable ; néanmoins il faut s'assurer autant que possible des points suivants :

Si, à l'écurie, avant toute excitation préalable, le cheval n'a pas une mauvaise tenue accusant la fatigue ou l'usure, s'il paraît solidement d'aplomb sur ses membres ; s'il ne cherche pas à tiquer, à mordre ou à donner des coups de pieds ; et surtout si les palefreniers du lieu, gens hardis pour la plupart, ont l'air de l'aborder avec précaution pour lui mettre le bridon.

Au sortir de l'écurie, examiner la ligne du dos, du rein et la direction de la croupe avant que le cheval soit arrivé au plan incliné d'avant en arrière sur lequel il va être immédiatement conduit ; car sur ce terrain béni, il n'y a plus de garrots bas, de reins creux, de croupes avalées. La rosse la plus fieffée prend une noble attitude et le gingembre dans l'anus détache la queue du corps et lui donne l'aspect d'un panache splendide. Ce n'est pas qu'il

faille critiquer l'usage du gingembre chez un marchand, puisque cette pratique est aujourd'hui générale et s'exécute dans les écuries particulières bien tenues, chaque fois que le maître monte à cheval. Cette substance produit un trompe-l'œil momentané, et son effet ne subsiste guère, hélas !

Je ne sais pourquoi, à propos de gingembre, je grille d'envie de raconter ici une histoire un peu *shocking*.... mais bah ! ce livre ne sera pas lu par des dames. Un paysan naïf, il y en a eu, conduisait à la foire, avec un simple licou, une jument de nature irritable et d'allures médiocres. Arrivé à la ville, il voit dans une écurie, un garçon de marchand de chevaux sortir de son gousset un petit fragment de racine grisâtre, le mâchonner un instant, et l'introduire prestement avec la main, vous savez où. Stupéfait de cette opération bizarre, il attend un moment favorable, prend l'homme à part, et lui demande en quoi consiste et à quoi sert le « sortilége » qu'il a vu exécuter. Le loustic refuse toute explication avant de s'être fait préalablement payer un déjeuner solide au cabaret voisin. Bien repu, il livre son

secret avec la manière de s'en servir, et déclare à son amphytrion que le gingembre a pour effet certain de faire courir les chevaux très-vite. Le villageois administre à sa bête une forte dose du précieux ingrédient (c'est le mot, j'espère !), et les voilà partis tous deux pour le champ de foire. La jument, chatouillée désagréablement et d'une manière inusitée, se met à ruer, à sauter et à courir, entraînant au bout de la longe du licou le bonhomme, qui ne peut la retenir. Enfin, à bout de jambes, après un quart-d'heure de danse macabre, il parvient à l'arrêter à l'angle d'un chemin désert. « Ce gars-là avait raison, s'écrie-t-il, son sortilége a donné un tel train à Bijou, que je ne peux plus la suivre ; comment faire? Ah ! pardine, faut pas de honte, je m'en vais m'*y* en mettre itou. » Il y en mit et fut heureux.

Je reviens au port de queue élégant, qui ajoute assurément à la beauté du cheval, au brillant de son tableau. Il est artificiel ou naturel. Le premier, quand il est le résultat du gingembre, produit, nous l'avons dit, une illusion de courte durée ; l'opération du nique-

tage, consistant à inciser les muscles abaisseurs au profit des releveurs supérieurs, est aujourd'hui abandonnée à peu près partout, sauf en Allemagne. Quant à l'écourtage ou section d'un certain nombre de nœuds du tronçon, il n'offre aucun inconvénient et est souvent utile, en donnant au tronçon une longueur proportionnée à la taille et à la force de l'animal. Le beau port de queue naturel est une précieuse particularité, très-recherchée de beaucoup d'amateurs, mais qui n'est pas, comme quelques-uns le croient, l'indice de qualités supérieures. On le rencontre ordinairement, il est vrai, chez les animaux de grande origine, de belle construction et d'énergique nature; mais on le trouve peut-être plus fréquemment encore chez les chevaux d'un modèle distingué au point de vue bourgeois, à petits moyens, à croupe haute et horizontale, à rein long, creux et faible. Ceux-là ont toujours la queue très-détachée, dès qu'ils ont un cavalier sur le dos, par suite de la pression sur une colonne vertébrale sans force; de même, les points extrêmes d'une planche mince posée au-dessus d'un ruisseau,

sont soulevées alternativement ou ensemble, suivant la position occupée par la personne qui traverse ce pont volant, et plus ou moins suivant le poids à porter. Ils sont gracieux et coquets, aux allures raccourcies, et pendant une promenade de peu de durée, mais incapables d'efforts puissants. En revanche, on peut citer des chevaux de premier ordre qui ont peu ou point de port de queue, surtout parmi les chevaux de pur sang célèbres. En somme, c'est une coquetterie de la nature, et une grande, je l'admets ; mais on y attache quelquefois une importance exagérée, quand on achète un cheval.

L'animal en vente, étant placé en repos à la montre[1], on examinera son ensemble, l'expression plus ou moins farouche et animée de sa physionomie, sa taille, la direction régulière et la netteté de ses membres. On fera

1. Ce livre étant destiné aux gens du monde, je supprime dans les indications données pour l'examen du cheval en vente, les nombreux détails qui exigent des études et des connaissances hippiques spéciales, ou qui sont du domaine de la science vétérinaire ; inutiles aux gens du métier, ces développements manqueraient de clarté pour beaucoup de lecteurs.

lever les *quatre* pieds, non-seulement pour s'assurer de l'intégrité des talons et des fourchettes, de la concavité plus ou moins grande de la sole, mais aussi pour voir s'il n'y a pas une ferrure spéciale, indiquant la présence d'une maladie en traitement ou d'un vice de structure, et pour avoir la certitude que l'animal n'est pas difficile au ferrage. Voilà ce qui m'est arrivé pour avoir négligé cette précaution :

J'avais fait lever les pieds postérieurs d'un cheval que je voulais acheter et qui m'avait paru disposé à frapper méchamment ; il n'avait pas bougé, et on le rentrait à l'écurie, lorsque le marchand me dit d'un air dégagé : « Voulez-vous, monsieur, qu'on lève aussi les pieds de devant? » Ils paraissaient beaux, bien conformés, et je n'avais trouvé, en essayant le cheval, aucun symptôme de boîterie ; aussi je répondis étourdiment : « Non, c'est inutile ; il les donne facilement, n'est-ce pas? — Oh ! parfaitement. » Le cheval me fut livré le lendemain, et mon domestique me prévint qu'il avait au pied antérieur gauche un fer particulier ; en effet, la branche interne était très-couverte.

Je le fis déferrer immédiatement. Sous ladite branche, je trouvai une bande de cuir, sous le cuir des étoupes, et sous les étoupes des bleimes jeunes, vieilles et entre deux âges. Mon bucéphale était archi-bleimeux, il le fut toujours, et de plus assez souvent boiteux, par les fortes gelées, ou la grande chaleur.

J'eus la naïveté de me plaindre au marchand, qui me répondit d'un air candide : « Mais, monsieur, je ne vous ai pas trompé ; c'est vous qui vous êtes trompé ; je vous ai même demandé si vous vouliez qu'on levât les pieds de devant, et je n'étais pas obligé à cela, je suppose. » Furieux de cette logique à la fois brutale et machiavélique, j'aurais désiré ce jour-là voir tous les marchands de chevaux accrochés aux ormes des Champs-Élysées. Pourtant cet homme était dans son droit, et, s'il me lit, il verra que je suis calmé ; il m'avait vendu son cheval conformément aux garanties exigées par la loi promulguée pour tout le monde. C'était à moi de faire un examen complet et de choisir un cheval ayant de bons pieds, puisque je

me mêlais de choisir moi-même. Si un marchand était obligé de déclarer aux acheteurs les défauts de ses chevaux, il n'en vendrait pas un seul. Comme aucun animal n'est parfait, si la législation n'avait pas déterminé les défectuosités et les vices entraînant la rédhibition, chaque vente de cheval donnerait lieu à un ou plusieurs procès.

Au pas et au trot, au bout de la longe, on doit regarder si l'animal porte bien la tête, marche sans se traverser et les membres en ligne; s'il s'arrête franchement, s'il tourne facilement *des deux côtés ;* s'il pose les pieds bien à plat; si les battues du trot sont régulières et produisent à l'oreille le son de temps parfaitement égaux. Quant à la surexcitation factice et aux allures ultra-brillantes, que la peur des coups et l'habitude de la montre donnent accidentellement au cheval, il faut intérieurement beaucoup en rabattre. Il est bon de prier le marchand de s'abstenir de faire suivre la bête avec un fouet, et de rester sourd aux éloges hyperboliques que naturellement, il fait de sa marchandise, comme tout bon négociant. Aujourd'hui la réclame

écrite ou parlée fait partie intégrante de l'industrie dans tous les pays du monde; elle a ses degrés depuis le pître des baraques foraines jusqu'aux colossales annonces des grands journaux. En Orient, le maquignon arabe, le beni-Adda, déploie un luxe de métaphores très-séduisant. Ainsi, en vous montrant son cheval, il dira :

« Découvre son dos [1] et rassasie ton œil.

« Ne dis pas que c'est mon cheval, dis que « c'est mon fils.

« Il devance l'aurore, le coup d'œil.

« Il est pur comme de l'or.

« Il a la vue si bonne qu'il voit un cheveu « pendant la nuit.

« Au jour de la poudre, il se réjouit du « sifflement des balles.

« Il atteint la gazelle.

« Il dit à l'aigle : Descends ou je monte vers « toi.

« Quand il entend les cris des jeunes filles, « il se met à hennir de joie.

« Quand il court, il arrache la larme de « l'œil.

1. *Daumas*, chevaux du Sahara.

« Quand il paraît devant les jeunes filles,
« il mendie avec sa main.

« C'est un cheval des jours noirs quand la
« fumée de la poudre vient obscurcir le
« soleil.

« C'est un cheval de race, la tête des che-
« vaux.

« Personne n'a jamais possédé son pareil.
« Je compte sur lui comme sur mon cœur.

« Il n'a pas de frère dans ce monde, c'est
« une hirondelle.

« Il écoute ses flancs et observe toujours les
« talons de son maître.

« Il comprend aussi bien qu'un fils d'Adam ;
« il ne lui manque que la parole.

« Il a le pas si doux que, sur lui, tu por-
« terais une tasse de café sans la renverser.

« Une musette le rassasie, un sac le couvre.

« Il est si léger qu'il danserait sur le sein
« de ta maîtresse sans le froisser. »

Le langage imagé des enfants du désert est vraiment d'un grand style; aussi, ai-je préféré le citer tout au long que de rendre les mêmes idées avec les mots techniques de la langue commerciale européenne, où l'on

parle du cheval sain et net, bien jambonné, membré, culotté, râblé, étoffé, branché, etc., c'est toujours l'éloge de la chose à vendre, mais quelle différence de coloris!

Pour l'essai du cheval, l'acheteur doit se trouver présent quand on met la selle et la bride, il verra ainsi si l'animal se laisse sangler commodément et s'il est tranquille au montoir.

Il le fera exercer aux trois allures, en commençant par le pas, et en terminant par le galop à droite et à gauche. En commençant par le pas, il sera plus facile de reconnaître la présence d'une boîterie à froid, l'irrégularité des mouvements se montrant dès la sortie de l'écurie pour disparaître peu à peu pendant l'exercice; en terminant, au contraire, par le galop, on aura quelque chance de découvrir les symptômes de la boîterie dite intermittente à chaud, l'animal étant, dans ce cas, très-droit au départ et devenant boiteux après avoir travaillé quelque temps. L'acheteur examinera si le cheval ne perd pas, monté, la moitié des moyens qu'il avait à la montre, ce qui arrive souvent; il demandera à le voir re-

culer. Il remarquera si en passant et repassant devant la porte du marchand, l'animal n'essaye pas de rentrer, malgré l'adresse du piqueur qui le monte. Le cas serait grave, car le piqueur connaît cette défense, et comme il est habitué à présenter ce cheval aux clients il fait tous ses efforts pour la paralyser ou pour la dissimuler. Il y a parmi ces gens-là beaucoup de cavaliers médiocres, mais on y rencontre aussi des hommes hors ligne ; tout Paris a vu le piqueur anglais de M. Moyse, nommé, je crois, Henri Plumfield ; c'est non-seulement un cavalier d'un tact et d'une puissance remarquables, mais encore d'une élégance et d'une régularité de tenue qui peuvent servir de modèle à beaucoup de gentlemen. Aussi je n'engagerai personne à acheter un cheval qu'il verrait se défendre, monté par lui à l'heure de la montre, dans le trottoir de son patron, et devant des acheteurs.

Si on est satisfait de cet essai, on devra demander à monter le cheval ; cela est indispensable avant de rien conclure : un homme n'achète pas un chapeau avant de l'avoir mis sur sa tête. On montera le cheval un peu loin

de la maison du marchand, et, s'il est possible, sur le pavé et au milieu des voitures, dans les rues bruyantes. Si on est accompagné par le vendeur, ce qui arrive généralement, on se détachera quelquefois de lui, dans le cours de la promenade, pour s'assurer que le cheval ne refuse pas de marcher isolément et qu'il ne *tient* pas aux autres chevaux. Au retour, on l'arrêtera devant la porte de la maison, on le fera entrer et ressortir plusieurs fois.

Alors seulement l'acheteur saura si le cheval lui convient, et disons-le, s'il convient au cheval; et il pourra, dans l'affirmative, se décider à ouvrir les cordons de sa bourse.

Tel cheval trouvé trop chaud ou trop froid par celui-ci, est au contraire juste à point pour celui-là; c'est comme le potage. Un animal brillant à la montre, deviendra lourd et désagréable sous l'homme; tandis que cet autre, calme et paisible en main (et ce ne sont pas les plus mauvais ni les plus bêtes), sera précisément léger, souple et vigoureux, dès qu'il sera monté.

Avant d'acheter, il faut bien savoir ce qu'on

veut faire de sa monture, si l'on tient au brillant ou au fond, au modèle ou aux moyens; car, si l'on veut toutes les qualités réunies, on payera un prix fou pour n'avoir qu'une partie des perfections rêvées.

Dans l'achat des chevaux d'attelage, on se trouvera à l'écurie pour les voir garnir; on saura, de cette manière, s'ils réclament des précautions pour le passage du collier, ou pour recevoir la croupière; on assistera à la mise dans les brancards ou au timon; on appréciera le calme ou la brusquerie du départ, la manière dont les chevaux tournent et reculent, le plus ou moins d'appareillement de taille et d'allures sous le harnais. On s'assurera que les chevaux tirent également, et qu'ils peuvent indifféremment être placés à droite ou à gauche du timon; qu'ils ne tirent pas sur chaînettes et qu'ils s'attellent seuls aussi bien qu'à deux. On les mènera soi-même, et surtout on les fera mener à son cocher; car ils peuvent être trop fins ou trop vigoureux pour lui, et, dans ce cas, il faut opter entre les chevaux ou l'homme, malgré les prétentions de ce dernier; autrement on

s'expose, et on expose sa famille aux accidents les plus graves, avec les meilleurs chevaux.

En rentrant, on verra si les chevaux sont calmes à l'arrêt; s'ils passent devant la porte du marchand, sans chercher à s'y précipiter en faisant des lançades; s'ils sont calmes pendant qu'on les dételle, et s'ils ne bougent pas quand on retire la croupière et surtout le collier sans précautions particulières. J'ai vu des chevaux manqués, auxquels il fallait retirer le collier et la bride en même temps, et pour ainsi dire d'un seul coup. La bride à œillères étant enlevée d'abord, dès qu'ils voyaient l'homme élevant les bras, approcher de leurs oreilles le collier retourné, ils étaient pris d'une panique telle qu'ils grimpaient dans la mangeoire ou pointaient à se renverser. Peut-être jadis était-il arrivé ceci : un collier trop étroit s'était trouvé, au moment où on l'enlevait, arrêté aux tempes, exerçant une pression sur les yeux et sur les oreilles repliées brusquement; le palefrenier, trop paresseux pour retirer les attelles (cela s'est vu), avait persisté à vouloir arracher brutalement le collier, et le cheval, éperdu, s'était

enfui au travers de l'écurie ou dans la cour, portant accrochée à sa pauvre tête une sorte de cangue, plus douloureuse que celle des Chinois.

L'acheteur exigera toujours que les chevaux soient attelés sans plate-longe au tilbury du vendeur. Il devra même, en les essayant, laisser quelquefois tomber légèrement la mèche du fouet sur la croupe, pour s'assurer qu'ils ne sont pas rueurs. Sans doute, en principe, on doit attaquer le cheval d'attelage entre le collier et la sellette, mais il faut qu'un carrossier *sûr* endure sur ses reins, ses flancs et sa croupe, le frôlement du fouet, et celui d'une guide ou d'une couverture qui tombe, sans riposter au moindre attouchement par une ruade qui brise le garde-crotte ou la coquille.

Voici les principales ficelles du maquignonnage actuel, ou du moins celles qu'on peut reconnaître sans être vétérinaire ou habile connaisseur [1].

1. J'en omets beaucoup, qui sont pourtant très-répandues, mais dont la constatation est difficile ; ainsi l'extraction des dents de lait pour vieillir le poulain et le vendre à quatre ans comme s'il en avait cinq, et la contre-marque

Les naseaux de l'animal à gourme rebelle ou à vieux jetage, sont soigneusement épongés par le palefrenier, lorsqu'il lui met le bridon pour le présenter; s'il vient à tousser en arrivant au grand air, le maquignon, d'un air mécontent, dit au piqueur, véritable Frise-Poulet de la baraque : « Toujours du foin poudreux ! C'est une désolation ! Tous mes chevaux toussent depuis que j'ai pris ce nouveau grainetier ! » Ou bien, soulevant les paupières du cheval : « Encore un que la force du sang commence à gêner; tu le saigneras demain matin; une saignée de 2 kilos au moins. »

La place sans poils, ou le poil blanc des genoux couronnés, sont teints suivant la nuance des jambes. Quand la plaie n'a pas détruit le poil, mais l'a fait repousser court, dur et droit, il est couché à l'aide de corps

destinée à rajeunir les vieux chevaux. Peu d'amateurs sont aptes à lire l'âge dans la bouche du cheval. Dans ce cas, l'acheteur prudent doit exiger au bas de la quittance que le vendeur lui remet en échange du prix, l'insertion de la clause suivante : « Je garantis que le cheval a tel âge. » Avec cette pièce, il peut faire reprendre le cheval, si son vétérinaire, en venant le visiter pour les cas rédhibitoires, constate une supercherie.

gras. On devrait toujours regarder de près les genoux et les palper.

Des bandages compressifs de toile ou de flanelle, aidés de réfrigérants ou d'astringents, et appliqués chaque nuit, font momentanément disparaître les molettes et les engorgements des membres. Les seimes sont mastiquées comme les fentes d'une boiserie, avec de la cire mêlée d'ardoise pulvérisée; et, comme on l'a vu précédemment, des ferrures orthopédiques peuvent pallier les boiteries et les affections du pied.

Pour la boiterie à froid et celle de l'éparvin sec, un exercice préalable donné de grand matin avant l'heure où la clientèle arrive, les dissimule notablement; quelquefois une petite écorchure est pratiquée à un jarret taré, pour faire croire à une boiterie insignifiante produite par un accident, un coup frappé dans la stalle, ou toute autre cause sans importance.

Enfin, pendant l'examen, le vrai maquignon est constamment occupé à détourner l'attention qu'on porte sur une tare, en vantant la tête ou le port de queue; il débite son boniment, emperlé de cris et de mots anglais

lancés à tout hasard ; il exécute derrière le cheval, pendant le trot, des roulements de canne dans son chapeau, et des reniflements très-variés ; il imite le soufflement du chat en colère. En un mot, il *travaille*.

Pendant ce temps, Frise-Poulet, l'œil sur le patron, ne néglige ni les mouvements brusques, ni les saccades de bridon, qui peuvent maintenir l'animal dans un état d'agitation et de mobilité qui entrave tout examen sérieux.

J'ai été, cette année même, témoin d'une rouerie assez compliquée, à propos de la vente d'un cheval. C'était un très-beau cheval alezan, affligé malheureusement d'un suros placé très en arrière et assez fortement engagé sous le tendon du canon droit pour gêner l'action dudit tendon et occasionner la boiterie en cas de travail prolongé. La rareté des poils et leur dureté sur la tumeur indiquaient la récente application de charges résolutives. A la montre l'animal était droit au pas, mais au trot *c'était contestable*.

Acheté par un amateur qui le trouva parfaitement droit, le cheval devait lui être livré trois jours après à son domicile, distant de

plusieurs lieues de celui du marchand. Il arrive boitant tout bas, boitant horriblement, même au pas, de la jambe opposée à celle du suros. Le domestique du marchand entre très-gaillardement dans la cour de l'acquéreur surpris, et lui tient à peu près ce langage : « Je suis désolé d'amener à Monsieur un cheval boiteux, mais ce matin on l'a fait ferrer avant de partir, et cet imbécile de maréchal lui a donné maladroitement un coup de boutoir, comme Monsieur peut s'en assurer. J'ai pensé que ce n'était rien, et j'ai amené le cheval tout de même; mais si cela contrarie Monsieur, je vais m'en retourner, et on ne livrera le cheval qu'après guérison. » Tout cela fut dit avec aisance et bonhomie; le pied fut levé et on put constater, sur un des talons, une récente et profonde coupure dont les bords enflammés par la marche justifiaient et au-delà la boiterie; les fers étaient tout neufs. L'acquéreur garda le cheval et le guérit du coup de boutoir; aujourd'hui il ne boite plus... que du suros, qui a pris des proportions respectables. Le joli de cette ficelle, à mon avis, le voici : le coup de boutoir administré naïvement du côté

du suros, aurait pu attirer l'attention sur celui-ci, éveiller la méfiance et être considéré comme donné avec intention, Mais, de l'autre côté, c'est le sublime de l'art. De cette manière, le suros demeure inoffensif; le cheval boite de l'autre jambe. La boiterie ultra-aiguë imaginée à gauche, fait momentanément disparaître la boiterie chronique et peu accusée de la jambe droite.

Toutes ces roueries sont bien vieilles, car en 1755 Garsault, capitaine en survivance du haras du Roy, disait déjà en parlant des maquignons : [1]

« On ne peut limiter toutes les fourberies « de ces Messieurs; car ils en inventent à me- « sure qu'ils en ont besoin... Premièrement « ils ne laissent guères le cheval en repos : « ils font ce qu'ils peuvent pour lui maintenir « la tête haute et plus il est pesant et pares- « seux, moins vous venez à bout d'empêcher « celui qui le monte de le tenir perpétuelle- « ment en agitation. S'il part au galop et qu'il « sache que les reins et les jambes de son

1. *Le nouveau parfait maréchal*, 3e éd., Paris, MDCCLV.

« cheval ne valent rien, il s'agitera et donnera
« des mouvements à son cheval qui seront
« capables de vous éblouir : enfin, ces gens-
« là ont une façon de monter les chevaux sur
« ce que les marchands appellent *la montre*,
« qui est un espace de terrein qu'ils choi-
« sissent, pour faire voir et monter leurs che-
« vaux ; ils ont, dis-je, une façon de les mon-
« ter si extravagante, que vous ne pouvez
« quasi rien découvrir du cheval, si vous ne
« le montez longtemps vous-même, et hors de
« leur montre : c'est alors qu'il faut en agir
« tout différemment ; ne songez qu'à l'apaiser,
« afin qu'il puisse oublier la crainte dans la-
« quelle il étoit; ne lui demandez rien, me-
« nez-le la bride sur le col : en un mot, lais-
« sez-le aller entièrement à sa fantaisie : par
« cette conduite, vous découvrirez infaillible-
« ment son caractère, et soit ardeur ou pa-
« resse, ce qu'il a de force ; quelles sont ses
« allures, s'il a la jambe sûre et la bouche
« bonne, s'il est peureux ou rétif. En l'atta-
« quant des deux, ce qu'il ne faut faire qu'à
« la fin, vous connoîtrez s'il est sensible à
« l'éperon ; et s'il n'est point ramingue ; le

« cheval ramingue est celui qui recule au
« coup d'éperon seulement : enfin vous pour-
« rez voir alors si c'est un bon, médiocre ou
« mauvais cheval. »

Il est difficile de donner plus clairement de meilleurs avis pour l'essai du cheval par l'acheteur, qui ne devrait jamais agir à l'étourdie, mais méditer avant de rien conclure, ce conseil arabe :

« Prends garde de trouver un cœur de
« vache sous une peau de lion. »

Le marché fait, il n'y a plus désormais qu'une consolation, c'est le vieux proverbe assez impertinent :

Des femmes et des chevaux,
Il n'en est point sans défauts.

CHAPITRE TROISIÈME

Le Débourrage.

En ouvrant le dictionnaire de l'Académie, (édition de 1835), aux mots *dresser, débourrer*, je lis que dresser veut dire former, instruire, et n'est plus usité qu'en parlant des animaux; que débourrer un cheval, c'est commencer à l'assouplir, à le rendre propre aux usages auxquels on le destine. Il paraît en outre que ce verbe s'applique aussi aux jeunes gens : « Dé-
« bourrer un jeune homme, lui faire perdre le
« mauvais ton, les manières gauches, l'air
« embarrassé qu'il avait, et le former, le fa-
« çonner. Mettre un jeune homme dans le
« monde, dans les bonnes compagnies, pour
« le débourrer. »

Ainsi, on peut correctement écrire ceci : « Chère Madame, je vous envoie mon fils ; le « pauvre enfant sort du collége, débourrez- « le, je vous prie. » C'est correct, mais néanmoins un peu dur à entendre.

La trouvaille m'a peu satisfait, je l'avoue ; j'espérais rencontrer quelque définition concise et élégante dûe à un Immortel, homme de cheval ; il y en a peut-être un sur les quarante. Faute de mieux, et de mon crû, j'appellerai dressé le cheval qui, à toutes les allures, répond promptement et docilement aux aides du cavalier ou du cocher ; et simplement débourré, l'animal commençant à marcher sans se défendre, et droit devant lui, sous un homme, au timon, ou dans les brancards.

Les jeunes chevaux qui ont été déjà employés aux travaux agricoles, sont débourrés à la hâte par les piqueurs des marchands, ou dans les écoles de dressage, ou simplement par le cocher de la personne qui les achète ; ce système réussit pour ceux qui sont d'un bon caractère ; les autres ont une existence assez orageuse, et changent de mains jusqu'au jour où ils ont trouvé leur maître.

Il y a peu d'années les chevaux des pays d'herbages étaient tous vendus au bout de la corde, et les acquéreurs s'en tiraient comme ils pouvaient ; aujourd'hui, grâce à la création des Écoles de dressage qui ont prouvé l'énorme plus-value du cheval vendu attelé ou monté, les éleveurs envoient beaucoup de leurs chevaux dans ces établissements. D'autres les font débourrer chez eux soit par un piqueur à demeure, quand leur écurie comporte cet emploi, soit par des piqueurs ambulants qui vont tantôt chez un propriétaire, tantôt chez un autre, armés d'une mauvaise selle, d'une vieille paire d'éperons à courroies et surtout de l'inévitable trique, qui joue un rôle trop important dans l'éducation des chevaux. Ces gens-là ont pour la plupart beaucoup de solidité, une grande hardiesse, surtout après boire, mais leur brutalité et leur ignorance gâtent un grand nombre de poulains. Les marchands font débourrer chez eux par des hommes en général adroits et courageux, mais auxquels l'œil du maître est absolument indispensable.

Les chevaux dressés, bien conformés, et par

conséquent agréables à mener ou à monter, assouplis sans être amollis, vigoureux sans brutalité, et brillants sans être acculés ou appuyés à l'extrême sur la main qui les dirige, sont en somme très-rares dans notre pays ; j'en appelle à la bonne foi de tous ceux qui, par métier ou par goût, ont monté ou attelé une grande quantité de chevaux. On me répondra peut-être que le mérite intrinsèque d'un cheval aide puissamment à faire valoir son dressage, et que les animaux d'élite sont rares partout ; aussi n'est-ce pas spécialement d'eux qu'il s'agit, et je persiste à dire que le nombre des chevaux bien dressés *dans la limite plus ou moins étendue de leurs moyens naturels et des qualités qui leur sont propres*, est très-restreint. Les animaux intéressants, *amusants* à mener, soit par leur brillant, soit par la franchise de leurs allures carrées, ne se rencontrent guère que dans les écuries de quelques amateurs ; la plupart sont déjà âgés, et depuis longtemps aux mains de véritables hommes de cheval.

Le fait que je signale sera facilement admis si l'on considère que ce n'est pas le goût du cheval, mais le désir de le vendre, ou de

l'employer au plus vite avec une complète insouciance de sa condition, qui préside à son éducation ; on n'a pas le temps de songer à son avenir ; l'enchaînement logique et progressif des moyens destinés à le rendre tout à la fois docile, intelligent et énergique, et l'hygiène à suivre pour seconder ces moyens, sont absolument négligés ; il y a précipitation, et surtout indifférence. Aussi que d'excellents chevaux meurent après avoir été toute leur vie des bêtes médiocres, parce qu'on n'a jamais cherché à en tirer parti !

Jadis, « je parle de longtemps, » l'équitation était élevée à l'état de science, et Montaigne a pu dire avec vérité : « Je n'es« time point, qu'en suffisance et en grâce à « cheval, nulle nation nous emporte. » Il y avait moins de gens à cheval, mais il y avait peut-être plus de cavaliers, dans le sens qu'alors on donnait à ce mot ; c'était une équitation perdue dans les sphères éthérées des pesades, du mezair, des croupades et autres ballotades ; elle était dans les mœurs du temps, elle n'est plus dans les nôtres ; *sic transit gloria mundi*. Je n'ai aucune raison d'en désirer le

retour ; mais au moins, on peut constater que c'était un art en grand honneur, une chose savante enseignée avec dignité, et que les personnages les plus haut placés se faisaient une gloire de professer, dans des leçons publiques. Aujourd'hui on en revient par trop à l'équitation instinctive, qui consiste à monter à cheval comme on monte à l'échelle, sans avoir appris.

Si M. de La Guérinière avait entendu les gentilshommes auxquels il enseignait l'assiette du « bel homme de cheval, » tenir le langage suivant que tout le monde aujourd'hui peut souvent entendre : « Voilà mon fils (ou même ma fille) en âge de monter à cheval ; j'ai un excellent cocher, pas maladroit du tout, qui lui donnera quelques leçons, cet été, à la campagne ; Oh ! mon Dieu, *pour lui faire prendre le fond de la selle, simplement* ; je vais me remettre à monter un peu pour l'accompagner dans quelques jours, quand il sera devenu *tout à fait* cavalier, » il est probable que ce brave M. de La Guérinière aurait frémi d'indignation sous sa perruque poudrée.

Et si un petit groom d'écurie fashionable

était venu dire l'an passé à M. Henri Jennings, le plus remarquable entraîneur, sans contredit, que nous ayons jamais eu en France : « J'ai pansé des chevaux de course, j'ai « même donné quelques galops, et si A. « Watkins est malade, je monterai, je crois, « passablement Perle dans l'Omnium, » il est permis de croire qu'il aurait été assez mal reçu.

Les hommes qui ont passé leur vie dans la pratique d'un art quelconque et qui y sont devenus célèbres, savent, par une longue expérience, qu'il n'y a pas de science infuse. « Beaucoup de gens prétendent sçavoir bien « prêcher et raisonner par science infuse : Il « n'en est pas de mesme pour monter à che- « val, cela ne vient que par une longue pra- « tique, un grand estude, et un pénible « apprentissage qui vous peut former l'habi- « tude et vous donner la facilité et la liberté « non-seulement de bien mener les chevaux, « mais de corriger et mesme prévenir leurs « fautes. Ce sera l'exercice bien réglé qui vous « donnera cette habitude sans laquelle on ne « réussit jamais à aucune chose, où il faut

« que le corps aye tant de part comme en ce « mestier icy[1]. »

Actuellement, nous avons une vingtaine de gentlemen-riders, quelques chasseurs de renard, et un certain nombre de cavaliers élégants et de coachmen accomplis, qui font honneur à notre pays; mais si l'on examine pendant tout un hiver le nombre considérable de personnes qui parcourent l'avenue de l'Impératrice et le bois, à cheval ou en voiture, on sera surpris de trouver aussi peu de chevaux bien montés ou bien menés. Dans une ville telle que Paris, qui attire pendant la saison une énorme affluence de personnes riches et élégantes, la rareté des hommes de cheval, relativement à la grande quantité de chevaux et de voitures, est un fait réellement surprenant.

On finira par ne plus monter à cheval que le matin, et par atteler pendant l'après-midi ; l'attelage tend à absorber l'équitation, qui déjà consiste souvent à fumer des cigares autrement qu'à pied, en voiture, en wagon ou

1. Newcastle. Paris, MDCLXXVII, p. 36.

en barque. Il est certain que pour cette besogne le savoir n'est pas plus nécessaire que les bons chevaux. Avec un reste de cheval, acheté cinq cents francs au Tattersall, *pour son joli modèle*, le moindre cocodès peut « faire son bois » à l'heure où se promènent M. Mackensie-Grièves, M. le comte du Bourg, et M. de Saint-Germain.

Les maîtres illustres ne nous manquent pourtant pas, et tous les genres d'équitation, celle dite du dedans, comme celle du dehors, sont représentés en France par des célébrités devenues européennes.

Des talents comme ceux de MM. le comte de Montigny, Pellier, Victor Franconi, de Lancosme-Brèves, Baucher, peuvent assurément former des cavaliers remarquables; presque tous ont en outre écrit des ouvrages didactiques dont l'étude est d'une grande utilité. Les écrits de M. d'Aure, mort tout récemment après une longue et glorieuse carrière, ceux de M. le baron de Curnieu, et surtout le charmant traité d'équitation si clair, si simple et si pratique de mon maître et ami Jules Pellier fils, professeur aussi savant que modeste, sont des livres

dont la lecture aide singulièrement le travail quotidien du cavalier qui veut mériter ce nom.

Quelques bonnes publications anglaises, Stonehenge, Robinson, Nimrod, récemment traduites dans notre langue, sont aussi à même de nous faire profiter de la science hippique sérieuse et approfondie de nos voisins.

Et les vieux auteurs que j'allais oublier! Grison, Newcastle, La Broue, Garsault, La Guérinière, Dupaty de Clam! Que de précieux documents enfouis dans les vénérables in-folios qu'ils nous ont laissés ! Malheureusement beaucoup de gens connaissent à peine le nom de ces auteurs ; quelques-uns ont regardé en souriant le titre et les planches gravées, et très-peu de personnes ont lu le texte avec attention.

Certes, l'enseignement ne nous fait pas défaut, mais il faut avouer que la passion hippique ne talonne guère la majorité des Français; je désire et j'espère être d'ici à peu d'années taxé d'exagération et même d'erreur, et voir le goût du cheval *national* chez nous

comme il l'est en Angleterre, en Allemagne et chez les Arabes; mais, malgré les progrès que nous avons faits depuis quinze ans, on peut reconnaître que nous sommes loin d'avoir atteint ce résultat. J'écris de bonne foi, et non pour faire mal à propos du chauvinisme, ou pour rédiger des comptes-rendus de réunion d'actionnaires, il m'est donc loisible de dire que nous n'aimons pas les chevaux; nous sommes d'ailleurs la première nation du monde, c'est convenu.

Nos classes populaires supposent que chez les gens riches, les chevaux sont plutôt une affaire de luxe et de morgue vaniteuse qu'un goût sérieux, et c'est souvent vrai, malheureusement. Aussi la vue d'un cheval bien monté, ou d'un équipage brillamment attelé, au lieu d'éveiller chez elles, comme chez l'ouvrier anglais, pourtant si misérable, la sensation du plaisir des yeux et l'idée de l'orgueil national satisfait, excite de prime abord un sentiment de jalousie ou d'amour-propre froissé.

Le Derby est la plus grande fête du peuple anglais, aussi bien pour le lord que pour le

commerçant et le simple artisan. A Londres, les boutiques sont fermées; la cité est déserte, et les discussions parlementaires interrompues le jour de cette grande course; le fait est historique. Et quel enthousiasme ! Il faut avoir vu ce spectacle pour comprendre à quel point il remue toutes les fibres de la nation anglaise. Ce n'est pas au retour d'Epsom que l'étranger pourra constater le flegme britannique.

Mais je m'aperçois que le flegme, ou plutôt le calme, laisse beaucoup à désirer dans ce qui précède, et qu'il est urgent de clore cette tirade pessimiste pour revenir au dressage des jeunes chevaux.

Newcastle dit que « tout poulain qui a esté « monté dans sa jeunesse par un homme de « cheval, en vaudra mieux toute sa vie, et il « sera plus agréable, plus agile et mieux « allant qu'il n'auroit esté, s'il n'avoit esté « commencé par un homme de cheval; per- « sonne ne peut nier cette vérité. »

La Guérinière nous apprend « qu'il y avait « autrefois des personnes préposées pour « exercer les poulains au sortir du haras,

« lorsqu'ils étaient encore sauvages. On les
« appelait cavalcadours de bardelle[1] ; on les
« choisissait parmi ceux qui avaient le plus
« de patience, d'industrie, de hardiesse et
« de diligence, la perfection de ces qualités
« n'étant pas si nécessaire pour les chevaux
« qui ont déjà été montés ; ils accoutumaient
« les jeunes chevaux à souffrir qu'on les ap-
« prochât dans l'écurie, à se laisser lever les
« quatre pieds, toucher de la main, à souffrir
« la bride, la selle, la croupière, les san-
« gles, etc. Ils les assuraient et les rendaient
« doux au montoir. Ils n'employaient jamais
« la rigueur ni la force qu'auparavant ils n'eus-
« sent essayé les plus doux moyens dont ils
« pussent s'aviser ; et par cette ingénieuse
« patience, ils rendaient un jeune cheval fa-
« milier et ami de l'homme, lui conservaient
« la vigueur et le courage, le rendaient
« sage et obéissant aux premières règles. Si
« l'on imitait à présent la conduite des an-
« ciens amateurs, on verrait moins de che-

1. La bardelle correspondait à ce qu'on nomme aujourd'hui dans les campagnes un panneau ; c'est une longue selle sans arçon, faite de cuir ou de toile, et bourrée ou piquée.

« vaux estropiés, ruinés, rebours, raides et
« vicieux. »

Ces deux citations prouvent que les vieux maîtres attachaient une grande importance à la première éducation des poulains. Quelles braves gens que ces cavalcadours de bardelle, malgré leur affreux nom ! Aussi la race en est perdue, comme on voit, depuis plus d'un siècle.

Les Anglais manient fréquemment les poulains, et apportent des soins minutieux à leur débourrage. Les promenades en main avec le jockey «muet,» que nous appelons en France le jockey de bois, les promenades avec la selle et les étriers pendants, le travail à la longe, rien n'est négligé, pour bien préparer l'animal au dressage.

Quant aux Arabes, on peut se convaincre, en lisant le livre si intéressant du général Daumas, *Les chevaux du Sahara,* des précautions infinies qu'ils emploient pour donner au poulain, dès l'âge de dix-huit mois, une docilité complète. « Quand il est entravé devant
« la tente, on place à côté de lui, pour l'habi-
« tuer à rester tranquille, un petit nègre,

« avec une baguette. Ce jeune esclave a
« mission de le corriger doucement, soit
« quand il donne des coups de pied à ceux qui
« passent derrière lui, soit quand il veut
« mordre ses voisins. On le surveille ainsi
« jusqu'à ce qu'il soit amené à la douceur la
« plus complète. A l'âge de vingt-quatre à
« vingt-sept mois, on commence à brider et
« à seller le poulain, mais ce n'est point en-
« core sans de grandes précautions. Ainsi on
« ne le sellera que lorsqu'il sera déjà habitué
« à la bride. Pendant plusieurs jours on lui
« met un mors entouré de laine brute, tant
« pour ne pas offenser ses barres que pour
« l'engager à le conserver dans sa bouche par
« ce goût salé qui lui plaît. Il est bien près
« d'y être fait quand on le voit mâcher. Cet
« exercice préparatoire se fait matin et soir.
« Le jeune animal arrive ainsi bien ménagé,
« à n'être monté qu'au commencement de
« l'automne, où il aura moins à souffrir des
« mouches et de la chaleur. »

« Dans quelques tentes de distinction, avant
« de faire monter le poulain par un homme
« fait, on le promène doucement pendant une

« quinzaine de jours chargé d'un bât sur-
« monté de paniers que l'on remplit de sable.
« Il passe ainsi progressivement du premier
« poids de l'enfant qu'il a porté à celui de
« l'homme qui va bientôt le monter. »

Tout cela n'est pas du temps perdu, car les Bédouins disent sous forme de proverbe que :

> Le cavalier fait le cheval
> Comme le mari fait la femme.

La comparaison admissible peut-être avec les mœurs orientales serait impertinente en Europe, et manquerait de justesse ; dans nos climats, ce sont quelquefois les femmes qui font les maris ; honni soit qui mal y pense.

Voici la progression que j'emploie dans le débourrage des poulains ; je ne prétends pas qu'il n'y ait rien de mieux à faire ; mais comme les moyens que j'ai mis en œuvre m'ont réussi sur un grand nombre de chevaux, je les indique avec assurance. Je ne crois pas avoir inventé, ni fait des découvertes extraordinaires ; mais j'ai toujours suivi un ordre régulier dans ma façon de procéder

et c'est probablement à cela que j'ai dû le succès. Du reste :

> Ce qu'on fait maintenant, on le dit ; et la cause
> En est bien excusable : on fait si peu de chose !
> Mais, si peu qu'il ait fait, chacun trouve à son gré
> De le voir par écrit dûment enregistré [1].

Je dirai d'abord que l'emploi de la violence, utile parfois avec les chevaux faits quand ils sont vicieux, me semble entièrement condamnable avec les poulains; je ne vois aucune circonstance où il soit nécessaire d'y avoir recours, sauf le cas urgent de l'administration d'un remède très-difficile à faire prendre.

Je suppose le poulain quittant l'herbage et définitivement mis en box. On lui mettra le licol avec douceur et patience, pendant qu'il mangera l'avoine ; à ce moment c'est plus facile ; on le laissera libre. Il ne faudra essayer à l'attacher à la mangeoire qu'au moment du repas du matin, pendant lequel on fera le pansage. Le bout de la longe passé dans l'an-

1. Musset, *Poés. nouv.*

neau de la mangeoire sera retenu par un simple nœud coulant afin qu'en cas d'accident le palefrenier puisse détacher l'animal en un clin d'œil. Occupé de son repas et de l'homme qui le panse, le poulain ne songera pas à tirer au renard, et il sera d'ailleurs facile de l'en empêcher en passant derrière lui et en lui donnant sur la croupe quelques petits coups de baguette, s'il y a lieu. Il faut prévenir à tout prix cette détestable manie, cause de tant d'accidents, et si difficile à combattre quand elle est enracinée par le succès, c'est-à-dire, quand l'animal a réussi à casser son licou ou sa longe. Plus tard, quand il se tiendra parfaitement tranquille attaché pendant le pansage, on fera bien de le mettre pendant quelques heures tous les jours dans une stalle à côté d'un cheval paisible ; le système d'attache des deux longes avec billots est le meilleur. Le soir on le remettra en liberté dans son box pour la nuit, et on ne se décidera à le maintenir constamment attaché que lorsqu'on le croira parfaitement habitué à ses liens. Il est utile d'aller très-progressivement.

Certainement tous les chevaux sont beau-

coup mieux et plus sainement en liberté qu'en stalle, les jeunes surtout; mais il faut de bonne heure les habituer à l'attache et profiter pour cela du moment où l'on commence leur éducation, et où la volonté de l'homme se substitue à la leur. C'est déjà demander de la soumission et faire comprendre à l'animal qu'il n'est plus son maître. Cela s'enchaîne logiquement avec les autres pratiques du dressage. Dès que les poulains sont bien accoutumés à respecter leurs liens, non-seulement il n'y a aucun inconvénient à les remettre en box, mais c'est très-avantageux pour le développement de leurs membres, la régularité de leurs aplombs, et leur santé générale.

Après le pansage, pendant lequel on agira prudemment, en évitant de chatouiller l'animal, de l'inquiéter par le frottement de l'étrille sur les parties osseuses, et de provoquer aucune défense, on essayera de lever les pieds; les premiers jours on se contentera des moindres preuves de bonne volonté, et on les récompensera par des caresses. Il ne faut pas vouloir du premier coup, et en dépit des résistances, curer les pieds, les laver, en un mot,

faire un pansage en règle à un malheureux animal que tous ces attouchements inconnus mettent en émoi. Si le poulain quand le groom, son devoir accompli, le détache avant de sortir du box, ne conserve pas de ce premier pansage, la moindre sensation de crainte, il y a un grand pas de fait; le lendemain il sera relativement très-facile et au bout de huit jours il donnera ses quatre pieds comme un vieux cheval, et frottera joyeusement la mangeoire du bout de son nez à chaque coup de brosse.

Généralement, avant de rien entreprendre, je commence par purger le poulain avec une ou deux doses d'aloès proportionnées à son âge, à sa force, et à son tempérament. La veille, l'avoine est supprimée et remplacée par de légers barbottages qui disposent les voies digestives aux effets de la médecine. La dose du purgatif varie entre vingt et trente-cinq grammes d'aloès des Barbades, car le succotrin, dont j'ai essayé, fait peu d'effet, et il faut en donner une quantité triple, qui fatigue inutilement l'animal. Cette première médecine, outre qu'elle excite les organes digestifs à un accomplissement plus énergique de leurs fonc-

tions, favorise l'appétit, et donne de l'haleine en aidant à la diminution de l'énorme bedaine que les poulains rapportent des pâturages. Chez eux, le volume trop considérable des viscères abdominaux empiète tellement sur celui de la poitrine, qu'il est impossible de les sangler à l'endroit convenable.

Quand un poulain a des vers, ce qui est ordinairement indiqué par l'amaigrissement, le ventre ballonné, le poil piqué, la manie de lécher la mangeoire et de frotter la queue contre les murs, je diminue un peu la dose d'aloès et j'administre en même temps de 40 à 50 grammes d'huile empyreumatique, selon l'âge. Il vaut mieux donner en deux fois, à quatre ou cinq jours d'intervalle.

L'écurie produit assez promptement, chez les jeunes chevaux sanguins, un état pléthorique et presque inflammatoire; dans ce cas les muqueuses sont très-rouges, la bouche est chaude et les vaisseaux engorgés. Une petite saignée, précédant de huit jours le purgatif, m'a souvent en pareille circonstance fait éviter les coryzas, les gourmes et les engorgements des membres.

Je ne me presse pas de faire ferrer, si je puis commencer le débourrage du jeune cheval sur un terrain gazonné ; je préfère attendre qu'il se laisse manier facilement et qu'il donne ses pieds sans résistance ; j'ai alors le loisir d'examiner sa façon de marcher, la nature de ses aplombs, afin de faire parer la corne et forger les fers d'après les observations que j'ai pu faire. Avec les poulains irritables, les chevaux de pur sang surtout, j'évite pour la première ferrure, l'épouvantail de la forge, je les fais ferrer à froid à l'écurie, s'il y a assez de jour, en les laissant attachés comme ils le sont ordinairement, la tête tournée vers le râtelier qui est bien garni, pour qu'ils puissent manger tranquillement en se préoccupant le moins possible de l'opération. Si l'écurie est sombre, je fais tenir l'animal au bridon dans un endroit isolé où rien ne puisse l'inquiéter : on ne l'attache pas, mais on le tient en main et on ajoute au bridon un caveçon dont on lui donne de petites saccades très-légères, chaque fois qu'il essaye de retirer ses pieds.

On doit attacher une grande importance à la première ferrure, et demander au maréchal

toute la somme de patience et de douceur qu'il possède; souvent on n'en aura pas beaucoup. Quant au teneur de pieds, la promesse d'un fort pourboire agira plus sur son imagination que les plus beaux axiomes de la société protectrice des animaux. Il est très-utile que les fers soient légers, les clous fins de lame, et les étampures éloignées des talons. La mauvaise humeur des cochers et la brutalité des maréchaux rendent beaucoup de jeunes chevaux intraitables après leur première ferrure; je laisse de côté le chapitre des accidents; il est très-long. Le propriétaire d'un poulain de prix, ou un homme tout à fait de confiance, devrait toujours être présent à la première ferrure; ce ne serait pas du temps perdu.

Au lieu de monter le jeune cheval en bridon et avec une couverture, je commence le débourrage immédiatement avec la selle et les étriers, et un mors Pelham.

Pendant plusieurs jours, avant de donner le repas du matin, on met au cheval la selle sur le dos avec les étriers pendants, en sanglant d'abord très-peu, surtout si l'on a affaire à une jeune jument ayant déjà pouliné; il s'en

trouve dans la vallée d'Auge et dans le Merlerault, qu'on fait dresser à cinq ans, et plus tard, après qu'elles ont donné un ou deux poulains, et elles éprouvent des effets de la sangle une gêne et une terreur extrêmes. Entre autres exemples, je puis citer une belle carrossière âgée de six ans [1], appartenant à M. Larivière-Lecherpin, propriétaire à Écajeul, près de Mezidon ; je dressai cette jument en 1860, et elle eut une prime de dressage au tilbury, à Guibray. Au début de son éducation, commencée comme on voit, un peu tard, elle refusait complétement de faire un pas, et se couchait même, dès qu'elle était sanglée légèrement. Je fus obligé de lui laisser la sellette sur le dos à l'écurie, pendant toute la journée, durant une semaine environ, en sanglant progressivement, et ce moyen me réussit parfaitement.

Dès que le poulain est sellé, on lui donne immédiatement son avoine. Au bout de deux ou trois jours, il croit que cette avoine est pour ainsi dire la conséquence de la pose de

1. Par Fitz-Pantaloon et une fille de Voltaire.

la selle sur son dos, et il admet sans la moindre inquiétude ce qu'il considère comme un préambule obligé du déjeuner.

Les soins du pansage et un fréquent maniement des oreilles rendent très-facile l'action de brider. Il est utile d'introduire un doigt dans la bouche du poulain, entre les incisives et les molaires, pour lui faire écarter les mâchoires, et de veiller à ce qu'une des oreilles ne reste pas repliée sous la têtière; car alors l'animal se met à secouer la tête, et la défense peut commencer. On tiendra la gourmette du Pelham très-lâche, et on mettra toujours la fausse gourmette, car avec ce mors surtout, les animaux ont plus de facilité à prendre la mauvaise habitude de saisir une branche entre leurs dents.

Puis on se place à l'épaule droite du cheval, et on l'habitue à répondre aux effets du mors et à tourner la tête à droite, sur la traction moelleuse et simultanée des deux rênes droites du Pelham. On passe du côté gauche, où on répète la même leçon avec les deux rênes gauches. On exige peu de chose à la fois, mais on répète cet exercice tous les jours avant le

travail. Ensuite, pour préparer de longue date le poulain aux effets des jambes, on lui fera ranger les hanches à droite et à gauche, en le touchant doucement avec une cravache derrière le passage des sangles, précisément à l'endroit où agit le talon du cavalier. Cette leçon sera également donnée tous les jours. Cela fait, on met le caveçon au cheval; on le sort de l'écurie en veillant à ce que ni la selle, ni les étriers ne puissent s'accrocher dans les battants de la porte, et on le promène quelques instants au pas. En arrivant sur le terrain choisi pour l'exercice, je commence par habituer le cheval à venir à moi, sur la traction de la longe du caveçon, suivant la méthode enseignée par M. le comte de Montigny, dans son excellent ouvrage intitulé : *Manuel complet de l'éducation et de l'hygiène du Cheval*[1]. J'ai obtenu en très-peu de temps, par ce moyen, une telle soumission de la part des poulains irritables, que je crois devoir citer textuellement l'auteur de cette « *leçon fort importante et partout négligée,* » comme il le dit lui-même avec beaucoup de vérité.

1. Paris, Roret, 1854.

« On se placera devant le cheval en lui « rendant une brassée de longe, et on com- « mencera à exercer progressivement une « traction de cette longe dans le but de l'ame- « ner à soi en lui parlant. Le cheval fera « presque toujours un effort en sens inverse ; « on persévérera dans la traction au même « degré que précédemment ; mais aussi, « comme le cheval, plus puissant que l'homme « pourrait triompher dans la lutte, on don- « nera l'extrémité de la longe à tenir à un ou « à deux hommes qui n'auront d'autre mis- « sion que de seconder la puissance inerte de « traction de la longe pour la rendre égale à « la résistance que le cheval opposera, et « d'attendre patiemment que, cédant à la « persistance des hommes qui l'attirent, il se « porte docilement en avant. On le flattera « alors, et on recommencera ce travail pen- « dant un quart d'heure environ, ce qui, in- « failliblement, amènera dès la première le- « çon un résultat sensible. Il pourra arriver « que certains chevaux, de nature plus sau- « vage ou plus irritable, se secoueront avec « colère et chercheront à se soustraire en se

« renversant; il ne faudra cependant, dans
« aucun cas, lâcher et rendre la longe, mais
« persévérer, quand même, dans la lutte, pour
« en sortir triomphant. Les chevaux d'ailleurs,
« peuvent, comme nous l'avons démontré,
« bondir et même tomber sans courir grand
« danger sur un sol aussi mou que celui de
« leur carrière. Une fois cette première leçon
« bien donnée, il est rare que le cheval résiste
« aussi violemment. »

Je mets ensuite le poulain un quart d'heure environ au pas, au trot et au galop, en cercle, à la longe, à droite et à gauche, et je le rentre à l'écurie ou préférablement dans un box pour lui donner la leçon du montoir. J'ai toujours remarqué que cette leçon si délicate avait des résultats plus prompts et plus sûrs dans l'écurie que partout ailleurs. Là, le poulain se sent chez lui, partant plus en confiance; les bruits du dehors ne l'inquiètent plus, il n'est pas distrait, il se rend un compte exact de ce qui se passe autour de lui, et il comprend très-vite qu'on ne veut pas lui faire de mal.

Quand tous les travaux qui précèdent sont

exécutés facilement, je fais marcher le cheval dans son box autour des quatre murs en restant sur son dos sans me servir de ma main ni de mes jambes. Un homme le conduit en le tenant par la longe et le dirige; quant à moi, je le flatte sur l'encolure, et je lui parle doucement, mais là se borne d'abord mon action sur lui.

Enfin, tout en revenant chaque jour aux exercices précédents, j'arrive à monter le cheval devant la porte de l'écurie, je le promène au pas sur le terrain choisi pour l'exercer, en le faisant tenir à la longe par un homme, jusqu'à ce qu'il tourne facilement à droite et à gauche, qu'il s'arrête et qu'il reparte sur les indications que je lui donne peu à peu avec les rênes et les pressions de jambes. Puis, je le promène plusieurs jours de suite sur la route au pas, et quand il est en confiance, je risque quelques départs au trot toujours en le faisant tenir et en lui faisant donner quelques bonnes saccades de caveçon, s'il se met à bondir en passant du pas au trot.

Lorsque tous ces exercices vont bien, je supprime la longe du caveçon, mais je le laisse

sur le nez du cheval, et, pendant quelques leçons, l'homme qui m'accompagne le tient dans sa main et marche à côté de mon cheval pendant deux ou trois minutes au moment du départ, tout prêt à remettre la longe en cas de défense. Si le poulain est indocile, je reviens de suite au caveçon et à l'exercice du trot en cercle à la longe avant de monter à cheval.

Quelques personnes trouveront peut-être en tout ceci un certain luxe de précautions; mais j'avoue que recherchant dans les chevaux la gaieté, la confiance et la gentillesse du caractère, j'ai depuis longtemps renoncé dans le débourrage, à la brutalité, aux coups de bâton sur la tête, et à toutes les autres amabilités que la colère inspire aux ignorants ou aux tout jeunes gens voulant montrer leur solidité, sans s'apercevoir qu'ils prouvent leur maladresse et leur vanité. J'évite le châtiment ou je le retarde autant que je peux; je tiens à le donner à propos et quand je suis à peu près sûr de rester sur le dos du cheval que je corrige, sans me pendre aux rênes du bridon qui le retiennent tandis que je le frappe

pour le porter en avant. En outre, le nombre des chutes que j'ai faites pour avoir agi autrement me semble très-suffisant pour un seul homme, et j'ai de plus remarqué que chacune desdites chutes encourageait le jeune cheval dans ses résistances et retardait de beaucoup les progrès de son éducation.

Un poulain qui, sans se défendre, porte son homme sur la route au pas et au trot, et qui s'embarque, sans bondir et sans s'emporter, à un galop très-primitif, soit à droite soit à gauche (peu m'importe pour le moment), est déjà à un bon point de débourrage. Il n'est pas dressé tant s'en faut, mais il est apprivoisé et dompté.

On peut entreprendre son éducation de cheval de selle, et étendre ou compléter le dressage suivant le service auquel l'animal est destiné ; un *cavalier* (je souligne le mot), à quelqu'école qu'il appartienne, pourra sans danger se livrer sur lui à l'équitation qu'il préconise, et développer les moyens ou les allures qu'il affectionne. Un entraîneur pourra commencer à lui donner un bon *canter* avec la connaissance des éperons. Un coachman

pourra entreprendre à propos le dressage au harnais, dont je parlerai tout à l'heure.

Qu'on me permette néanmoins de dire, même à ceux qui n'aiment que les allures brillantes ou raccourcies de la promenade et du manége, qu'il est indispensable, si on veut faire un vaillant cheval pour l'avenir, d'étendre le plus possible les allures du poulain, le pas surtout, afin de développer les membres, la poitrine, et le jeu des articulations, avant de rechercher le cheval, de le raccourcir et de le renfermer. Entre les mains des amateurs qui ne veulent pas admettre cette vérité, de jeunes chevaux bien conformés, bien nés et remplis d'action, sont condamnés à demeurer toute leur vie des bêtes molles, enterrées, sans allures, ou maussades et ramingues.

Quels que soient les principes qui servent de base à l'éducation d'un poulain, que le dresseur ait puisé sa science à Saumur, dans un manége, dans une écurie de course ou de chasse, en Angleterre, en Allemagne ou en France, il ne devra pas oublier que le dressage exige, indépendamment de toute science hip-

pique, de la réflexion, du calme et une grande régularité de méthode.

« Mettez de l'ordre dans vos leçons, dit « J. Pellier fils [1]; sans doute il ne faut pas « exiger d'un jeune cheval de la précision, « mais gardez-vous d'imiter ces cavaliers qui « promènent leurs chevaux sur le terrain, « sans direction, demandant sans savoir « pourquoi, du pas, du trot, des tourners, « s'arrêtant et repartant, comme s'ils obéis- « saient aux caprices de leur imagination, « et embrouillant tout, faute de but arrêté et « de réflexions préalables. Le cheval neuf « n'arrivera à vous comprendre que lentement « et progressivement ; s'il y a dans votre en- « seignement désordre ou manque de suite, « vous n'obtiendrez que deux résultats : l'hé- « bétement de l'animal ou la lutte perpétuelle, « suivant la nature du sujet. Quelquefois vous « aurez le tout à la fois. Tracez-vous donc « mentalement avant de monter à cheval, le « travail que vous devrez demander; raison- « nez-le d'avance et examinez s'il y a lieu à « répéter ou à progresser. »

1. *L'Équitation pratique,* 2e éd. Paris. Hachette, 1863.

Quand le dressage d'un poulain, même d'un poulain destiné au harnais, est assez avancé pour qu'il galope franchement à droite et à gauche, et qu'il se porte vigoureusement en avant sur les éperons et le coup de cravache, je lui apprends à sauter. Le saut, quand on n'en abuse pas, et que les obstacles sont proportionnés à l'âge, à la conformation et au degré de sang de l'animal, est un exercice excellent qui rend les jeunes chevaux adroits, francs, les met en confiance, augmente leur docilité et fortifie leurs reins et leurs jarrets. Le poulain qui, dès l'âge de deux ans, a appris à sauter, passera partout à l'âge de cheval ; il touchera ou tombera si l'obstacle est au-dessus de ses forces, mais il ne refusera ou ne se dérobera presque jamais. Je puis donner pour exemple Magenta, cheval de pur sang, par Lanercost et Corysandre, appartenant à M. Lavignée, et qui serait un de nos meilleurs chevaux de steeple-chase, le premier peut-être, s'il avait un peu de repos, et s'il n'était pas toute l'année en wagon ou sur l'hippodrome.

M. Lavignée me le confia pour le dresser au sortir de l'herbage, le 28 septembre 1861,

avant de l'envoyer chez un entraîneur. Le poulain était fort et très-net dans ses membres, ayant deux ans et demi et n'ayant pas encore été monté, ce qui arrive rarement aux poulains de pur sang. Il était destiné aux courses plates, et en effet, au printemps suivant, il gagna le Derby normand. Je le gardai jusqu'au 23 novembre.

Comme, sauf un peu de sauvagerie, son débourrage ne présenta aucune difficulté, au bout de trois semaines je lui appris à sauter d'abord des barres à la longe et en cercle, sans cavalier, suivant la vieille et bonne méthode anglaise, adoptée pour les hunters. Je faisais ce travail tous les deux jours, le matin, pendant dix minutes ; six ou huit sauts, pas plus, la barre posée à 80 centimètres. Puis, je rentrais le cheval à l'écurie, et je le montais dans l'après-midi. Quand il sut franchir, je profitai des longues promenades au pas que je faisais avec lui dans la campagne, pour le présenter, tantôt sur le pas, tantôt sur quelques foulées de galop, aux petits obstacles que l'on trouve partout aux champs à cette époque de l'année. Au mois de novembre, la plupart des labours

d'hiver sont terminés, on a de l'espace devant soi. Les haies dépouillées de feuilles n'offrent plus de hauteurs bien terribles pour le sauteur novice; il y a à choisir, aux limites des champs et des chemins d'exploitation, des sauts en contre-haut ou en contre-bas, et des fossés tantôt secs, tantôt inondés par les pluies d'automne. Cette variété a le grand avantage de l'imprévu. Aux yeux toujours un peu méfiants du poulain, le cavalier n'a pas l'air de chercher des obstacles pour le forcer à sauter; les sauts sont pour ainsi dire amenés par le hasard, par la nécessité de continuer sa route de l'autre côté de l'objet à franchir. Tous les hommes de cheval comprendront l'influence de cette idée sur le jeune animal, et combien elle accroît sa confiance en celui qui le monte; de plus l'acte de sauter, fait dans de semblables conditions, ne lui laisse aucun mauvais souvenir.

Ainsi, pour Magenta, bien qu'au sortir de chez moi il soit resté huit à neuf mois sans sauter une paille, non-seulement dès sa première course d'obstacles, il a tout passé franchement, mais je n'ai pas connaissance que

jusqu'à présent il se soit jamais dérobé ou qu'il ait refusé. Il est quelquefois tombé, et souvent de fatigue parce qu'on l'a fait travailler plus qu'aucun cheval de steeple-chase, (et il n'a que cinq ans); mais il a toujours couru en brave et vaillant cheval.

J'ai suivi la même méthode avec un grand nombre de poulains très-différents de race et de conformation; assurément, tous ne sont pas devenus des sauteurs mais tous ont acquis de la franchise et de l'adresse. Du reste, je dirai en passant que la conformation d'un cheval, son modèle en un mot, n'indique pas d'une manière appréciable son aptitude au saut. J'ai connu des chevaux énormes et lourds en apparence, qui sautaient avec une incroyable légèreté, si on les menait sur un tout petit train, et si on leur laissait le temps de s'enlever, pour ainsi dire suivant leur inspiration.

Aussitôt après le premier débourrage indiqué plus haut, je commence à atteler les poulains, quand bien même ils ne devraient plus tard avoir que la selle sur le dos. Je crois l'attelage utile à tous les chevaux, même au

point de vue d'une saine gymnastique, et la traction d'un tilbury peu pesant amènera un jeune cheval nerveux et délicat en bien meilleure condition de membres et de tempérament à l'âge adulte, que le poids d'un homme même léger.

J'ouvre d'abord une parenthèse pour dire que je n'ai ni le savoir ni la prétention d'écrire un traité d'attelage ; il y en a déjà beaucoup et d'excellents, signés par des maîtres, et je serais mal venu à solliciter un brevet s. g. d. g. Je désire seulement faire connaître la manière dont j'ai appliqué à l'éducation des jeunes poulains les principes de manége qui m'ont été donnés par M. Philippe Lucas, l'habile atteleur dont tout le Paris hippique admire le tact et l'intrépidité. Ma parenthèse est close, et j'entre en matière.

Chaque matin, quand le débourrage au harnais est entrepris, le poulain est monté comme à l'ordinaire une demi-heure environ, et avant le repas de midi on lui met la sellette et la croupière dont le culeron est bien graissé ; on sangle peu, et on passe dans le crochet d'enrênage de la sellette une longe qu'on

noue un peu lâche autour de l'encolure, afin que si le poulain rue, il ne puisse se dégarnir en faisant glisser le harnais en arrière. La croupière est peu tendue, et pour la mettre, on lève par précaution un pied de devant, ou on se sert du trousse-pied avec les animaux chatouilleux et colères. Quand on a souvent manié la queue du poulain pour laver l'anus au pansage, on ne rencontre aucune résistance, surtout si, immédiatement après avoir garni, on jette l'avoine dans la mangeoire pour détourner l'attention de l'animal. Quand il a pris son repas, on lui met le caveçon, et on le tourne dans la stalle. On prend un faux collier, et l'on met tout le temps nécessaire (cela durât-il une heure), pour le lui mettre et le lui retirer en le frottant doucement le long de l'encolure, en caressant le poulain et en le mettant en confiance par tous les moyens possibles, même par une friandise, bien qu'en principe je n'aime pas les chevaux trop sucrés. Mais ici le cas est grave, et les bêtes manquées au passage du collier sont littéralement insupportables. On se décide, si le faux collier est mis facilement, à passer un collier que l'on

choisit *trop large et trop long*. Il ne faut, sous aucun prétexte, qu'il puisse comprimer les yeux ou la base des oreilles; tout serait manqué et peut-être pour longtemps. Puis on bride par-dessus le caveçon dont on a desserré la muserolle pour entrer le mors dans la bouche du poulain. On resserre cette muserolle, on met la gourmette lâche, on se garde bien d'enrêner, et l'on caresse sur toutes les parties du corps l'animal stupéfait de la présence des œillères et persuadé qu'on veut attenter à ses jours.

C'est surtout pour sortir le poulain avec son harnais, qu'il faut éviter que rien ne puisse rester accroché à la stalle ou à la porte ; car, comme il ne voit pas derrière lui ni de côté, il serait pris d'une terreur telle qu'il essayerait peut-être de se débarrasser du harnais par tous les moyens possibles, ou il se précipiterait en avant au risque de renverser l'homme qui tient la longe du caveçon. Si on avait fait la sottise de l'enrêner, il reculerait ou pointerait jusqu'à se laisser tomber en arrière, et il risquerait, entre autres accidents, à attraper des capelets « aux jarrets de der-

rière », comme disent les connaisseurs bourgeois.

On promènera le jeune cheval un quart d'heure environ, en lui laissant tourner la tête à droite et à gauche, chaque fois qu'il voudra s'assurer de la nature et de la forme des objets qu'il rencontrera; puis on le mettra quelques minutes au trot en cercle, et on l'arrêtera. On adaptera aux attelles deux traits de tandem, ou des traits ordinaires auxquels on ajoutera des longes; un homme placé derrière le cheval, les tendra, en frottera les flancs et les cuisses de l'animal, jusqu'à ce que les caresses de celui qui tient le caveçon l'aient familiarisé avec la tension et l'attouchement de ces traits. Enfin on le fera marcher, l'homme exerçant sur les épaules, à l'aide des longes, une traction équivalente à celle d'un tilbury vide.

Quand tout ira bien, grâce à une sage et lente progression, il s'agira de la mise dans les brancards; car, contrairement à l'usage généralement adopté, je préfère, quand j'ai un peu de temps devant moi, qu'un poulain soit d'abord attelé seul et sans le secours du maître d'école. Ce système est plus lent, mais

plus sûr que l'autre. J'ai toujours vu les chevaux attelés d'abord seuls, marcher merveilleusement à côté d'un camarade, après quelques leçons et souvent du premier coup, et je connais un certain nombre de paires de chevaux dont les propriétaires prennent des fiacres dès qu'un de leurs quadrupèdes est déferré ou malade. Le plus grand inconvénient des chevaux commencés au break, est de ne pas démarrer franchement quand ils sont seuls, et de *tenir* aux chevaux qu'ils rencontrent. Que l'on consulte les programmes des ventes aux enchères publiques, et on pourra y trouver la preuve de ce que j'avance, dans le grand nombre des chevaux déjà âgés, desquels il est dit : « s'attelle à deux. » Ceux qui ne seront pas convaincus, n'auront qu'à acheter un de ces animaux et à le mettre au dog-cart. Cette façon de s'instruire coûte cher, mais c'est la bonne.

L'année dernière, j'ai dressé au tilbury un très-beau cheval de dix ans, appartenant à un de mes amis, M. Briand, propriétaire à Vimoutiers (Orne). Il s'attelait parfaitement à deux, je m'en suis assuré, et pourtant il m'a

donné au tilbury plus de peine que la majorité des poulains de deux ans. Au commencement, il essayait de se coucher, « de se déshabiller, » et refusait absolument de partir. Puis il se mit à démarrer en lançades, mais c'était déjà un progrès, puisqu'il se portait en avant, et je ne m'inquiétai point de cette défense qui disparut en s'éteignant seule (pardon !) pendant le cours du dressage.

Avant de mettre le poulain dans les brancards, je le laisse regarder le tilbury et l'approcher à son aise. Je fais rouler la voiture par un homme, devant, derrière et à côté du cheval, jusqu'à ce qu'il n'y fasse plus la moindre attention. Alors je le place de manière qu'il reçoive doucement les brancards sur le dos. On boucle la plate-longe, les porte-brancards, et enfin les traits. Le cheval a des genouillères. Avec quelques poulains irritables, je me sers du trousse-pied, ou je fais lever un pied de devant pendant ces diverses opérations, qui doivent être faites sans brusquerie, mais lestement.

On ne met pas les guides ; je tiens à la main une simple longe à démarrer, dont la

fourche est bouclée aux anneaux du banquet, et la longe du caveçon.

Le poulain étant attelé, je n'essaye point de partir; je le laisse flâner en place et tourner la tête en tous sens. Quand il est très-calme, je tire un peu sur la longe du caveçon en lui parlant, et je tourne sa tête à droite ou à gauche pour le mobiliser plus aisément. Un homme pousse doucement la voiture, le cheval fait quelques pas, j'arrête, je caresse, et je recommence.

La filière est toute tracée. — Promenades sur le terrain d'exercice, l'homme poussant tantôt la voiture quand il y a trop de tirage, tantôt les brancards à droite ou à gauche dans les tournants; quelque temps de trot; peu de marche circulaire, pour ne pas augmenter les difficultés. Je ne me presse pas de monter dans le tilbury et de prendre les guides.—Quand le poulain montre un peu de docilité, je le mène sur la route, toujours avec la voiture vide; s'il est tranquille et sage, et que je me félicite intérieurement de mon travail, des passants surviennent, qui sourient d'un air narquois en me voyant ainsi marcher

lâchement à côté de mon véhicule; je me sens affreusement humilié, mais néanmoins je continue ma honteuse besogne. En rentrant, j'oublie les moqueries des niais, et je me préoccupe exclusivement de faire tenir mon poulain immobile dans les brancards, non-seulement pendant qu'on le dételle, mais même quelques secondes après que les brancards ont été enlevés.

A l'aide de ces moyens peu suspects de sorcellerie, au bout de dix jours environ, je puis monter sur le siége et répéter assez facilement, les guides en main, les exercices qui précèdent, et il est rare qu'après vingt jours je ne sois pas en état de sortir sur la route avec autant de sécurité qu'on peut en avoir en dressant des chevaux. Mon débourrage au harnais est alors terminé, et je puis songer à dresser le poulain, conformément aux principes des maîtres et aux leçons des coachmen en vogue; je dois lui enseigner le bon appui sur la main, les arrêts et les départs, l'assouplissement des hanches, la marche circulaire avec le pli d'encolure, le remiser sans acculement, la légèreté et la franchise dans tous les

changements de direction; l'habituer au bruit du fouet d'autrui, et le rendre sensible à l'attouchement du mien employé comme aide ou comme correction. Il reste beaucoup à travailler, comme on voit, mais pourtant je crois pouvoir affirmer que, lorsque le débourrage préalable a été mené à bonne fin, la moitié de la besogne est faite, surtout si, chaque matin, la leçon du cheval monté pendant trois quarts d'heure environ, le prépare avec intelligence à l'attelage de l'après-midi, qui doit durer à peu près le même temps. Un jeune cheval monté en vue de son attelage, et par l'homme qui doit le mettre dans les brancards, fait en très-peu de temps des progrès surprenants, qui démontrent jusqu'à l'évidence, l'intime corrélation de tous les moyens d'action de l'homme sur l'animal, et, par suite, la nécessité de n'en négliger aucun, pour arriver à la soumission parfaite.

CHAPITRE QUATRIÈME

L'Emploi des Chevaux.

En France, la manière dont on se sert des chevaux donne lieu en général au singulier contraste d'une très-grande habileté, d'un réel savoir avec l'extrême maladresse et l'ignorance absolue. Il n'y a pour ainsi dire pas de milieu entre les gens très-adroits, en nombre assez restreint, et les gens très-maladroits, qui pullulent. Peut-être cela doit-il être attribué au manque de goût du cheval qui nous caractérise, ainsi que je l'ai déjà répété à satiété dans les chapitres précédents; peut-être aussi à la légèreté de notre caractère, à notre présomption, qui nous empêchent de considérer les chevaux comme des

outils dont le maniement ne s'improvise pas, et de traiter les questions hippiques avec le sérieux qu'on y apporte dans d'autres pays.

Chez les Arabes, un bon cheval est souvent une question de vie ou de mort; aussi est-il une chose sacrée et le Prophète a-t-il dit : « Les biens de ce monde, jusqu'au jour du « jugement dernier, seront pendus aux crins « qui sont entre les yeux de vos chevaux. » Les enfants du désert vont jusqu'à émettre cet aphorisme « Celui qui oublie la beauté « des chevaux pour celle des femmes, ne sera « point prospère. » Ceci est par trop bédouin, et je me rabats sur l'Angleterre, dont je raffole, au point de vue des chevaux bien entendu. Là, les gens qui mènent médiocrement ou qui montent à cheval sans grande habitude n'ont pourtant pas l'air maladroit; les premiers tiennent leurs guides à peu près bien, les seconds sont *assis* sur leur selle. Prenons un exemple, non pas dans la gentry, mais dans la rue. Comparez, je vous prie, nos charretiers à ceux des voitures des brasseurs ou des camions de l'important roulage Pickford and C°, que je cite parce qu'on les

rencontre à chaque pas dans Londres; ceux-ci stimulent leurs chevaux avec des paroles amicales et leur donnent des noms affectueux; les nôtres n'ont pour leur attelage que des expressions de colère, que des jurons, que les termes les plus grossiers, accompagnés de l'inévitable coup de fouet. Voyez également les cochers des cabs et ceux des omnibus anglais, en particulier de celui qui fait matin et soir avec quatre chevaux le service de Croydon à la Cité. Ils sont proprement vêtus, rasés, gantés, ils ont leurs guides et leurs chevaux en main, et sont assis carrément sur leur siége. Quant à celui de Croydon, c'est tout simplement un gentleman qu'on pourrait qualifier d'esquire, ou au moins de « très-honorable, » menant fort élégamment son Four in hand avec une adresse hors ligne. Regardez maintenant les Auvergnats barbus accroupis sur nos fiacres ou les fumistes horriblement coiffés qui conduisent nos omnibus: tous nos cochers de louage enfin, auxquels le peuple donne l'épithète si vigoureuse et si méritée de « mannequins. » Assis de travers, le dos voûté, la tête pen-

chée, ils ne tiennent même plus leurs guides, qui, prises à poignée dans la main gauche, reposent paisiblement sur le genou du même côté, la droite tendue, la gauche pendante; pendant ce temps, la main du fouet est posée sur la cuisse droite, le manche de l'instrument s'appuyant en partie sur les guides, en partie sur le garde-crotte; tout sommeille, le cocher, la voiture, les chevaux; les roues seules, tournant sur place, conservent au voyageur impatienté, qui consulte sa montre avec rage, l'illusion de la locomotion.

Chez nous, ceux qui s'occupent du cheval le font avec passion, mais le grand nombre considère cet utile animal comme une mécanique qui doit tirer ou porter et être conforme à la mode du moment, comme un paletot ou une paire de bottes.

Nos grandes écuries de course ne le cèdent en rien à celles de l'étranger, et leurs propriétaires font tous les sacrifices nécessaires au soutien de l'honneur national. L'Angleterre nous a fourni des entraîneurs de mérite, au premier rang desquels on doit placer M. Henri Jennings. Depuis deux ans, à la tête de l'é-

curie de M. le duc de Morny, il a déjà prouvé par le succès, sa grande habileté dans le choix des poulains, et cette admirable science de la condition qui lui fait amener au poteau, au jour et pour ainsi dire à l'heure voulue, le cheval « cuit à point » selon l'âge, le tempérament, le poids et la distance.

A côté des célébrités du turf, on assiste parfois à un genre de spectacle assez réjouissant. On voit d'abord, en province, les chevaux de certains éleveurs arriver dans l'enceinte du pesage, dans la forme des animaux présentés à la foire, sous le prétexte qu'avec « l'origine qu'ils ont et la manière dont « ils ont été nourris, un entraînement en « règle est inutile (*sic*). » De plus, on rencontre par-ci par-là à Paris, le matin, dans les allées du bois réservées aux cavaliers, quelque ivrogne fatalement nommé William ou Tom, dont le métier ordinaire est la vente des chiens terriers, galopant à toute vapeur, sans savoir ce qu'il fait, sur un cheval chargé de couvertures. Après cette bizarre équipée, répétée deux ou trois fois sous prétexte de suées, et une dose de médecine

administrée avec le même discernement, on est tout surpris de voir apparaître sur l'hippodrome, à propos de pari particulier ou de poule de hacks, un joli petit jeune homme vert, rose ou bleu, mais entièrement neuf, et ressemblant à un bonbon sortant de chez Siraudin. Ledit bonbon s'élance sur la piste, le derrière en l'air, pour imiter le « style » de certains coureurs, et il part à un galop impossible, en compagnie de deux ou trois autres petits amis qui ont organisé cette plaisanterie, et qui chevauchent de la même façon sur des bringues sans train, sans condition et d'une origine douteuse. Le soir venu, on va souper au Café anglais, avec des cocottes dépeignées; et pendant quelques jours il est fort question, parmi ces dames, du petit *un tel*, jeune concubin plein d'avenir, qui a déjà « des chevaux de course. » Déjà! on dirait que c'est le commencement de la fin.

Nos courses de chevaux de demi-sang, si utiles pour la production des carrossiers vigoureux et trottant bien, et des chevaux de selle pouvant porter brillamment du poids, sont en grande voie de progrès et de dévelop-

pement. Une nouvelle société d'encouragement pour l'amélioration du cheval français de demi-sang vient de se fonder à Caen, à l'instar de celle qui existe à Paris pour l'amélioration des chevaux de pur sang. « Cette « société [1], à laquelle ont adhéré déjà des « notabilités considérables dans le monde « hippique, a tenu sa première réunion gé- « nérale le 21 octobre dernier.

« Comme l'indique son titre, cette nouvelle « institution a pour objet de combler une la- « cune qui existait pour le cheval de demi- « sang, de lui donner des encouragements « plus nombreux et de pousser à un meilleur « élevage.

« Les statuts que nous publions ci-dessous « seront répandus par toute la France, dans « les clubs, les cercles et tous les centres « agricoles. Nous avons lieu de penser que « cette création, aussi populaire que patrio- « tique, sera bien accueillie par le public, « puisque son but fondamental est de donner « à nos chevaux une valeur plus considé-

1. *Le Sport*, numéro du 27 novembre 1864.

« rable, et d'assurer d'une manière plus large
« la remonte de l'armée, tout en satisfaisant
« aux besoins toujours croissants du com-
« merce de luxe.

« Après les nombreux et éclatants succès
« remportés en Angleterre par les chevaux
« de pur sang français, il était naturel de
« protéger, sur une grande échelle, le cheval
« de demi-sang qui est son dérivé. Les deux
« institutions se complètent ainsi l'une par
« l'autre ; la seconde est le corollaire de la
« première. »

Suivent les statuts, dont je citerai les deux articles suivants :

« Art. 1er. Il est formé à Caen une société
« ayant pour but l'encouragement et l'amé-
« lioration du cheval français de demi-sang,
« au moyen de courses annuelles au trot,
« attelées et montées, et au galop avec obs-
« tacles, pour chevaux entiers, hongres, et
« juments de trois à cinq ans.

« Art. 10. Le comité déterminera les en-
« couragements à donner chaque année, et
« les conditions à remplir par les concur-
« rents ; à cet effet, le conseil supérieur pu-

« bliera, avec l'approbation du comité, dans « le courant de janvier de chaque année, un « programme et un règlement des courses qui « auront lieu à Caen, au Pin, à Saint-Lô, etc. »

Voilà qui donne lieu à bien augurer de l'avenir.

Déjà, du reste, nous avons des éleveurs sérieux de chevaux de demi-sang faisant preuve de mérite : ainsi, MM. Forcinal frères nous ont donné Jason, Y. Mastrillo et Witch; M. le marquis de Croix, président de la Société dont il vient d'être question, MM. Lefebvre-Montfort et Charles Tiercelin, présentent chaque année sur le terrain de course des trotteurs remarquables. On parle beaucoup des trotteurs américains, dont la plupart traquenardent horriblement, et sont assez peu réussis, au point de vue du modèle; je doute qu'on rencontre souvent en Amérique des trotteurs de vitesse ayant, à trois et quatre ans, les allures dont ont fait preuve Fridoline, Figaro et la fameuse Bayadère, et surtout la parfaite condition de membres (cet écueil de l'entraînement au trot!) avec laquelle mon honorable ami, M. Charles Tiercelin, a en-

traîné ces trois chevaux. Bayadère en particulier, qui a couru 33 courses et gagné 32 fois, est aussi nette dans ses aplombs, ses articulations, ses tendons et sa respiration, qu'une pouliche de bonne origine au sortir de l'herbage. Et pourtant elle a porté jusqu'à 96 kilos en course, sur des terrains détrempés.

Là aussi nous avons le revers drôlatique de la médaille : d'abord, messieurs les bouchers parisiens, qui ont la rage du trotteur et écrasent les passants sur le train de quatre lieues à l'heure ; ce train, effrayant dans les rues, serait ridicule sur un hippodrome, aujourd'hui que la vitesse moyenne des chevaux de tête varie entre 7 minutes et 8 minutes 1/2, pour 4,000 mètres, suivant l'état de la piste [1]. N'importe : la plupart des bouchers riches, c'est-à-dire le grand nombre, conservent, en dépit des amendes qu'ils encourent, l'illusion de leurs trotteurs. C'est une vieille tradition qui remonte aux luttes de vitesse de Paris à Sceaux ou à Poissy, les jours de marché, avant l'établissement des chemins de fer.

1. Bayadère a couru, en 1863, 4,000 mètres en 6 minutes 58 secondes, aux courses du Pin.

Il y a aussi quelques citadins aisés, fort estimables d'ailleurs, qui se font cadeau d'un sulky ou d'une araignée [1], et d'un trotteur retiré des affaires, mais ayant été américain. Ils sortent le matin, pour éviter la trop grande circulation des voitures : accrochés par les pieds à leur véhicule, l'air grave, les bras tendus, ils promènent au pas leurs paisibles *dadas,* afin de ménager les deux ou trois kilomètres de traquenard qui leur restent dans le ventre. Ils mettent leurs chevaux en condition, disent-ils; moi, je crois qu'ils fument leur pipe, comme de simples mortels. Pourquoi cette condition? dans quel but? On n'a jamais pu savoir.

A Paris, sauf quelques rares amateurs (on n'irait pas à dix) qui savent mener habilement et grand train de vrais trotteurs, les gens qui attellent leurs chevaux à des voitures de course, avec un harnais microscopique et d'énormes guides piquées et doublées, se livrent à une fantasia innocente, qui d'ailleurs ne gêne personne. Si parfois on entend dire

1. *Sulky* et *araignée*, noms donnés aux voitures de course.

qu'un omnibus a écrasé quelqu'un, on ne cite pas un exemple d'accident occasionné par les allures effrénées de ces terribles hart-draves[1].

Les chevaux les plus négligés en France sous le rapport de la condition sont sans contredit les chevaux de chasse, ou plutôt ceux dont on se sert à la chasse, car les hunters sont rares chez nous. Sauf la Société des chasseurs de la Christinière qui ont des chevaux pour le renard, et dont l'écurie est par conséquent tenue sur le pied d'entraînement sévère exigé par ce genre de sport, le chasseur à courre, dans notre pays, s'occupe peu ou point des qualités et surtout de la condition de sa monture. Je généralise bien entendu, sachant qu'il y a de très-honorables exceptions.

On achète ordinairement en vente publique, quelques jours avant la saison, un animal de peu de valeur à un prix très-bas.

1. *Hart-Drave*, nom sous lequel étaient connus les trotteurs hollandais très à la mode en France au commencement de ce siècle, à cause de leur vitesse comme chevaux de cabriolet. A cette époque il n'était pas encore question de courses au trot.

C'est un débris de cheval de pur sang ou de demi-sang anglais ayant eu toutes sortes de malheurs. « Ce n'est plus bon que pour chas- « ser, » dit-on. Il est vrai que nos chasses à courre n'ont pas un caractère spécialement hippique. On courre à cheval pour ne pas être à pied; la bête est un véhicule et rien de plus; beaucoup regrettent, j'en suis sûr, de ne pouvoir chasser en berline.

Les restes de chevaux de pur sang « claqués » ou impropres aux courses, sont bons à porter à la chasse les hommes très-légers; aussi ceux-ci sont encore les mieux montés, car il y a dans le pur sang des trésors de courage inépuisables; mais les cavaliers lourds trouvent difficilement leur affaire avec le bas prix qu'on met aux chevaux destinés à ce genre de métier. Quant au cheval trois quarts de sang, au vrai cheval de l'emploi, qui a la tête bien attachée, les épaules longues et obliques, les avant-bras longs et détachés du corps, les genoux forts, les canons courts, les sabots solides, le dos et le rein suivis, allongés et pourtant résistants, les cuisses longues et musclées et les jarrets sains, il est rare et

cher même dans les pays où on en produit. Si nos chasseurs mettaient un peu plus d'argent à leurs chevaux, peut-être ces animaux seraient-ils mieux soignés, et plus préparés à chasser vaillamment sans être usés au bout d'une saison; au contraire : pendant le reste de l'année, ils feraient des hacks très-agréables. Mais on préfère acheter cinq ou six cents francs un animal de rebut, à moitié usé, et on l'achève. L'année suivante, on recommence. Alors on regarde les précautions comme superflues, et, sauf une bonne ration d'avoine et des flanelles aux jambes (et encore!), on ne se préoccupe guère de ces pauvres souffre-douleur.

Je dis : et encore! à propos des flanelles, parce que je suis obligé de déclarer que beaucoup de cochers et de palefreniers ne savent pas faire une friction comme il faut et appliquer convenablement des bandages. Que ceux qui ne me croient pas regardent les bandages mis aux chevaux de course, et ceux qui sont appliqués dans beaucoup d'écuries, ils feront la différence. Il est pourtant bon de savoir qu'une friction insuffisante ou faite à côté, et

une flanelle mal bandée et mal serrée ne servent absolument à rien.

Avec une hygiène bien entendue on pourrait tirer un meilleur parti des chevaux de troisième et de quatrième ordre achetés pour la saison des chasses. Les uns, au moment de l'achat, sont à pleine peau, encombrés de graisse, sans haleine et tout à fait impropres au métier, à moins de purgations et d'un travail préparatoire progressif. Le plus grand nombre, en mauvais état, a besoin d'être mis à un régime tonique, sans brusquerie et avec une certaine lenteur. Presque tous ont des pieds qui nécessitent une ferrure rationnelle et des soins de propreté et d'entretien quotidiens. Beaucoup ont les tendons déjà fatigués, et quelques vésicants appliqués non pas après les premières journées de chasse, mais avant, les fortifieraient. L'onguent vésicatoire de Lebas, moins violent que les caustiques anglais et pouvant être répété souvent sans entraver le travail pendant plus de quarante-huit heures après l'application, est un tonique excellent; je ne parle pas ici, bien entendu, du cas de nerf-ferrure ou

de molettes douloureuses, pour lequel il ne serait pas efficace, mais des tendons faibles ou sensibles qui pourront, après la première besogne pénible, refuser le service et mettre le chasseur à pied.

Après une forte journée, que de précautions utiles négligées à cause du peu de valeur marchande de la pauvre bête qui néanmoins s'est bravement comportée ! Pourtant, laver les jambes et les pieds à l'eau dégourdie, mettre les flanelles, garnir de suite le dessous du pied de bouse de vache et le sabot d'onguent de pied, faire un pansage à fond, ne donner le repas que quand le calme est rétabli dans toute l'économie, éviter l'eau trop froide comme boisson, mettre une poignée de son dans le seau, et faire une copieuse litière, certes ce n'est point là un luxe ébouriffant de soins dispendieux. C'est de l'hygiène élémentaire, très-connue en théorie, mais peu pratiquée quand l'œil du maître n'y est pas, et regardée comme inutile pour un « carcan » de vingt-cinq louis, quand même il se serait montré supérieur à un cheval de mille écus : ce qui arrive quelquefois.

Parmi les diverses *poses* auxquelles la chasse donne lieu au point de vue hippique, il en est une assez répandue et facilement acceptée par les personnes étrangères aux exercices cynégétiques, qui croient la chasse à courre parsemée d'obstacles imprévus et variés que les chasseurs franchissent intrépidement. Or, sauf dans les chasses au renard récemment créées chez nous, à la Christinière, et qui sont en France un fait exceptionnel, on ne saute point en chasse. Quand on ne peut ni passer, ni traverser, on fait un détour et tout est dit. Au reste, pour passer des obstacles, même légers, il faudrait d'autres chevaux que la généralité de ceux dont on se sert. Voici la pose en question : Un cavalier dont la tenue n'indique pas une grande solidité, ni la main beaucoup d'adresse, racontera au milieu de l'étonnement des auditeurs, qu'en Poitou ou en Bretagne, — toujours un peu loin, — il a franchi en chasse des fossés, des haies, des ravins formidables dont la description donne la chair de poule. Il ajoute que son cheval est un sauteur hors ligne. Si on désire voir ce rival d'Auricula passer une barre à 80 cen-

timètres, impossible. Il ne saute qu'en chasse, quand il est animé, etc., etc. Je vous fais grâce des autres fins de non-recevoir.

A propos de gens peu solides, ayant sauté en imagination des obstacles fantastiques, voici ce qui m'est arrivé il y a un an. J'avais élevé un poulain issu de Kadmor fils de Sylvio, et d'une bonne jument de chasse anglaise, et je comptais l'engager dans les steeple-chases de deuxième catégorie pour chevaux de demi-sang. Il sautait remarquablement, mais comme en l'essayant contre des chevaux de médiocre vitesse, je m'aperçus qu'il manquait d'un train suffisant pour avoir des chances, je renonçai à mon projet, et je résolus de m'en défaire. Parmi les personnes qui vinrent le voir se trouva un jeune homme qui l'examina longtemps à l'écurie, et finit par me dire qu'il l'achèterait volontiers comme cheval de chasse, *s'il sautait bien* et s'il passait toutes sortes d'obstacles. « Dans notre province, me dit-il, les chasses sont dures, et je tiens avant tout à un cheval sûr dans le saut. » Je luï offris de lui essayer mon quadrupède aux petits obstacles du bois de Boulogne, qui sont de

vrais joujoux, mais qui peuvent donner quelque idée de la franchise et de l'adresse d'un cheval : il accepta. Je fis un tour de la piste et lui offris le cheval à monter pour en faire un second, afin qu'il achetât en parfaite connaissance de cause. Ma proposition lui fit faire une assez piteuse mine ; il s'excusa en disant qu'il était un peu souffrant ; que, du reste, il avait vu le cheval sauter, et qu'il était très-satisfait. Nous rentrâmes dans Paris en causant de choses indifférentes, et, chemin faisant, j'examinai mon chasseur avec plus d'attention. Le corps était roide, les reins cambrés, les genoux loin de la selle, et les rênes tenues invariablement dans la main gauche, à la façon des bons gendarmes. Ces détails, le dernier surtout, me firent penser que ce brave jeune homme n'avait de sa vie sauté une paille, et que mon cheval l'avait un peu effrayé. Un temps de galop que nous fîmes en descendant les Champs-Élysées, et dans lequel il fut plus gauche qu'il n'est permis de l'être, me confirma dans mes suppositions. Je voyais en outre un homme embarrassé et cherchant un prétexte pour ne pas conclure le marché. « Eh

bien! dis-je, avant de le quitter, et mon cheval? vous convient-il? — Mon Dieu, il est excellent sans doute, me répondit-il; mais il a en tête une si vilaine lisse, que je ne puis me résoudre à l'acheter. » J'avoue que je ne pus m'empêcher de rire et de répondre qu'en effet, l'animal avait non-seulement une vilaine lisse, mais une vilaine tête, ce qui était vrai. Là-dessus le pauvre garçon s'excusa fort de ne pas avoir remarqué cette tête en examinant le cheval à l'écurie, et de m'avoir dérangé inutilement; et nous nous séparâmes. Il m'est toujours resté à l'esprit que mon cheval sautait trop bien pour ce cavalier novice qu'un amour-propre irréfléchi avait embarqué maladroitement dans cette affaire.

En dehors des courses et des chasses, il y a l'équitation de haute école, l'équitation militaire, et l'équitation d'agrément ou de promenade.

L'équitation d'école, académique, classique, est aujourd'hui à peu près tombée en désuétude; elle n'est plus de mode; le temps est à la vitesse en toutes choses. Or, un cheval de haute école n'est pas vite, et un cavalier

capable de le dresser est encore plus lent... à former. Il est plus facile de promener un cheval que de faire des changements de pied du tact au tact, qui sont « saltimbanques, » dit-on. Saltimbanques, pourquoi? Parce que, dit La Bruyère « Dire d'une chose modeste-
« ment ou qu'elle est bonne ou qu'elle est
« mauvaise, et les raisons pourquoi elle est
« telle, demande du bon sens et de l'expres-
« sion; c'est une affaire. Il est plus court de
« prononcer d'un ton décisif, et qui emporte
« la preuve de ce qu'on avance, ou qu'elle
« est exécrable, ou qu'elle est miraculeuse. »

Quoi qu'il en soit, il est convenu que l'équitation d'école est maniérée, prétentieuse, ridicule, et que rien ne vaut un hack. De fait, il est plus agréable de fumer un bon cigare dans les allées du bois, par une belle matinée de mai, sur un cheval qui vous porte au gré de sa fantaisie, que de chouriner dans un manége humide un animal dont l'encolure est renversée, le galop désuni et le caractère insupportable, afin de le rendre, à force de travail, léger, liant et aimable.

La loyauté serait de dire que l'équitation

d'école n'est plus dans nos goûts ni dans nos habitudes; qu'elle demande un apprentissage long et pénible auquel personne ne veut s'astreindre, parce que les résultats n'en sont ni compris, ni appréciés; mais la trouver ridicule, c'est agir sottement. La tragédie s'en va, elle aussi, et n'est plus dans nos mœurs; néanmoins, *Phèdre* sera toujours une belle chose, aussi supérieure au *Pied de Mouton* qu'un cheval d'école brillant et fin à un soi-disant hack qui porte son cavalier comme un commissionnaire porte une malle. Il me paraît urgent de mettre une sourdine à mon anglomanie, ou plutôt de la réduire à ses véritables proportions. J'aime des Anglais la façon de produire, d'élever, de soigner les chevaux, de les entraîner et de les monter en course ou derrière les chiens; mais il y a des bornes à tout. Je déteste en général la tenue des Anglais à cheval en dehors du turf; ceux qui n'ont pas l'air d'être empalés, sous prétexte de « cant, » ressemblent, à force de vouloir poser pour la nonchalance, à des gens qui ont déjeuné trop copieusement et que la digestion incommode. Quant à leurs chevaux de

selle (je ne parle pas ici du mérite intrinsèque du cheval, mais de l'équitation du cavalier), ils n'ont, montés par eux, rien de gai, de souple, ni de brillant; ils sont roides, moroses et aussi peu gracieux que leurs maîtres. En vérité, je ne vois pas ce qui nous pousse à admirer cela plutôt que la politique extérieure des Anglais, leur taxe des pauvres, leurs lourdes plaisanteries, et leurs grands vilains pieds.

L'équitation de haute école étant le perfectionnement des mouvements les plus brillants et les plus souples du cheval, nécessite chez le cavalier la perfection des aides et du tact. Aussi elle ne peut être médiocre. Comme le dit J. Pellier fils, dans son *Équitation pratique* : « L'équitation rassemblée est la pratique de l'art pour l'art; elle exige des travaux « sérieux et longs, secondés par une aptitude « spéciale; elle n'est donc pas le partage du « grand nombre. De plus, dans un siècle « mercantile et positif, où l'on veut vivre vite « et trouver pour son argent des jouissances « immédiates et faciles, elle ne peut être « érigée en mode; et puis cela coûte cher à

« apprendre ; aujourd'hui on veut du bon « marché et on en a. »

« Ce que je dis là est tellement vrai que, « malgré les maîtres les plus habiles, malgré « les écrits les plus remarquables, non-seu- « lement fort peu d'hommes aujourd'hui sont « capables de dresser des chevaux dits de « haute école, mais il n'y a qu'un nombre « très-minime de cavaliers en état de monter « ces chevaux avec tact et justesse. »

D'autres causes ont contribué à discréditer l'équitation d'école, celle qui consiste *à travailler* le cheval. D'abord d'affreux bons-hommes ne tenant pas sur une selle, et incapables de monter hardiment un cheval vigoureux, se sont mis, avant de connaître l'*a*—*b*—*c*—de l'équitation, à s'asseoir sur leur périnée et à picoter les côtes de leurs chevaux démesurément encapuchonnés, afin d'en obtenir un piétinage indescriptible, sous prétexte d'équilibre et de centre de gravité. Le nombre des chevaux qu'ils ont rendus rétifs ou absolument « gâteux » est considérable, et cela a été la juste punition de leur prétention à obtenir, en quelques semaines de travail,

les résultats que des maîtres comme M. Baucher, dont ils se déclaraient les disciples, ont obtenus après vingt ans d'études secondées par le talent.

Comme conséquence, les exercices de haute école, le passage, les courbettes, autrefois en vogue parmi les plus grands personnages, sont devenus la propriété des cirques. Jadis c'était une occupation de prince. Newcastle nous raconte que « le prince François de Lorraine estoit si bon homme de cheval, qu'il en sçavoit assez pour donner leçon « aux plus sçavans escuyers, et il tenoit si « peu à deshonneur de le paroître, qu'il a « toute sa vie dressé des chevaux, et luy « mesme estant goutteux, se faisoit mettre « sur un cheval qu'il nommait le Neübourg, « et le faisoit manier très-juste, et mesme « par le bouton il luy faisoit faire des pirouettes d'une vitesse extraordinaire, et « cela six mois avant sa mort. Ce prince s'entretenoit fort familièrement des heures « entières du manège avec ceux qu'il croyoit « sçavants. »

De Sind[1], écuyer allemand qui vivait en 1773, nous donne ces curieux détails : « Les « chevaux uniquement destinés aux fonctions « publiques ne doivent être exercés qu'au « passège et aux courbettes, pour ne pas con- « fondre les différents airs ensemble. Je don- « nai un cheval gris-pommelé à monter à « l'Électeur de Cologne, mon maître, pour le « jour du couronnement de son frère, l'em- « pereur Charles VII, à Francfort. La magni- « ficence du cortége de la cour de Cologne « attira une foule prodigieuse de spectateurs; « mais l'attitude du cheval que l'Électeur « montait, l'emporta sur tout le reste. Il « continua son passège depuis le *Römer* jus- « qu'à l'église, et au retour depuis l'église « jusqu'au *Römer*, sans manquer à la ca- « dence. Agité d'une fierté noble et coura- « geuse, il embellissoit son action par deux « ou trois courbettes après quelques pas du « passège, et en entremêlant à propos ces

1. *L'Art du manége,* par le baron de Sind, colonel de cavalerie, premier écuyer de S. A. E. de Cologne. — Berlin, 1773.

« deux mouvements, il fit l'admiration de tout « Francfort. »

Que les temps sont changés ! comme disait ce brave Abner. Aujourd'hui les chevaux ne sont plus appelés aux fonctions publiques, les fonctionnaires sont de simples bipèdes ; ils ne marchent point en cadence dans les cérémonies publiques, mais beaucoup réussissent parfaitement le gracieux travail des courbettes ; celui-là survivra à toutes les variations de la mode.

Les cavaliers militaires sont peu nombreux ; cela peut paraître paradoxal dans un pays qui compte plus de soixante régiments de cavalerie, sans parler de l'artillerie et de la gendarmerie ; mais pourtant il m'est difficile d'appeler cavalier l'homme qui, ayant passé deux ans dans une école spéciale, c'est-à-dire ayant appris le rudiment de l'équitation, ne monte à cheval au sortir de cette école que pour les manœuvres, les routes, les devoirs stricts d'un service pendant lequel le cheval est plutôt un véhicule qu'autre chose ; qui, considérant l'équitation comme un devoir, une sorte de corvée, monte *par ordre*, et envoie

tranquillement conduire, lorsqu'il le peut, son cheval ou ses chevaux par son ordonnance à la promenade réglementaire.

Celui qui a dit : Les officiers de cavalerie ne montent jamais à cheval, ceux d'artillerie y montent quelquefois, ceux d'infanterie souvent, et les officiers de marine le plus possible, a eu un peu raison, s'il entendait parler de l'action de monter à cheval par goût. Au sortir de Saumur, les jeunes sous-lieutenants sont d'abord tout feu, toute ardeur ; leur premier cheval, à leur arrivée au régiment, est pour eux une source de plaisir et d'études ; ils le montent avec amour, le plus souvent possible, ils le travaillent, et même quelquefois trop, sans songer à cette vieille plaisanterie mise en vogue par les adversaires du manége pour le cheval d'armes : « Pendant que ces guerriers rassemblent leurs chevaux, les ennemis se rassemblent en grand nombre. » N'importe ! ils sont sur la selle, ces guerriers, au lieu d'être au café ; ils étudient, ils se forment, ils deviennent hommes de cheval. Alors arrivent quelques observations du colonel sur l'abus que l'on

fait des chevaux de l'État ; le mot de « caracoleurs » est lancé par le lieutenant-colonel qui n'aime pas qu'on *tracasse* les chevaux pendant qu'il fait sa partie de bezigue. L'infortuné sous-lieutenant, quand il n'a pas assez de fortune pour avoir un cheval à lui, soupire, et se contente de promener le quadrupède du gouvernement à des intervalles de plus en plus rares. Il est alors noté comme officier consciencieux, « servant sagement, » il devient capitaine, se marie, prend un peu de ventre, et s'achète une robe de chambre ouatée. Sa femme lui brode en soutache une calotte grecque, et alors adieu l'équitation. C'est étonnant comme le cheval m'engraisse, dit un jour le capitaine en rentrant le nombril pour agrafer son ceinturon. — Erreur, mon cher capitaine, ce n'est pas le cheval, mais vous qui vous engraissez. L'équitation, comme tous les exercices du corps, développe l'appétit et de plus, elle rend très-paresseux pour marcher. On monte à cheval presque toujours avant les repas ; on mange alors beaucoup, on ne fait aucun exercice à pied, et l'âge s'en mêlant, on épaissit. Mais le cheval n'est pas,

comme beaucoup de personnes le croient, une cause directe d'obésité.

Il y a cinq ou six officiers par régiment aimant passionnément l'équitation ; ce n'est pas assez. L'armée fournit quelques steeple-chasers, c'est vrai ; mais combien ? Les courses de chevaux d'armes, les grands carrousels sont des stimulants ; on devrait les multiplier, et le goût du cheval, l'habileté équestre d'un officier devraient être des notes très-efficaces pour son avancement. Ce dernier moyen de développer les goûts hippiques serait le meilleur. On croit devoir rester dans l'engourdissement contre lequel je proteste en disant que notre cavalerie s'est montrée supérieure à beaucoup d'autres sur les champs de bataille ; ceci rentre dans un tout autre ordre d'idées ; évidemment notre cavalerie, comme tout le reste de notre vaillante armée, est composée d'hommes d'une bravoure à toute épreuve, et je ne prétends point dire que nos officiers n'ont pas une habitude du cheval suffisante pour bien faire la guerre ; je dis qu'ils n'en ont pas la passion, et je le regrette, par amour-propre national et parce

que sans cette passion, il n'y a pas de vrais cavaliers.

Néanmoins, il est probable que l'élan donné aux courses d'obstacles pour chevaux de demi-sang, pour chevaux d'armes, agira sur notre cavalerie; il y a du reste au point de vue militaire de grands progrès dans l'extension des goûts hippiques.

Les chevaux des officiers et ceux de la troupe sont bien logés, bien soignés et suffisamment nourris ; il y a surtout une condition excellente de santé dans l'hygiène alimentaire des chevaux d'armes, c'est la parfaite régularité des rations et des heures des repas. Ces deux choses, très-souvent négligées dans les écuries civiles les mieux tenues, expliquent surabondamment le peu de santé de beaucoup d'animaux mieux nourris sous le rapport de la quantité, que les chevaux de la cavalerie.

Il y a, dans le pansage des écuries militaires, abus de l'étrille, dont les hommes finissent par se servir plutôt pour gratter les chevaux que pour les nettoyer, remettant en passant l'instrument à rebrousse-poil, la

crasse et les pellicules qu'ils ont ôtées en opérant d'abord dans le sens du poil. Il y a longtemps du reste que les Arabes éclatent de rire avec beaucoup de raison, en voyant râcler ainsi les chevaux. On dit que l'étrille est indispensable pour les chevaux communs, surtout pendant l'hiver, qu'elle ouvre les pores de la peau, etc.... Un peu d'étrillage pour désagglutiner les poils collés par la sueur, ou par les déjections sur lesquelles l'animal s'est couché pendant la nuit, soit. Mais à force d'étriller, on ouvre tellement les pores de la peau qu'ils sécrètent de plus en plus des pellicules farineuses parfaitement blanches, et plus les chevaux sont communs, plus le poil reste triste, long et piqué, malgré tous les soins de l'homme. Je ne crois pas que cette perpétuelle irritation de la peau, utile accidentellement, soit très-favorable à la santé, quand elle se prolonge toute l'année.

J'ai à parler maintenant de l'équitation usuelle, dite d'agrément, de promenade, du dehors, celle qui est le fait de personnes riches ayant du loisir, aimant à monter à che-

val, et connues sous le nom générique d'amateurs de chevaux.

Les uns mènent franchement et carrément aux trois allures, de vigoureux et brillants animaux ; ils ont du tact, de l'énergie et de l'élégance ; ce sont de vrais cavaliers auxquels peut s'appliquer cette définition de l'homme montant bien à cheval que j'ai trouvée en 1846 dans le journal *la Presse*, et que j'ai transcrite parce qu'elle m'a paru pleine de justesse : « L'homme qui monte bien à cheval « est celui qui, placé sur sa monture avec « certitude, aisance, facilité, est libre dans « tous ses mouvements ; c'est celui qui sait « régulariser les allures, exiger à propos, « suivre avec précision, se porter d'un point « à un autre, franchir un obstacle quand un « obstacle est à franchir ; aller, suivant le « besoin, vite ou lentement, droit ou de tra- « vers, en avant ou en arrière ; c'est celui « qui, dans toutes les exigences, ménage « autant que faire se peut, les moyens de « son cheval, et quel que soit le cheval, « trouve moyen de l'utiliser. » Les amateurs dont je viens de parler se promènent seuls

ou avec un ami, cavalier comme eux ; ils ne cherchent pas la foule, ils ne l'évitent pas.

D'autres montent à cheval pour être vus ; ce sont les « poseurs ; » on les voit toujours aux heures où le bois est encombré de voitures ; ils recherchent dans le cheval soit une singularité de robe, soit une taille, un modèle, un genre d'allures, qui puissent les faire remarquer. Beaucoup aiment les chevaux un peu chatouilleux qui prennent de petits airs de défense tout en restant aussi inoffensifs que des poules. Le poseur monte toujours à cheval seul, afin que rien ne puisse amoindrir l'effet qu'il veut produire.

Les «flâneurs» montent à cheval en compagnie d'un ou deux amis ; ils causent paisiblement en fumant leur cigare, vont généralement au pas, occupent à trois toute la largeur des allées, et ne se rangent jamais pour laisser passer autrui. Ils traitent intérieurement de *toqués* les gens qui passent à côté d'eux au trot ou au galop, et qui troublent momentanément leur conversation. Ils lisent les ouvrages et les articles de journaux relatifs à l'équitation et parlent beaucoup de l'amélioration de la

race chevaline, problème pour lequel ils proposent tous les jours une solution nouvelle. Très-assidus aux courses, ils donnent régulièrement leurs vingt francs d'entrée au pesage, et ils font très-bien.

L'amateur maquignon ou brocanteur monte ses chevaux sous prétexte de les promener, mais en réalité dans le but de les colloquer à quelques petits amis ayant « le sac ». Celui-là est comme l'araignée, il se montre à point nommé, lorsque le moucheron est déjà à moitié pris dans la toile.

Je passe sous silence quelques amateurs solennels, en frac boutonné, en selle couverte posée sur un grand tapis de feutre, en bottes à l'écuyère vernies avec des piqûres blanches formant arabesques; ceux-là, les reins fièrement cambrés, mettent leurs chevaux au piaffer dans les Champs-Elysées, et usent encore galamment « du sifflement de la gaule. » Ils ne dépassent jamais l'arc de triomphe, et il faut un temps exceptionnellement beau pour les décider à sortir.... de la tombe. On n'en rencontre presque plus, dans ce siècle futile.

L'équitation hygiénique a toujours eu de nombreux partisans. Déjà Montaigne disait : « Je ne démonte pas volontiers quand je suis à cheval : c'est l'assiette où je me trouve le mieux, et sain et malade. »

« Platon la recommande pour la santé ; aussi Pline dit, qu'elle est salutaire à l'estomac et aux jointures. »

Abusant de ces principes, quelques fanatiques du trot salubre et apéritif, considéré comme absinthe ou revalescière, prennent cette allure à l'entrée des Champs-Élysées, font le tour du bois à toute vapeur et reviennent serrer le frein de leur locomotive à l'endroit qui a servi de point de départ à ce train express. Si le cheval traquenarde, ou se désunit, peu importe, pourvu que l'effet stomachique soit produit. Je crois néanmoins que la médecine agirait suffisamment sans le traquenard, remède violent. Le trot est comme les pendules, dont la perfection n'est pas d'aller vite, mais d'être bien réglées ; et la montre du Marseillais, allant si bien qu'elle *vous* abattait son heure en quarante-cinq minutes, n'est pas un chronomètre à consulter

pour les trotteurs dont on veut conserver les membres.

J'oubliais le petit amateur du jeudi et du dimanche, qui a quitté prestement la tunique et le képi universitaires, et qui s'élance sur un cheval de manége pour aller prendre le madère dans les massifs de lilas du restaurant Born. Quelques-uns « les grands » font des *matches* sur la piste voisine du jardin d'acclimatation, et on a nommé ces exercices : courses de gentlemen-crapauds; les mamans se meurent d'inquiétude, et elles ont raison.

On rencontre beaucoup plus de dames à cheval qu'on n'en voyait il y a quelques années; naturellement, elles sont toutes ravissantes. Il y en a qui paraissent réellement un peu « puissantes, » avec la jupe sans plis qui fait aujourd'hui fureur parmi les très-élégantes. En vérité, quand une amazone vigoureusement charpentée prend le temps enlevé du trot à l'anglaise, on se dit que la nature a bien fait les choses, et que la crinoline n'est pas aussi utile que beaucoup de personnes le prétendent. La mode est de monter les coudes en arrière et un peu serrés au corps; cela

« avantage » la poitrine, dit-on. Ainsi, c'est pour le mieux assurément. Une belle gorge sera toujours une vérité plus agréable qu'un coup de bâton.

L'équitation du demi-monde est un prospectus, ou plutôt une réclame aussi explicite que les poneys-affiches de l'Hippodrome indiquant la représentation du jour.

Parmi les amateurs d'attelage, il y a à Paris un nombre considérable de coachmen de talent, menant avec assurance, finesse, et un style élégant, des carrossiers très-chauds. Il me semble même qu'en somme, on mène mieux, dans notre pays, qu'on ne monte à cheval. Les accidents de voitures sont rares, relativement au nombre des véhicules et aux difficultés de la circulation. Il y a peut-être un peu de solennité ou de pédantisme dans la manière actuelle de mener ; le corps est roide, les jambes par trop tendues, les mains extrêmement élevées et loin de la poitrine, et le maniement du fouet un peu analogue à celui d'une ligne à pêcher des ablettes ; mais le tact, le coup-d'œil et l'adresse ne manquent pas.

On rencontre, en fait d'attelages, les mêmes drôleries que celles déjà signalées en parlant des chevaux de selle; à côté de l'homme qui mène bien de vrais chevaux attelés à une voiture sobre de ferblanterie, à côté de la livrée de bon goût et des couleurs harmonisées, il y a le monsieur aux équipages chocolat à train blanc, dont les chevaux ont des couvertures d'attente en imitation de peau de tigre; celui-là, c'est le Mengin du monde, qui n'a pas malheureusement, pour justifier cette ridicule exhibition, la nécessité de gagner sa vie. Il y a les pseudo-trotteurs, attelés avec un harnais microscopique aux petites voitures de New-York. Il y a surtout le premier dog-cart, ou le premier phaéton du jeune Gandinet, auquel on vient de rendre ses comptes de tutelle : ceci est toujours drôle. L'adolescent radieux essaye, mais en vain, de prendre le masque vieillot de l'homme pour qui rien n'est neuf ou amusant; il sent qu'il fait son « épate », et il est heureux, malgré ses efforts pour n'en point avoir l'air. Le domestique placé derrière le dog-cart, le dos tourné à son maître, éprouve l'inquiétude d'un homme

assis sur un baril de poudre et obligé de tenir une chandelle allumée; il voudrait bien que le nouveau maître, le nouveau steppeur et le nouveau dog-cart fussent rentrés soit au club, soit à l'écurie, soit sous la remise. Il sait parfaitement que les accidents de voiture sont toujours dangereux pour celui qui est tourné du côté opposé à la traction. Le premier phaéton est comme le sabre de M. Prudhomme, le plus beau jour de la vie; aussi le maître, les chevaux, les harnais, la voiture, le cocher et le valet de pied placés sur le second siége, tout a un air de fête, tout est entièrement neuf, et paraît encore lustré de ce vernis étincelant dont les bimbelotiers enduisent les gros joujoux.

Les principaux défauts des attelages parisiens sont l'excès d'enrênement (duquel on est un peu revenu depuis quelques années), les colliers trop courts et trop étroits, les traits longs à l'excès, et une continuelle recherche du brillant dans les allures.

L'enrênage outré contracte l'encolure, accule le cheval, fatigue les reins et les jarrets, et fait perdre à l'animal une notable partie de

sa puissance de traction; pour les chevaux attelés à deux, ce dernier point est peu grave, puisqu'ils sont au-dessus de leur besogne; mais un cheval très-rêné et attelé seul à un coupé trois-quarts, s'use énormément en ne bénéficiant jamais pour le tirage de l'effet de levier, produit par le poids de la tête et l'extension de l'encolure.

Quelques-uns prétendent donner ainsi de la solidité et du brillant à leurs chevaux, et se fourvoient étrangement; ils les gênent, les empêchent de développer leurs mouvements; les pauvres bêtes ayant le nez au niveau des oreilles et des œillères, par-dessus le marché, sont dans l'impossibilité absolue de regarder où elles posent les pieds; elles buttent, leur démarche est incertaine, et alors... le cocher raccourcit la rêne de deux ou trois points. On est souvent attristé de voir, à la porte d'une maison où il y a bal, de braves chevaux affligés de cet instrument de torture qui leur coupe tour à tour les lèvres et la langue, passer une partie de la nuit à attendre leurs maîtres, qui pourtant font quelquefois partie de la société protectrice des animaux. « Baptiste,

disait un soir à son cocher, X... de la Bourse, en sortant de son cercle, ne *désenrênez* donc jamais mon cheval, cela a l'air sapin en diable ! » Oh ! argent, que tu es bête, parfois !

Les colliers trop courts ou trop étroits ont pour les chevaux de luxe les mêmes inconvénients que ceux qui ont été signalés déjà à propos des chevaux de gros trait, dans le premier chapitre. La seule différence est que les allures vives augmentent l'irritation produite par la compression exercée sur la trachée; le cornage apparaît plus tôt et plus grave chez les animaux de luxe que chez les limoniers.

C'est surtout pour le cheval attelé seul que je critique l'excès de longueur des traits; il est vrai qu'une croupe un peu éloignée du garde-crotte donne meilleure grâce à l'ensemble de l'attelage, en dégageant pour ainsi dire le cheval de la voiture; mais il faut aussi considérer que plus l'animal est éloigné du poids à tirer, plus il dépense de force en pure perte, et par conséquent plus il s'use. Pour les chevaux attelés à deux, qui sont les heureux de la gent chevaline, ils ont en général si peu de mal, quand ils veulent bien se par-

tager également le tirage, que les traits longs, fort élégants d'ailleurs, n'offrent pas d'inconvénient appréciable.

La perpétuelle recherche du brillant, ce travers tout spécial au ménage à Paris, cause la ruine prématurée d'un grand nombre de chevaux de voiture, auxquels on ne permet jamais de marcher, ne fût-ce qu'un instant, avec simplicité, je dirai presque avec bonhomie, et sans chercher à faire tableau. Dans une promenade, on met le cheval de selle au pas, on lui laisse momentanément sa liberté, on varie ses allures, ce qui contribue beaucoup à la conservation de ses membres; on le monte sur des terrains choisis; mais le malheureux carrossier toujours au trot, sauf le long des lacs du bois ou dans les encombrements de voitures, n'a ni trêve ni merci; il voyage dans tous les quartiers, dans les rues les plus mauvaises et les plus mal pavées; les arrêts brusques, les à-coups, les glissades, rien ne lui manque. Néanmoins il est des gens, maîtres ou cochers, qui, au lieu de laisser un vigoureux cheval marcher quelque temps à un trot moins élevé, plus calme,

quitte à le reprendre après et à lui redemander de l'énergie et du brillant, le rechercheront constamment, le tiendront cadencé et dans un état d'excitation nerveuse, toujours et partout, aussi bien aux Champs-Élysées, ce qui est assurément fort naturel, que dans la rue des Vieilles-Haudriettes si un fâcheux destin les y conduit.

En province, où la vie est plus positive, où l'élégance n'est point une obligation sociale, l'emploi des chevaux n'a pas la même physionomie qu'à Paris. On se sert peu de chevaux de selle en dehors des chasses; les chevaux de voiture sont moins élégants, moins distingués que ceux de Paris; mais ils ont du fonds, de la vitesse, et cette vigueur que donne le travail à l'air pur et fortement oxygéné de la campagne. Ils font sans sourciller quinze ou vingt lieues dans leur journée, traînant une bonne grosse mère calèche dans laquelle il y a six personnes et les bagages d'icelles. Par exemple, ils ne steppent jamais: pas si bêtes. En un mot, la province se sert des chevaux; Paris s'en amuse ou en abuse.

A côté des animaux que les voitures publi-

ques ou de louage, le commerce et l'industrie usent et tuent tous les ans à Paris, il y a bon nombre de chevaux de luxe peu ou mal employés, n'ayant aucune régularité de travail et d'hygiène, changeant de ration aussi souvent que de palefrenier, passant d'un repos prolongé à une besogne qui les fatigue non parce qu'elle est pénible, mais parce qu'ils n'y sont pas préparés. Beaucoup s'encroûtent à ce régime, et ne rendent pas le quart des services qu'on pourrait en exiger. Ils paraissent usés sans avoir jamais fait rien de pénible. L'oisiveté les a énervés, assoupis, et les cochers de remise se chargent de les réveiller.

Un d'eux m'avait un jour gaillardement conduit, et en le payant je regardai attentivement son cheval, un grand carrossier accusant beaucoup de sang, d'une belle charpente d'autant plus [facile à apprécier qu'il n'y avait que la peau dessus. Il portait tous les stigmates de la misère; il était tout à fait arqué, tremblant sur ses pauvres jambes, et il avait le feu en raies aux quatre boulets. « Vous avez là un bon reste de cheval, dis-je

à l'automédon. — Un reste, monsieur! mais voilà quatre ans que je l'ai, et il n'a jamais aussi bien marché que cette année. Quand je l'ai acheté, il sortait de chez un bourgeois, et dam! il était feignant, vous comprenez bien; mais maintenant le voilà endurci à l'ouvrage. Voyez-vous, monsieur, c'est quand les bourgeois n'en veulent plus qu'il fait bon s'en servir. »

CHAPITRE CINQUIÈME

Soins d'Écurie. — Messieurs nos Cochers.

J'ai lu un certain nombre de traités d'hippologie, et je suis obligé de déclarer, à ma grande honte, que j'ai peu retenu. Les hippologues, personnages fort savants sans aucun doute, ne sont pas assez pratiquement gens du métier. Ils se livrent dans de superbes in-octavos à de longues dissertations sur la composition chimique de l'air, l'oxygène, l'azote, l'acide carbonique, les gaz et vapeurs de diverses natures qui entrent accidentellement dans cette composition ; ils exposent avec force planches le phénomène de la digestion en s'appuyant sur les expériences de Spallanzani ; ils numérotent les os

des membres avec soin, expliquent par la mécanique le jeu des leviers nécessaires à la locomotion, et n'oublient jamais de décrire les fonctions du grand et terrible muscle ilio-spinal dans la ruade et le cabrer; ils donnent les détails les plus intéressants sur la conformation du pied et son élasticité; enfin, ils font preuve de science, tout en se répétant plus ou moins les uns les autres.

Quand ils descendent des sphères constellées de la théorie pour entrer un instant dans l'humble pratique, les détails profitables cessent, et les généralités seules surnagent. On ne sait quel parti tirer de toutes ces belles choses si galamment tournées, quand il s'agit de loger, de nourrir, d'employer ou de faire ferrer son cheval.

Ils proposent des modèles d'écuries auprès desquelles celles de feu lord Pembroke seraient des étables; ils indiquent une telle variété de substances alimentaires, qu'un cheval dépenserait pour sa nourriture quotidienne autant qu'un employé à deux mille francs; quant à la ferrure, ils se contentent d'énumérer vingt ou trente formes de fers plus ou

moins bizarres. J'avoue, pour mon compte, que s'il ne m'était pas passé entre les mains un nombre considérable de chevaux, mon savoir, déjà très-mince, n'aurait pas été beaucoup accru par mes lectures, et je serais plus capable de parler que d'agir. Le *Manuel de l'hygiène et de l'éducation du cheval*, par M. le comte de Montigny, inspecteur général des haras, et les *Leçons de science hippique générale* de M. le baron de Curnieu, qui est tout à la fois homme de cheval et éleveur, et auquel on doit la meilleure traduction qui existe de l'*Équitation* de Xénophon, sont les seuls livres hippologiques réellement instructifs que je connaisse; je parle au point de vue pratique, le seul qui m'ait jamais occupé.

La question du logement du cheval est très-importante; néanmoins elle est difficile à trancher, attendu que dans un grand nombre de cas, il faut accepter les écuries telles qu'elles sont; on peut les modifier plus ou moins, mais on n'est pas libre de les démolir pour en bâtir de meilleures.

L'humidité est le plus grand, le plus sérieux danger d'une écurie; on doit la com-

battre ou l'éviter par tous les moyens possibles; quand elle provient du salpêtre formé dans les matériaux employés à la construction des murs, ou des pierres elles-mêmes, il est difficile de s'en préserver autrement qu'en garnissant la muraille soit de paillassons, soit de planches jusqu'à une certaine hauteur. Quand l'humidité vient du sol, le drainage presque toujours possible à la campagne suffit pour assainir; à la ville, il sera bon de tenir le pavage en parfait état non-seulement de propreté, mais d'entretien. Le pavé a besoin d'être réparé aussitôt qu'il se dégrade; autrement l'urine s'y infiltre et y séjourne.

En outre, les chevaux y font des trous dans lesquels ils se plaisent à mettre constamment leurs pieds, ce qui fausse leurs aplombs.

La plupart des écuries étant petites, il faut que l'air soit renouvelé souvent pour éviter l'abondance du gaz ammoniacal qui se dégage des excréments, et tient en perpétuelle irritation les yeux, la gorge et la poitrine. Quand on peut établir un ventilateur au plafond pour laisser échapper l'air vicié, c'est une utile précaution. Je crois une chaleur

modérée nécessaire dans les écuries surtout pour les chevaux de service qui sont très-près du sang, et chez lesquels par conséquent l'origine orientale prédomine.

Du reste tout cheval, même commun, qui travaille aux allures vives et mange une forte ration d'avoine a plus besoin de chaleur à l'écurie que la bête employée aux services lents, et dont les nerfs et le sang ne sont jamais soumis à une excitation violente donnant lieu à une réaction immédiate.

Néanmoins, les animaux n'étant pas en sueur, et étant suffisamment couverts, il n'y a aucun inconvénient, même en hiver, à moins d'un temps très-rigoureux, à ouvrir fréquemment pour quelques instants les portes et les fenêtres, qui pourraient durant la belle saison, n'être jamais fermées, sauf pendant les nuits trop fraîches, à l'époque des premières gelées blanches de l'automne.

Comme entre deux maux, il faut choisir le moindre, j'aimerais encore mieux une écurie sèche et froide, qu'une écurie chaude et humide ; dans la première un cheval couvert se portera bien si les ouvertures sont closes ;

dans la seconde, il sera presque toujours malade, ou tout au moins malingre.

Il n'est pas nécessaire, comme on le croit généralement, qu'une écurie soit très-éclairée; les chevaux qui travaillent beaucoup sont plus complétement tranquilles et se reposent mieux dans une écurie un peu sombre; la preuve c'est qu'ils s'y couchent très-volontiers dans la journée; alors leurs jambes se remettent plus facilement de l'ébranlement et des autres effets du travail. Examinez une écurie un peu longue, à plusieurs stalles, et vous verrez les animaux les plus éloignés de la porte, les plus dans l'ombre, plus souvent couchés que les autres. Dans les box dont la porte peut rester ouverte par le haut, c'est la même chose; les chevaux attendent pour s'étendre sur leur litière que les deux montants soient fermés, et qu'il y ait une sorte de demi-obscurité favorable au repos.

Les savants ont beaucoup critiqué l'uniformité de l'alimentation du cheval en service. « Toujours de l'avoine, du foin et de la paille, « disent-ils, cela finit par blaser l'estomac,

« les facultés digestives s'émoussent en opé-
« rant toujours sur les mêmes substances.
« Pour bien fonctionner, elles auraient besoin
« d'être stimulées souvent par le changement.
« Si les aliments étaient plus variés, ils pro-
« duiraient certainement plus d'effet alibile.»
D'abord ceci est contestable en principe, et on peut citer bon nombre d'animaux domestiques dont la nourriture est encore moins variée que celle des chevaux, et qui n'en sont pas moins en parfaite et brillante santé. En second lieu, si cela est vrai pour une certaine catégorie de chevaux de luxe ne sortant presque pas de l'écurie, pour les chevaux de troupe qui en garnison n'ont pas de travail sérieux, en un mot pour les oisifs de la gent chevaline dont un labeur véritable n'excite jamais l'appétit, cela n'est pas soutenable pour les chevaux de fatigue, les seuls utiles de l'espèce. Ceux-là ont souvent réellement faim; ils ne perdent pas leur temps à lécher les mangeoires ou le salpêtre des murailles; au lieu de faire les dégoûtés, ils se jettent avidement sur leur nourriture, et ne trouvent pas l'avoine monotone. Les exemples four-

millent à Paris et en province pour prouver que les chevaux qui travaillent régulièrement tous les jours (je ne dis pas : qui se promènent pour prendre de l'exercice), s'accommodent parfaitement d'un régime homogène. Les chevaux à l'entraînement, ceux des voitures de louage, du commerce, ceux des médecins et des gens d'affaires, ceux des marchands ambulants de province et des voitures publiques, qui ont un service dur, mangent beaucoup d'avoine, de paille, une certaine quantité de foin et pas autre chose, sauf un barbottage de farine d'orge et plus ordinairement de son, de temps en temps quand ils sont échauffés, et ils ne s'en trouvent pas mal. Beaucoup arrivent à une longévité surprenante. Leurs membres sont usés, tarés par la fatigue, mais leur chair est ferme, leur poil est luisant, leur coffre est bon, et ordinairement leur flanc est net. Il y a au contraire beaucoup de corneurs et de poussifs parmi les chevaux attelés aux tilburys des cultivateurs aisés, qui donnent alternativement du vert et du sec, de la luzerne et du sainfoin, et qui varient plus que personne la nourriture et la ration.

Certes, du vert à l'écurie, au printemps, pendant quinze jours, c'est une bonne et excellente chose, quand on peut la mettre en pratique; mais les gens qui lâchent les chevaux de service dans le pâturage, comme cela se voit pendant l'été chez un certain nombre de propriétaires campagnards, ne se rendent pas compte que l'énorme quantité d'herbe plus ou moins aqueuse, laissée pendant toute la journée et quelquefois la nuit à la discrétion d'un cheval, distend les intestins et par conséquent affaiblit les facultés digestives, amollit les fibres musculaires et tendineuses, augmente le volume de l'abdomen au détriment de celui de la poitrine, et ne profite qu'au système lymphatique. Aussi lors de la cessation de ce régime, l'animal remis tout à coup à la nourriture tonique et forte est prédisposé aux affections inflammatoires, surtout à celles des organes de la respiration.

La plus grande partie des chevaux, que l'on peut réellement nommer *chevaux de service*, ne peut pas bénéficier du vert à l'écurie, et je ne vois pas qu'il en résulte beaucoup d'inconvénients pour leur santé.

La ration doit être proportionnée à la force, au tempérament, au travail et à l'appétit. Je dis à l'appétit, parce qu'il y a des chevaux naturellement sobres, qu'il est inutile de rendre gourmands, et d'autres au contraire qui ont besoin d'une ration plus forte que leur taille et leur constitution ne semblent l'indiquer.

Je ne décrirai pas ici les qualités de l'avoine, de la paille et du foin. Cela n'apprendrait rien aux citadins qui tiendront toujours ces substances pour excellentes lorsqu'elles n'auront pas mauvaise odeur. Quant à ceux qui ont récolté eux-mêmes leur avoine, fait faucher leur foin et engrangé leur paille, ils en savent aussi long que moi. Du reste ce n'est pas dans les livres, mais la main dans le sac que l'on apprend à distinguer le bon grain du mauvais ou du médiocre.

Les aliments sont généralement mesurés d'une manière exacte, quand les serviteurs sont honnêtes, mais on ne fait pas toujours attention à la quantité et à la qualité de la ration d'eau. Quand je dis ration, je ne parle pas de ce qui a lieu à la campagne, où le cheval

ingurgite ce qui lui plaît, à la rivière, à l'abreuvoir ou dans la mare. Cette méthode excellente au point de vue du bain, pour les membres et les pieds, est sans danger pour des animaux employés aux allures lentes, et dont l'organisme n'est jamais violemment remué. Là, d'ailleurs l'eau est plus saine que celle des villes, où l'on n'a pas toujours à sa disposition l'eau des grandes rivières qui est la meilleure, parce qu'elle est très-exposée au contact de l'air et que le fond sur lequel elle coule est presque toujours sablonneux. On y emploie donc souvent l'eau de citerne qui ne peut se conserver pure qu'à l'abri du contact de l'atmosphère, et l'eau de puits souvent chargée de sulfate de chaux et nuisible au cheval, dont elle rend les digestions pénibles. Ces deux espèces d'eau sont en tout cas très-froides, et ce défaut est grave pour les animaux qui marchent aux allures vives. Les toux chroniques et les coliques sont fréquemment le résultat des boissons froides. On ne saurait trop recommander de donner en hiver l'eau de puits ou de citerne immédiatement après qu'elle a été tirée, et en été

quelque temps après, lorsqu'elle aura été exposée à l'action de l'air et du soleil. On devra la battre avec la main, ou même l'agiter pendant quelque temps avec un bouchon de foin ou de paille, surtout si le cheval a eu pendant le travail une abondante transpiration ; il serait même bon alors d'y délayer un peu de son ou de farine.

Il est inutile de dire qu'il faut attendre, pour faire boire, que le cheval soit bouchonné après le travail, que son flanc soit calme, et que la sueur soit essuyée. Ce qui prouve combien le cheval est délicat pour la qualité de l'eau, c'est qu'en route il mangera sans façon des aliments inférieurs à ceux dont il a l'habitude, mais il refusera de boire de l'eau de qualité médiocre, ou attendra pour y tremper ses lèvres que la soif soit devenue intolérable.

Le régularité des heures des repas et le calme pendant la digestion assurent au cheval quelques années de plus de santé et de service. Sans doute les chevaux s'habituent à manger à toute heure, à courir pendant qu'ils digèrent, comme à tirer avec un collier trop

étroit ; seulement ils deviennent poussifs et corneurs. L'homme s'habitue à l'absinthe, lui aussi, mais il devient idiot ou usé avant l'âge.

Ceci m'amène directement à parler de la *condition* des chevaux de service, chose assez peu connue du public qui les emploie. Encore une fois, je laisse les amateurs de côté, ils constituent l'exception, et dans ce livre, je généralise.

En langage de course, un cheval est en condition quand rien n'a manqué à son entraînement, et que toute son organisation est arrivée au degré de tension et de résistance voulues pour qu'il ait des chances de gain. De même, on peut dire que la condition d'un cheval de selle ou d'attelage est le résultat de l'emploi judicieux des divers procédés propres à préparer tout son être au genre de service auquel il est destiné. La condition est relativement au service ce que l'apprentissage est au métier, plus ou moins long, plus ou moins pénible, suivant que le métier est plus difficile. Rien ne s'improvise, les harangues exceptées ;

et encore, si l'on fouillait les orateurs! Peut-être trouverait-on qu'ils ont commencé par « apprivoiser » leur discours, comme disait un brave maire de village en parlant du speech qu'il ruminait pour « l'inoculation » de la statue d'un grand homme né dans sa commune.

Un cheval dressé, docile et bien portant, doit néanmoins être préparé par l'exercice et l'hygiène combinés, à exécuter, sans inconvénient pour sa respiration, son entretien et ses membres, le genre de travail pour lequel on l'a acheté. Il ne suffit pas après l'acquisition de faire constater que le cheval est sain, de s'assurer qu'il mange et qu'il boit, et ensuite de l'atteler tous les jours cinq ou six heures à un coupé sans plus s'en inquiéter. C'est le sûr moyen de faire en peu de temps du meilleur cheval une rosse, ce qui arrive très-souvent. Autrement trouverait-on, chaque semaine, en vente publique et au rabais, un pareil nombre de chevaux de six à dix ans (le meilleur âge du cheval de service), parfaitement conformés, accusant une belle origine, et déjà flétris, tarés, usés dans leurs membres, poussifs et corneurs? Pour moi, en

les voyant, je ne puis m'empêcher de penser que s'ils étaient tombés entre des mains capables de les amener progressivement au niveau de leur besogne, ils seraient encore très-sains, et de plus, de vaillants chevaux. Ce n'est pas le travail qui tue, mais le manque d'appropriation au travail ; autant un corps, graduellement préparé à la fatigue, trouve dans un rude labeur des conditions de santé, de force et même de beauté, autant la même organisation, livrée à l'imprévu, à tous les caprices du hasard, peut rester au-dessous de la tâche la plus médiocre, et même en souffrir.

Il faut donc, quand on a un cheval auquel on tient, connaître son tempérament et son âge, s'assurer par l'essai de ce qu'il est en état de faire, et s'il est loin du point de vigueur où il est utile de l'amener. Cela bien établi, il est nécessaire d'étudier la ration qui lui convient, et de l'y amener sans que l'estomac ou les entrailles souffrent, sans outre-passer le but. Trop d'avoine est aussi nuisible que pas assez, peut-être même davantage ; mais le cas est rare.

Il faudra savoir si la paille vaut mieux pour celui-ci, le foin pour celui-là, et quelles sont les quantités convenables ; déterminer la ration d'eau d'après la tendance de l'animal à se dévoyer, et la quantité de sueur qu'il perd en travaillant ; examiner l'état des membres et celui des pieds, la mollesse ou la dureté des muscles, le degré d'appétit et de gaieté du cheval, et régler d'après les observations faites, la durée du travail et le plus ou moins de développement à donner aux allures brillantes ou vites qu'on recherche ; il faudra surtout apprécier les aptitudes et la limite des moyens naturels du cheval, et être assez sage pour ne pas vouloir faire un steppeur avec un trotteur qui n'a pas d'épaules, ou un cheval de chasse avec un carrossier allemand.

Le tempérament résulte de la prédominance de tel ou tel système d'organes qui modifie par son énergie l'économie entière, imprime des différences frappantes dans les individualités de l'espèce, et influe aussi bien sur les facultés physiques que sur celles d'où le caractère dépend. Les chevaux sont sanguins,

lymphatiques ou nerveux, et chacun de ces tempéraments, tout en s'alliant aux deux autres dans des proportions infiniment variées, domine toute l'organisation. Le cheval sanguin, le meilleur de tous, a la poitrine bien conformée, les vaisseaux apparents, les membranes du nez et des yeux très-colorées, l'embonpoint médiocre, les muscles développés avec des interstices accusés; ses formes sont plutôt sèches qu'empâtées. Il est franc, énergique et fort; son attitude fière indique de l'origine, et, en effet, il y a toujours dans son ascendance un ancêtre de race pure.

Le cheval nerveux a souvent le corps mince, élancé, les membres longs et grêles; il se nourrit mal, sa respiration n'est pas nette, il est inquiet, irascible, très-ardent pour un travail de courte durée, mais incapable d'un long service. Il accuse souvent le résultat de l'accouplement d'un cheval de pur sang avec une jument chétive, étiolée et lymphatique à l'excès; c'est de lui surtout que l'on peut dire que la lame use le fourreau.

L'animal lymphatique a les formes empâ-

tées; les organes sont inertes, les muscles mous et entourés de graisse; les muqueuses sont pâles, le poil long et terne; le cheval est nonchalant et lourd, et sujet à toutes sortes de maladies. Mais comme les os sont gros, la taille haute, les formes extérieures volumineuses, et que la bête *a du gros*, absolument comme le porc, cette conformation détestable trouve un grand nombre d'amateurs parmi les gens qui ne connaissent pas les chevaux.

D'après ces données, l'amateur qui voudra mettre son cheval dans la condition du service qu'il recherche, devra examiner les muqueuses et les déjections alvines, pour régler l'alimentation à donner; il saura s'il doit rafraîchir, purger, ou augmenter la ration d'avoine. La netteté de la respiration, le calme du flanc, la fermeté des tendons ou leur empâtement accompagné de chaleur, le plus ou moins de sensibilité des pieds, lui indiqueront si la dose de travail est donnée avec sagacité, s'il doit la diminuer, l'augmenter, la continuer, ou mettre momentanément son cheval au repos.

Celui qui prendra la peine de s'occuper

ainsi d'un cheval de valeur dès qu'il l'aura en sa possession, arrivera à le rendre capable d'un service brillant ou vite dans la limite de ses moyens; il pourra même reculer singulièrement cette limite, qui n'est peut-être qu'apparente; en tout cas, au lieu de tarer et d'user promptement l'animal, il le conservera et lui donnera même une certaine plus-value tout en s'en servant largement.

Mais les gens qui s'imaginent qu'au sortir de l'écurie du marchand, un jeune cheval bourré de son, habitué à une simple promenade hygiénique ou de dressage, et n'ayant connu avant cela que le travail du labour ou de la herse, va immédiatement traîner grand train, sans fatigue et tous les jours, une voiture de famille sur le pavé d'une grande ville, sans avoir été acheminé doucement à ce service nouveau pour lui, ne sont pas dignes de posséder des chevaux de prix.

Certes le cheval arabe, d'où dérive le cheval de pur sang, est un animal type non-seulement pour la conformation, mais pour la vigueur et le fonds, puisqu'il est capable de faire des temps de galop de cinq à six

lieues, d'une seule haleine, et des courses de soixante-dix lieues en vingt-quatre heures, comme le prouve l'anecdote suivante : « Tous « les anciens officiers de la division d'Oran « peuvent raconter qu'en 1837, un général, « attachant la plus grande importance à obte- « nir des renseignements de Tlemcen, donna « son propre cheval à un Arabe pour aller les « lui chercher. Celui-ci, parti du Château- « Neuf à quatre heures du matin, y rentrait « le lendemain à la même heure, après avoir « fait soixante-dix lieues sur un terrain bien « autrement accidenté que le désert[1]. »

Mais il ne faut pas croire que cette énorme puissance est uniquement due à la race, à l'origine, aux qualités intrinsèques du cheval et que l'Arabe n'a qu'à l'enfourcher pour opérer des prodiges. Là comme partout, il faut que l'animal soit préparé, mis en condition par une hygiène bien entendue. Le général Daumas nous dit : « Tout propriétaire « d'un cheval, chez les Arabes, est un maître « attentif, vigilant, j'allais dire dévoué, qui

1. *Daumas*, chevaux du Sahara.

« suit et dirige les progrès, corrige les écarts,
« perfectionne les qualités de son élève de-
« puis le premier jour. Cette éducation em-
« brasse tout ; aussi bien que ce que j'appel-
« lerais volontiers les facultés morales, elle
« augmente, modifie, améliore les facultés
« physiques. *Tout est pesé, prévu, la boisson,*
« *les aliments, les exercices, la tenue au repos,*
« *tout est gradué et proportionné aux âges, aux*
« *lieux, aux saisons, tout est l'objet de soins in-*
« *cessants et soutenus.*

« Encore une fois, la question n'est pas de
« savoir si les soins sont bien entendus, s'ils
« ont tort ou si nous nous trompons ; mais
« après avoir avancé que dans la vie de l'A-
« rabe l'occupation dominante, à peu près
« unique, est l'éducation et l'entretien de
« son cheval, j'ai constaté que l'Arabe n'o-
« béit pas au hasard, que sa passion n'est pas
« aveugle et irréfléchie, comme le croient ceux
« qui l'observent de loin et d'un rapide coup
« d'œil. Il est guidé, comme pourra s'en
« convaincre tout homme qui l'étudiera avec
« opiniâtreté, qui l'examinera au micros-
« cope, si je puis ainsi parler, qui analysera

« ses faits et gestes de chaque jour, il est
« guidé par un parti pris traditionnel et mo-
« tivé. En un mot, cette éducation et cet en-
« tretien du cheval sont subordonnés à des
« règles *constantes et certaines qui toutes ont*
« *pour but de donner au cheval la vigueur, le*
« *fonds, la santé. Qu'est-ce autre chose que de*
« *l'hygiène?* »

Nos chevaux européens étant loin de valoir ceux de l'Orient, n'ayant ni le sang aussi riche, ni la fibre aussi dense, ni les membres aussi résistants, ont, à bien plus forte raison, besoin d'être mis en condition, en préparation, pour les services divers auxquels nous voulons les employer.

Un des soins d'écurie les plus négligés est celui de l'entretien et de la conservation des pieds par la propreté et par la ferrure. On répète souvent le vieux et véridique adage : Pas de pieds, pas de cheval; mais, en résumé, les propriétaires lèvent rarement ceux de leurs chevaux pour voir ce qui s'y passe. Je vais donc essayer de le leur dire.

Les pieds antérieurs sont ceux dont les fonctions sont les plus pénibles, puisqu'ils

ont à supporter une plus grande quantité du poids du corps et que ce poids énorme est souvent mû avec un degré extraordinaire de vitesse. Leur élasticité est plus grande que celle des sabots postérieurs, et leur sensibilité également.

Ceux dont la corne est mince à la sole et au sabot ne doivent pas être laissés exposés à l'humidité, puisqu'ils sont déjà trop tendres; il faut alors employer fréquemment l'onguent goudronné, composé de saindoux, de goudron et d'une quantité d'huile suffisante pour lier les deux substances. La recette est, comme on voit, bien simple. Plus les pieds sont tendres, moins on met dans le mélange de saindoux et d'huile, afin de laisser au goudron son effet tonique et fortifiant.

Les pieds dont la sole est épaisse et la corne abondante ont, au contraire, besoin d'être souvent humectés avec de l'eau simple ou de l'eau salée; dans ce cas, il sera bon d'augmenter la proportion des deux corps gras contenus dans l'onguent dont j'ai parlé, et d'enduire la sole de bouse de vache ou

même de terre glaise mouillée, surtout après un travail pénible.

Les pieds de derrière devraient être nettoyés et lavés tous les jours; leur contact perpétuel avec l'urine et le crottin détermine la pourriture des fourchettes, qui donne quelquefois lieu à des maladies graves, presque toujours à l'atrophie de cette partie, et par suite au resserrement des talons. Le nombre des chevaux de luxe atteints de cette infirmité est considérable, grâce à la négligence des palefreniers. Les animaux mis en liberté dans les box tenus malproprement piétinent perpétuellement leurs déjections et sont parfois affectés de fourchettes pourries aux pieds antérieurs, ce qui a des conséquences beaucoup plus sérieuses, au cas où les talons se ressentent de cet état morbide. Rien n'est pourtant plus simple que de prévenir et d'arrêter le mal à son début. Il suffit de laver les pieds avec soin, de les essuyer, et de garnir tous les interstices avec des tampons d'étoupe imbibés de liqueur de Villatte. Le lavage quotidien et le pansement que j'indique, répétés deux ou trois fois par semaine, arrêteront au bout

de peu de temps les progrès de cette affection.

L'entretien des pieds est une des parties du pansage que le palefrenier paresseux néglige le plus. Il met un peu de cirage sur les sabots au moment où il attelle et tout est dit; « le reste ne se voit pas. » Il en est de même du lavage de la crinière et de la queue, à la base des crins, qui devrait être fait au moins une fois par mois, et auquel on substitue un coup de brosse de chiendent mouillée.

Et le fameux « coup de torchon » dans le sens du poil, qui en cinq minutes donne à la robe l'apparence du pansage le plus complet, et octroie par conséquent une demi-heure de « boni » au groom altéré dès le matin, et désireux de tuer le ver ! J'allais oublier la vieille recette des Bohêmes d'écurie, le bouchon de foin imbibé d'urine (pardon !) qui, en quelques secondes, rend pour un instant le poil brillant comme le ferait un pénible brossage d'une demi-heure. On cache ce précieux engin dans un coin quelconque, et on « l'arrose » (pardon encore !) fréquemment. Plus il est vieux, meilleur il est. Comme c'est propre,

n'est-il pas vrai? Caressez donc vos chevaux! Aussi le prophète Mahomet, d'après les conseils de l'ange Gabriel, vérifiait le pansage de ses chevaux avec les manches de sa chemise.

Les meilleurs pieds pourront s'altérer s'ils sont négligés, tandis que ceux qui sont naturellement médiocres peuvent, par un traitement convenable, être mis à même de supporter un service actif, surtout si le cheval est ferré par un maréchal intelligent qui au lieu d'adapter le pied du cheval à des fers forgés à tout hasard, forge au contraire et dispose ses fers pour les pieds qu'il doit ferrer.

Le ferrage pendant lequel les cochers insouciants, ayant attaché le cheval dans une stalle ou à un anneau scellé dans le mur de la forge, s'en vont boire au cabaret voisin, est une opération d'une haute importance, à laquelle devrait toujours être présent un domestique aimant ses chevaux. Il verrait si les fers sont trop lourds, les étampures trop rapprochées des talons; si la forme du pied est conservée par l'ouvrier auquel il pourrait rappeler que le cheval a les pieds

délicats ou les aplombs défectueux, et dont il tiendrait l'attention en éveil.

Les talons, la sole et la fourchette sont presque toujours trop abattus, relativement à la pince; il en résulte pour beaucoup de chevaux que la pince seule porte, ou que les talons n'arrivent à toucher que par un allongement des tendons qui finit par amener la boiterie.

Les fers devraient toujours avoir leur surface adhérente au pied parfaitement plate et unie, car la corne qui doit reposer sur la partie supérieure du fer est la partie du pied qui supporte la plus grande portion du poids du corps. En France, on a tellement la manie de l'ajusture exagérée, et on relève tellement la pince, que les pieds antérieurs n'ont plus d'appui assuré, ne portant pas à plat sur le sol.

Avec tous les chevaux et surtout avec ceux qui sont employés aux allures vives, la dernière étampure ne devrait jamais être plus rapprochée du talon que la partie la plus large, ou en d'autres mots, le centre du pied antérieur. On dit qu'il faut huit clous à un fer, et on serait assez embarrassé d'expliquer pour-

quoi; sept, comme aux fers des chevaux anglais, suffiraient, je crois, largement.

Je ne pense pas qu'il y ait jamais nécessité de forger des fers de devant épais en pince et minces en éponges, comme cela se pratique dans les campagnes, et même quelquefois à la ville; mais le contraire, c'est-à-dire, les éponges plus ou moins nourries suivant la hauteur des talons, mais toujours plus épaisses que la pince, me paraît nécessaire avec tous les chevaux. Ceux qui usent également un fer égal dans toutes ses parties, sont tellement rares que je les cite pour mémoire, ajoutant que cet état de choses est si peu durable qu'il faut bientôt en arriver aux éponges nourries, avec les meilleurs pieds et les aplombs les plus réguliers.

Avec les chevaux qui ne se coupent pas, il est inutile de poser le fer trop juste du côté interne afin qu'il ne déborde pas et de le laisser dépasser beaucoup en dehors. Cette méthode, en rejetant l'appui sur le talon du dedans, contribue à l'enflammer et occasionne des bleimes surtout si l'animal fait un rude service immédiatement après la ferrure, et si

l'éponge du fer est, pour comble de désagrément, contournée et rentrée en dedans de manière à occasionner des meurtrissures. Tout le monde sait que sur dix bleimes il y en a au moins huit du côté interne du talon.

Au lieu de se servir de la râpe seulement pour abattre les bavures de la corne, à la partie inférieure du sabot, et pour adoucir les aspérités des rivets des clous, certains maréchaux râpent tout le sabot depuis le fer jusqu'à la couronne, absolument comme s'ils rabotaient une planche de volige. Ils trouvent le pied charmant quand ils l'ont ainsi préparé, et ne se doutent pas qu'ils l'ont abîmé, desséché et prédisposé aux seimes, surtout quand il est accidentellement cerclé, ce qui arrive à certains chevaux même sans fourbure. Au lieu de laisser les cercles descendre, ils les font disparaître, parce que, disent-ils, cela est malpropre, et les seimes ne tardent pas à se montrer si les pieds sont longs et étroits.

Pour les pieds de derrière, deux pinçons latéraux sont bien préférables à un seul placé

en avant. D'abord cela permet aux pinces des fers d'être taillées droites et un peu carrément, au lieu d'être arrondies; cela peut ne pas être « joli, » mais on trouve à cette méthode les avantages suivants : il est plus facile de prévenir le forgeage en empêchant les pinces des fers de s'étendre aussi loin que celles des pieds. En cas d'atteinte, le cheval a moins de chance de détacher un de ses fers antérieurs, et le coup porté aux talons du pied de devant est moins douloureux étant produit par la corne de celui de derrière, que s'il l'était par le pinçon en métal.

Pour les chevaux qui galopent et qui sautent, les Anglais disent avec raison que la pince de derrière taillée droite donne au cheval plus de point d'appui lorsqu'il prend son élan. « Dans le saut, dit Robinson, les pinces « des pieds postérieurs sont les dernières à « quitter le sol et par conséquent, si les « pinces du fer sont rondes, il n'y a qu'un « point d'où la résistance finale peut être « obtenue; mais si elles sont droites, le « point de support sera de plusieurs centi- « mètres. »

Les chevaux en service sont exposés à des accidents qui, soignés immédiatement, n'ont aucune gravité, et qu'un cocher peut traiter sans le secours du vétérinaire. Je n'ai pas l'intention d'empiéter sur le terrain de l'hippiatrique dans le sens médical du mot, et il me paraît préférable, dès qu'un cheval est atteint d'un mal interne quelconque, d'avoir recours de suite à l'homme de l'art, que de tenter sur le pauvre animal des essais saugrenus de médecine aventurée. Ainsi, dès que la gourme dont je suis pourtant habitué à soigner tous les ans plusieurs cas chez les jeunes chevaux, se présente dans un sujet avec des conditions inflammatoires qui la compliquent, je ne me risque point à la traiter avec mes propres connaissances.

Mais l'engorgement des tendons, les molettes et vessigons récents, les capelets au début, les seimes superficielles, la prise de longe, les crevasses, les dartres accidentelles et non chroniques, les vers, les plaies des barres et des lèvres, et celles provenant des blessures de harnais, les atteintes, sont des affections dont un propriétaire de chevaux,

ayant quelque goût hippique, doit pouvoir indiquer le traitement à ses hommes d'écurie. Les plus grands seigneurs anglais (toujours les Anglais ! qu'y puis-je faire ?), qui demandent à leurs chevaux de selle et de chasse un travail dur, ne dédaignent pas de connaître à fond et de diriger eux-mêmes les soins à donner en cas d'accidents résultant d'une trop rude journée.

Je vais donc indiquer la médication des affections citées plus haut qui m'a paru la plus efficace. Je n'ai pas inventé ces remèdes ; j'ai acquis, comme bien d'autres, en payant le vétérinaire, la possibilité de les connaître, et ma position m'a permis de les appliquer à un grand nombre de chevaux. Comme, au lieu de remettre les ordonnances à un palefrenier et d'attendre la guérison, j'ai souvent fait moi-même l'office d'infirmier, il m'a été possible de remarquer les traitements qui réussissaient le mieux, et je me fais un devoir de les consigner ici.

Engorgement des tendons. Lorsqu'un tiraillement accompagné de douleur et de tuméfac-

tion se produit sur un tendon ordinairement sain, soit par le fait d'un saut, d'un faux pas, d'une glissade, soit par un travail outré, il y a fièvre et inflammation ; l'engorgement est aigu, et il faut d'abord avoir recours aux cataplasmes de mauves et de son mélangés et assez fortement saturnés, et au repos complet, jusqu'à la disparition des symptômes inflammatoires. Alors, si l'affection est légère, on exerce quand le calme est rétabli, une révulsion sur la peau à l'aide de la charge suivante, tout à la fois excitante et fortifiante :

Goudron liquide.	30 gr.
Axonge.	15
Essence de térébenthine.	12
Teinture de cantharides.	12

On peut faire travailler le cheval dès le surlendemain de l'application. Si le cas est plus grave, on peut en composant le remède porter à 45 grammes la quantité d'essence de térébenthine et de teinture de cantharides, et alors laisser à l'animal quatre ou cinq jours de repos après l'application.

Quand l'engorgement est chronique, et pour ainsi dire indolent, il résulte, soit d'une faiblesse naturelle des tendons, soit d'un premier accident mal guéri, et il y a souvent, après le travail, gonflement de la membrane synoviale enveloppant le tendon dans la coulisse où il passe. Dans ce cas, on peut se passer de cataplasmes et avoir immédiatement recours au vésicant énergique et fondant dont voici la formule :

Proto-iodure de plomb	5 gr.
Deuto-iodure de mercure	3
Onguent vésicatoire	15
Axonge	30

On laissera le cheval au repos pendant quinze jours.

Quand on voit apparaître un *vessigon* ou des *molettes*, ce médicament employé de suite peut en arrêter les progrès et même les faire disparaître ; mais quand ces deux tumeurs sont déjà anciennes, il n'y a pas jusqu'ici de remède réellement efficace contre elles. Un vétérinaire qui inventerait un spécifique

guérissant radicalement les vessigons et les molettes chevillées, rendrait un immense service à tous ceux qui se servent de chevaux, et mériterait une récompense nationale. Il en est de même des vieux *capelets*, je n'en ai jamais vu guérir un ; il est vrai qu'ils ont rarement un inconvénient sérieux, ils sont très-désagréables à l'œil, mais je ne crois pas qu'ils puissent être une cause de boiterie.

Quand ils sont récents et encore chauds, après le froissement de la pointe du jarret contre un corps dur, une contusion, une flexion violente, ou une chute, il faut mettre le cheval au repos, et employer d'abord les topiques émollients ; comme il serait impossible de faire tenir un cataplasme à la pointe du jarret, des onctions d'huile camphrée tiède le remplaceront ; on les fera jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'inflammation aiguë, et alors on pourra, pendant plusieurs jours, frictionner la tumeur avec un mélange de 1/3 alcool camphré, 1/3 extrait de Saturne et 1/3 teinture d'arnica. Il faut continuer quelquefois assez longtemps ces frictions matin et soir ; les faire

avec la main, assez longtemps, mais sans frotter avec force.

La seime superficielle ne cause par elle-même aucune douleur, mais si on la néglige, elle peut arriver à une certaine profondeur, produire alors une claudication plus ou moins marquée et nécessiter une opération chirurgicale. A son début, on l'arrête quelquefois en introduisant dans la fente de la térébenthine solide de Venise, et en frottant chaque matin avec cette substance le bourrelet ou renflement de la peau situé sous le biseau de l'ongle, et le haut du sabot jusqu'aux rivets, la seime comprise.

Térébenthine solide de Venise. . . 60 gr.

La térébenthine a une action reconnue pour favoriser la sécrétion de la corne, et celle de Venise, plus consistante que celle des sapins, réunit comme un mastic les deux bords de la fente et l'empêche de s'agrandir.

La prise de longe. Si le cheval se prend le

pâturon dans sa longe, ce qui arrive surtout quand il est attaché par une seule longe et sans billot, il se forme souvent immédiatement dans le pli du pâturon une crevasse avec suintement d'humeur et engorgement chaud du boulet et d'une partie de la jambe, le tout suivi de fièvre dans ces parties. Le traitement suivant m'a toujours réussi : bains d'une demi-heure dans un seau d'eau froide dans lequel on aura versé deux verres de vinaigre et deux poignées de gros sel. Renouveler ces bains toutes les deux heures jusqu'à la disparition de l'inflammation; repos complet. Soigner ensuite la plaie, en la lotionnant (au sortir du bain) avec une éponge imbibée de liqueur de Villatte, et en l'enduisant ensuite d'onguent populéum fortement saturné.

Les crevasses nouvelles peuvent se traiter par les cataplasmes d'abord, et les bains d'eau tiède, suivis plus tard d'applications de la liqueur de Villatte, par-dessus laquelle on enduit immédiatement la crevasse d'onguent populéum saturné. Je ne parle ici que de celles qui sont accidentelles ; quand elles passent à

l'état chronique, il est, je pense, très-difficile de les extirper radicalement. La charge de Lebas, aidée du repos, les fait momentanément disparaître, mais un travail très-dur à des allures rapides les renouvelle.

Les dartres, qui ne cèdent pas au traitement suivant :

Onguent vésicatoire Lebas.	40 gr.
Onguent populéum.	15

que l'on applique en couche légère sur le mal jusqu'après dessiccation complète, sont constitutionnelles, c'est-à-dire qu'elles tiennent à la disposition native du sujet, et elles exigent un traitement interne qui exerce une action générale sur l'économie.

Les vers.—Sauf les jeunes chevaux, ou ceux qui ont pris longtemps le vert en liberté, les chevaux soumis à une hygiène et à un régime réguliers, sont peu sujets aux vers. Les œstres

de l'estomac sont ordinairement détruits par le vermifuge purgatif suivant :

Huile empyreumatique. . . . . . 40 gr.
Aloès des Barbades. 20

en deux pilules, données de suite.

Les plaies aux barres, « qui n'arrivent jamais aux chevaux menés par de bonnes mains », dirait un pédagogue, arrivent néanmoins parfois quand on a affaire à certains gueux qui cherchent à emporter leur homme ; en attendant qu'ils soient dressés, assouplis, etc..., il faut les monter, et mieux vaut assurément leur démolir la mâchoire que de dégringoler avec eux dans une carrière taillée à pic, ou dans un fossé bourbeux et sans issue. Il peut donc, dans ce cas, se présenter une plaie avec suppuration, arrivant à la dénudation légère de l'os. En faisant sur cette plaie tous les jours trois ou quatre applications d'hypochlorite de chaux, elle guérira très-vite. Si le service du cheval est indispensable, on mettra le mors

momentanément plus haut ou plus bas que la plaie, et on entourera le canon de ce côté d'un chiffon enduit d'hypochlorite de chaux.

Écorchures de la bouche.—Si les barres sont sujettes à s'enflammer, à devenir rouges, et que les lèvres trop sensibles, ou tellement charnues qu'elles se replient à leur commissure, s'écorchent facilement sous l'action du mors, prendre une poignée d'écorce de chêne que l'on mettra dans la valeur de quatre verres d'eau, faire bouillir de manière à réduire à deux verres et demi; jeter dans le liquide filtré 30 grammes d'alun cristallisé, et laisser refroidir. Ensuite, lotionner la muqueuse des barres et des lèvres avec une étoupe imbibée de ce mélange, deux ou trois fois par jour. Outre une cicatrisation rapide, l'écorce de chêne, grâce à son principe astringent, ne tarde pas à procurer une grande fermeté, une sorte de *tannage* aux muqueuses trop impressionnables.

Blessures produites par les harnais, selles, etc.

Avec des harnais [1] bien fabriqués et mis à leur point, des selles dont les panneaux sont souvent battus et séchés, les blessures sont très-rares. D'ailleurs, dès qu'un cocher soigneux remarque de la chaleur ou de la sensibilité, il éponge la partie avec de l'eau froide, de l'eau salée, ou de l'eau blanche un peu forte en extrait de Saturne, s'il y a quelque gonflement. Si la contusion est assez grave pour faire échouer ces divers moyens de prévenir l'inflammation, il faut, dès qu'elle se montre, recourir aux cataplasmes, et si une tumeur se forme, s'adresser au vétérinaire, qui seul peut apprécier l'opportunité de l'ouvrir ou d'obtenir sa résolution. S'il ne vient pas de tumeur, on devra, lorsque l'inflammation aura cédé aux émollients, faire des frictions résolutives avec de l'alcool camphré. Ces frictions devront amener de la chaleur, mais il est inutile et même nuisible qu'elles pro-

1. Je saisis cette occasion pour recommander à tous les amateurs de chevaux le collier élastique inventé par M. Rémière; il s'applique merveilleusement sur l'épaule, dont il prend pour ainsi dire la forme, et ne blesse pas les chevaux, même ceux dont l'épiderme est le plus délicat.

duisent un commencement de vésication, comme s'il s'agissait d'un tendon à fortifier.

S'il y a plaie, ce qui ne devrait jamais arriver dans une écurie bien tenue, il faut laver avec de la teinture d'arnica, cinq ou six fois par jour, et favoriser la cicatrisation par le repos et la propreté. Quand les croûtes sont formées et prêtes à se détacher, on doit non pas les arracher, comme cela arrive aux gens maladroits, mais les enduire d'onguent populéum pour aider à leur chute.

Atteintes. Les atteintes légères se guérissent naturellement; les bains froids sont bons dans ce cas. S'il y a plaie contuse, comme cela arrive lorsque la pince du pied postérieur a violemment frappé le talon du pied de devant, la suppuration arrive avec l'engorgement très-chaud, et on ne peut pas toujours éviter l'emploi des cataplasmes avant celui des astringents. Lorsque les émollients ont produit leur effet, il est facile de faire sortir le pus, soit par la pression du doigt, soit en pratiquant une petite ouverture, et alors on panse avec des étoupes imbibées d'onguent égyptiac ou

de liqueur de Villatte. A ce point, la guérison marche très-vite.

L'entretien des harnais et celui des voitures sont, dans beaucoup de maisons, très-superficiels. Les voitures sont lavées, les harnais cirés, et là se bornent les soins des cochers. Il est pourtant nécessaire d'entrer dans d'autres détails.

Je dirai d'abord qu'une sellerie doit être sèche et chaude; des boiseries le long des murs et un petit poêle placé au milieu de la pièce, dans lequel on fait du feu par les temps de dégel et d'humidité, sont absolument indispensables pour la conservation des cuirs. Rien n'est décourageant pour un homme d'écurie soigneux, comme de voir des harnais parfaitement tenus se moisir sur le tréteau, les mors se rouiller et les cuivres s'oxyder en dépit d'un nettoyage consciencieux.

En supposant une sellerie convenable, voici un moyen simple d'entretenir les harnais et de leur donner beaucoup de durée. Ce n'est ni long, ni compliqué. Une fois par an, seulement, on démonte le harnais en entier; on le

nettoie à fond et on l'essuie soigneusement avec un morceau de laine.

Cette opération faite, il faudra faire bouillir de l'huile de pied de bœuf, de poisson, ou mieux encore de l'huile d'olive avec un tiers de saindoux. Le tout étant très-chaud, sans être bouillant néanmoins, y tremper un tampon de drap enroulé sur un petit bâton et graisser légèrement le harnais mis à plat sur une table. Passer lestement l'huile dessus et dessous chaque pièce, et laisser pendant vingt-quatre heures le harnais s'imbiber, se nourrir en quelque sorte de ce corps gras. Alors on le remonte, après l'avoir essuyé à fond avec un chiffon de laine, jusqu'à ce qu'il ne salisse plus ce chiffon.

On pourra cirer le harnais huit jours après ce graissage, en ayant soin de tenir durant l'intervalle les cuirs très-propres.

Pour les selles et les brides en cuir jaune, tous les mois on les nettoiera de la manière suivante : mouiller une éponge ou un morceau de flanelle avec du savon (celui dit de l'Étoile est bon, le savon de toilette, où il y a moins de potasse, est encore meilleur); on

passera l'éponge sur la selle ou sur la bride démontée, de manière à faire mousser le savon, puis on rincera avec une autre éponge et le moins d'eau possible, et on laissera sécher.

Les cuirs étant secs seront essuyés avec un morceau de laine. Alors on dissoudra deux onces de gomme dans un litre d'eau (il ne faut pas que la gomme arrive à coller, et pour cela on ajoutera de l'eau quand on sera près d'arriver au fond de la bouteille). Puis, avec un petit morceau d'éponge, on imbibera très-légèrement les cuirs avec ce mélange et on frottera immédiatement avec un morceau de toile propre jusqu'à ce que la selle et la bride reluisent et paraissent pour ainsi dire vernies.

Tous les cochers lavent plus ou moins bien une voiture; mais il en est un grand nombre qui ne savent pas entretenir, ou qui nettoient fort mal les patentes des roues. Plusieurs carrossiers m'ont affirmé le fait et m'ont montré des voitures en réparation dont les patentes abîmées témoignaient une ignorance ou une incurie incroyables de la part du cocher ou de son groom. Il n'est donc pas inutile d'in-

diquer ici la manière convenable de graisser les roues à patentes.

Après avoir démonté soigneusement le chapeau et les écrous, les placer à l'abri de la poussière; nettoyer la fusée et la boîte, sans oublier le réservoir qui est au gros bout de la boîte. Pour remonter, remettre la rondelle de cuir au collet de l'essieu, verser de l'huile dans le réservoir et un peu sur la fusée, et remettre la roue en place.

Enfoncer alors la bague en ayant soin de la mettre dans son sens, c'est-à-dire de manière que l'épaulement de la bague porte bien sur celui de la boîte. On serre le premier écrou de gauche à droite jusqu'à ce que la roue ne tourne plus, ce qui annonce qu'elle est serrée à fond; puis on la desserre jusqu'à ce qu'elle tourne librement, sans cependant laisser du jeu sur la longueur. Dans le cas où le premier écrou étant serré entièrement, la roue, au lieu d'être enrayée, tournerait encore, c'est que la rondelle placée au collet de l'essieu serait trop mince, et on devrait alors la remplacer par une plus épaisse.

Le premier écrou serré à un point conve-

nable, on serrera le second de droite à gauche, et on enfoncera la clavette en l'écartant un peu par le bas.

On recouvrira le tout du chapeau après y avoir versé de l'huile. On le revissera de gauche à droite en le soutenant par le milieu avec le pouce de la main gauche, pendant que la droite le fera légèrement tourner pour le bien mettre dans son pas de vis. On le serrera ensuite avec la clef. Faute de ces précautions, le pas de vis du chapeau ne tarde pas à être forcé, et celui-ci placé tout de travers.

Quant au cric de l'avant-train, il se graisse avec du suif et de la manière suivante : faire tourner l'avant-train et graisser les parties libres ; puis, pour les voitures légères, un homme se place sous la caisse, la soulève, tandis qu'un autre met du suif dans la cheville ouvrière dont il a desserré l'écrou et qui s'est ouverte par l'effet de l'enlevé de la caisse. On fera tourner le train pour graisser tout le tour de la cheville. Cette opération devrait, comme celle du graissage des roues, être faite au moins une fois tous les deux ou trois mois

et plus, si la voiture a un service quotidien un peu rude.

Il arrive quelquefois par l'introduction d'un corps étranger entre la fusée et la boîte d'une roue, ou par l'enrayement à la suite d'un transport de voiture sur un truc de chemin de fer, l'hiver particulièrement, que des aspérités se produisant sur la fusée, dite alors fusée cannelée, la roue tourne difficilement. Dans ce cas, voici ce qu'il y a à faire : démonter la roue, essuyer la fusée et la boîte jusqu'à ce qu'elles soient parfaitement sèches ; mettre alors sur la fusée de l'eau et de l'émeri fin; replacer en tâtonnant, pour ne pas la forcer, la roue sur la fusée, sans remettre la bague ni les écrous, et faire tourner la roue à la main jusqu'à ce que l'émeri ayant usé les aspérités de la fusée, la rotation ait lieu facilement. La fusée étant redevenue polie, se hâter de retirer la roue, sans quoi la boîte chaufferait. Laisser refroidir la roue et la fusée; essuyer à fond avec des chiffons secs la boîte, la fusée, la rondelle et le pas de vis, de manière à ce qu'il ne reste pas la plus petite parcelle d'émeri, et remonter la roue.

Les personnes qui regarderaient comme

inutiles les détails qui précèdent, ont le droit de ne pas les lire ; mais celles qui ont éprouvé l'ennui de se trouver à la campagne, à cinq ou six lieues d'une ville, avec un nouveau cocher ignorant ou maladroit (et cela peut arriver à tout le monde), me sauront peut-être gré de les avoir donnés. Elles feront hommage de ce livre à leurs cochers, et s'il n'est pas goûté au salon, il sera lu à l'écurie ; j'en serai enchanté, car au moins il sera lu, ce qui n'arrive pas à tous les livres.

Un mot en finissant sur les cochers bons, médiocres ou mauvais, dont l'influence directe et quotidienne agit pour une large part dans la conservation ou la perte des chevaux.

Les bons sont rares, très-rares ; le fait est dur à constater, mais il est vrai. Élevés honnêtement, ils sont consciencieux, polis, adroits, propres, élégants et sobres ; ils aiment les chevaux de passion depuis leur enfance, et le contact des autres domestiques ne les a point gâtés. Et l'on voudrait qu'un tel ensemble de qualités ne fût pas chose rare ? Pour moi, j'en

parle un peu pour mémoire, afin de constater l'existence de ces êtres exceptionnels, de les exhorter à croître et à se multiplier, et d'engager les personnes qui les ont à leur service à les couvrir d'or. On ne saurait trop les payer, à mon avis.

Les médiocres fourmillent. Ceux-là sont cochers comme ils seraient maçons ou cantonniers, par hasard. Ils n'aiment pas les chevaux plus que toute autre chose ; ils arrivent à mener proprement les animaux sages, sont assez exacts, polis à leurs heures, et servent à table comme ils conduisent. Ils s'enivrent rarement, et au lieu de voler, ils se contentent de « gratter » un peu à l'occasion. En général les plus honnêtes sont les plus maladroits; pourquoi? On n'a jamais pu savoir. Mais beaucoup trouveraient le moyen d'accrocher sur une route impériale de première classe. Quelques-uns font difficilement le sacrifice de leurs moustaches, et ont une tendance persistante à se coiffer le chapeau sur l'oreille.

Quant aux mauvais cochers, qui fournissent un contingent assez satisfaisant, on peut les classer ainsi : ceux qui sont vicieux et adroits,

et les maladroits vicieux. Les premiers, gens intelligents et très-fins, ont eu une enfance négligée et une jeunesse vagabonde; ils ont beaucoup vu et beaucoup retenu. D'abord petits grooms dans une grande maison, ou employés au pansage dans une écurie de course, ils ont rôdé de tous côtés, tantôt chez un marchand de chevaux, tantôt chez un loueur de voitures, tantôt chez un maître riche. Ils connaissent la bonne et la mauvaise fortune. Véritables enfants de la balle, ils savent le métier à fond. Ils mènent bien, avec tact et hardiesse, des chevaux vigoureux et même difficiles. Leur tenue a du cachet, leur extérieur est irréprochable. Le faux col arrondi sans cassure, la cravate d'une blancheur immaculée et ornée de l'épingle en fer à cheval, les favoris étroits, les cheveux taillés à l'anglaise, le chapeau coiffant bien, et le reste du costume à l'avenant: tout est d'une élégance parfaite. En bourgeois, ils ressemblent à des « gentlemen » affligés de vilains abattis, mais d'ailleurs tout à fait « respectables », comme on dit en Angleterre. Leur politesse a une pointe marquée d'insolence, et en surveillant la besogne de l'écurie,

ils sifflent volontiers des airs impertinents, d'une façon intentionnellement agaçante.

Je dis en surveillant, car les maîtres cochers, ou premiers cochers, ont sous leur direction des palefreniers ou de jeunes grooms qu'ils forment, hum ! et qui travaillent comme des nègres, pendant que le gentleman-cocher prend son café en lisant les journaux du jour.

Ces messieurs, de mœurs légères, dédaignent les femmes de chambre, et leur préfèrent les biches de troisième catégorie qu'ils promènent en coupé quand leurs maîtres sont en voyage. Ils ne vont point au cabaret, mais ils ont au café un compte courant. Suivis de leur terrier-bull, ils vont chez les marchands, où ils ont le verbe haut et des remises considérables. Ils disent mon sellier, aussi bien que mon break, mon alezan, et les fournisseurs qui rechignent à la poignée de main, ou qui ne disent pas : monsieur Baptiste, monsieur François, sont des fabricants de camelotte qu'il faudra remplacer au plus vite. Ceux de cette première catégorie ne s'enivrent pas *précisément;* ils ont la débauche plus distinguée. Ils sont, du reste, voleurs et paresseux.

La seconde catégorie, celle des vicieux et maladroits, offre une physionomie analogue à la première; mais la copie est pâle à côté du modèle. L'ivresse est plus crapuleuse; il y a brutalité avec les chevaux, précisément parce qu'il n'y a ni tact ni savoir; la paresse et le vol sont aussi en honneur chez eux que chez les précédents. Ils sont quelquefois moins insolents, peut-être par la conscience de leur infériorité et de leur maladresse.

Les vices les plus déplorables chez un cocher que je suppose d'ailleurs connaissant son métier, sont la paresse, l'ivrognerie et l'improbité.

Les inconvénients résultant de la paresse et ceux qui proviennent de l'ivrognerie, sont à peu près les mêmes. Comme l'ivrogne, le cocher paresseux néglige de donner aux chevaux les repas à des heures réglées; il abrége le pansage, n'a aucun soin des pieds, n'assiste pas au ferrage, et ne se soucie aucunement de l'hygiène et de la condition des animaux qui lui sont confiés. L'ivrogne les brutalise davantage, et son menage est exposé à toutes sortes d'accidents, à cause de l'incertitude

que les fumées du vin donnent à sa main et à son coup d'œil. Des deux côtés, la négligence est complète, absolue; les chevaux qui résistent à ce système d'incurie sont doués d'un tempérament de fer. La plupart sont usés ou tarés prématurément.

L'improbité donne lieu à des abus bien plus graves. Les vols que les cochers peuvent commettre plus impunément que les autres domestiques tiennent à la liberté qu'ils ont de traiter directement avec les fournisseurs pour l'acquisition des fourrages, des harnais, la réparation des voitures, quelquefois même l'achat des chevaux. Dans beaucoup de maisons, ces diverses opérations ont lieu sans le contrôle du maître, qui tous les ans paye sa note en grommelant un peu, mais sans aller au fond des choses. Quand l'exagération des chiffres est patente, il se décide à faire un coup d'État et à congédier le cocher; mais il s'y prend d'ordinaire trois ou quatre ans trop tard, et le valet infidèle, préparé d'avance au renvoi, s'éclipse philosophiquement en emportant des dépouilles opimes. Il formule ainsi aux camarades la valeur de la

maison qu'il vient de quitter : « C'était une bonne place, mais il n'y avait, à la fin, plus rien *à faire.* »

Je passe condamnation sur l'escompte de tant pour cent sur toutes les fournitures, la ferrure comprise; le taux varie suivant les marchands et suivant les quartiers. Cet abus, comme celui des étrennes données par les fournisseurs, est aujourd'hui adopté et admis sans conteste aussi bien que le sou par franc des cuisinières. L'usage en s'étendant aura bientôt force de loi. Mais le vol en nature est pratiqué sur une grande échelle par les cochers infidèles. Ainsi on recevra d'un grainetier l'escompte sur la quantité d'avoine et de fourrages payée par le maître, et en diminuant la ration des chevaux, on fera des économies en nature pour les revendre soit pendant une absence du maître, soit au moment du départ pour la campagne. « On prend à toute main dans le siècle où nous sommes, » disait Thomas Corneille. Le corps du délit est le plus souvent charroyé par les gens qui enlèvent le fumier, et qui le dissimulent par une couche de litière.

Avec les harnais, il y a une spéculation analogue, comme le prouve l'exemple suivant : Un de mes voisins avait un certain jour renouvelé son cocher et ses harnais. Le nouvel automédon se trouvait en possession d'un harnais à deux et d'un harnais simple entièrement neufs. Au bout d'un an, le maître reçoit parmi les notes de ses fournisseurs une facture du sellier contenant un long détail de pièces remplacées, s'élevant à près de deux cents francs. Deux cents francs de réparation sur des harnais neufs, la première année de leur service, c'est un peu raide; aussi ses soupçons furent éveillés; il fit appeler son cocher, qui, après avoir d'abord essayé de soutenir que les chevaux brisaient tout, balbutia et ne sut quelles explications donner. L'ouverture de sa malle jeta une vive lumière sur la question. On y trouva un harnais simple complet (moins la sellette), que notre homme s'était composé peu à peu, en demandant au sellier tantôt un trait, tantôt une croupière, etc...

Il est aussi des infamies dont les pauvres chevaux sont victimes; les uns sont maltrai-

tés à l'écurie et rendus méchants à l'homme, parce que le marchand qui les a vendus n'a pas donné de gratification au cocher, ou a donné un pourboire mesquin. Pour ce même motif, d'autres sont surmenés et rendus à moitié fourbus, ou bien tellement brutalisés par la main et par le fouet, qu'ils arrivent à se défendre et à effrayer leur propriétaire au point qu'il n'ose plus s'en servir et qu'il est exaspéré contre le marchand. Les chevaux sont rétifs ou abîmés, mais le cocher est enchanté de sa petite vengeance.

Le maquignonnage s'est introduit dans les écuries à l'aide d'une franc-maçonnerie dont les loges sont disséminées dans une foule de cabarets; les maîtres de l'ordre sont d'anciens cochers, des grooms sans place, et des maquignons faisant le commerce des chevaux dans des chambres garnies. Un exemple fera mieux comprendre les menées de cette association de fripons : Vous avez, je suppose, un excellent cheval alezan qui fait parfaitement votre service; il devient en peu de temps maigre et mou, ou boiteux, ou rétif, et vous vous décidez, à regret, à le vendre soit aux enchères

publiques, soit à l'amiable en faisant poser une affiche sur la porte de votre maison. Vous vous demandez sans doute comment il se fait qu'un vaillant animal ait pu en peu de temps changer d'une manière aussi absolue. Je vais essayer de vous l'expliquer. Un jour, un « ami » de votre cocher est venu le trouver, et, connaissant sa moralité, lui a tenu à peu près ce langage : « J'ai à placer un cheval alezan qui ressemble au *tien* à s'y méprendre ; en vendant les deux ensemble, il y aurait beaucoup d'argent à gagner, à cause de leur irréprochable appareillement ; et si tu veux entrer dans l'affaire..., tu auras tant. » Votre cocher est donc entré dans l'affaire, ayant pour apport « son industrie, » c'est-à-dire l'ensemble des petits moyens propres à vous obliger à vendre votre cheval. L'ami en question, petit courtier, brocanteur ou cocher, a racheté votre cheval à la vente publique, ou est peut-être venu impudemment vous l'acheter à vous-même.

Je pourrais citer beaucoup de tours du même genre, mais cela m'entraînerait hors du cadre où j'ai voulu renfermer mon tra-

vail; ce que j'ai signalé me donne l'occasion de revenir à mon thème favori. Si les propriétaires de chevaux avaient en général plus de goût et de savoir hippiques, ils daigneraient descendre parfois à leur écurie; ils sauraient distinguer la bonne de la mauvaise avoine; ils verraient si le cheval a sa ration; ils ne seraient dupes ni de certaines boiteries, ni de la mollesse due à l'abstinence ou à la nourriture délayante du son et du foin substitués aux douze litres d'avoine payés au grainetier; ils seraient en droit de dire en parfaite connaissance de cause à un cocher infidèle : « Si d'ici à quinze jours ce cheval continue à maigrir, s'il ne reprend pas de l'état et de l'énergie, je vous congédierai. »

En un mot, ils se méfieraient, se rappelant que le grincheux Caton disait déjà : « Autant de serviteurs, autant d'ennemis. »

TABLE DES MATIÈRES

ERRATA

Page 175, ligne 14, *au lieu de :* des oreilles et des œillères, par-dessus le marché, *lisez :* des oreilles, et des œillères par-dessus le marché.

— 177, — 5, *au lieu de :* ménage, *lisez :* menage.

Paris. — Typ. de P.-A. Bourdier et Cie, rue des Poitevins, 6.